



3 1761 04282 2072

Verifications —

ant = Yes. Confront

04/1

~~no. 005~~

POGGIANA,

O U

LA VIE, LE CARACTERE, LES
SENTENCES, ET LES BONS MOTS

D E

POGGE FLORENTIN.

AVEC SON HISTOIRE

D E L A

REPUBLIQUE DE FLORENCE,

E T

Un SUPLEMENT de diverses
Pieces importantes.

TOME PREMIER



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE HUMBERT.

M DCCXX.

PA

8377

B763277

v. 1



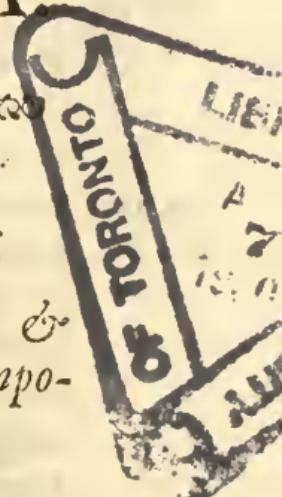


Pogge Florentin.

G. Schute Sculp.



POGGIANA



PREMIERE PARTIE.

*Vie de POGGE Florentin, &
de plusieurs de ses Contempo-
rains.*

P OGGIO GUCCIO BRAC[~] Patrie, & Naissance
ciolino nâquit en 1380. de Pogge.
à Terranova, ville du Floren-
tin proche d'Arezzo, com-
me il le dit lui même (a). On ignore (a) Pogg.
son nom de baptême, ceux qui l'ont *Vit. p. I.*
nommé, ou, *Jean François*, ou, *Jean
Baptiste*, l'ayant confondu avec deux
de ses enfans. Il est plus glorieux d'il-
lustrer sa famille, que d'être illustré par
elle. C'est ce qui est arrivé à Pogge,
dont le pere n'étoit qu'un Notaire dans
A le

le voisinage de *Terranova*. De sorte qu'on peut dire de Pogge ce qu'il disoit lui-même de *Leonard Aretin* son intime ami, que *sa vertu lui avoit donné la noblesse, que la nature lui avoit refusée.*

Baluz.
Misc. T.
III.

*Ses étu-
des.* A l'âge de dix-huit ans il alla commencer ses études à Florence, que le P. *Dom Mabillon* célèbre Benedictin appelle *le premier domicile des Belles Lettres* (a). Il en reçut les premiers elemens sous *Jean de Ravenne*, qui, à ce que dit l'Historien *Flavio Blondo*, sans être lui-même fort docte, eut le talent de faire des Disciples qui se distinguèrent dans la République des Lettres, dans l'Eglise, & dans l'Etat, comme entre autres *Leonard Aretin*, dont on aura occasion de parler plus d'une fois. *Flavio Blondo* a douté que *Jean de Ravenne* eût rien écrit, mais *Philippe de Bergame* nous en donne une plus grande idée. Il nous le représente comme un habile Critique, & un excellent Rheteur, qui, selon le temoignage de *Leonard Aretin* son Disciple, rappella en Italie l'Eloquence qui en avoit été exilée depuis long-tems. *Jean de Ravenne* fut Disciple de *François Petrarque*

que (a). Monsieur Recanati nous assure (a) *Phil.*
aussi qu'on trouve quelques-uns de ses *Bergom.*
Ouvrages manuscrits dans la Bibliothèque (b) *Ann.*
de Padoüe (b). 1378.

Ensuite Pogge eut pour Maître dans (b) *Recan.*
la Langue Grecque le fameux (c) *Ma-* *vit. Pog.*
nuel Chrysolore noble de Constantinople, (c) *Autr.*
qui rapporta en Italie le goût de cette *Emma-*
Langue autrefois si cultivée par les Ro- *nuel.*
mains. Ce grand homme étoit descen-
du d'un de ces illustres Romains qui ac-
compagnèrent Constantin le Grand lors
qu'il établit le siège de l'Empire à *By-*
sance, qui fut depuis appellée *Constanti-*
nople. Il fut envoyé en Europe dans le
XIV. Siècle par *Jean Paleologue* Em-
pereur des Grecs, pour solliciter du se-
cours contre *Tamerlan* & contre *Baja-*
zeth. Après avoir traversé dans cette
vuë, mais fort inutilement, la France,
l'Angleterre, & l'Allemagne, il vint en
1389. se fixer en Italie, où par pur
amour pour les Belles Lettres il quitta le
Caractère d'Ambassadeur pour prendre
celui de Professeur en Langue Grecque,
tant à Rome, qu'à Florence, à Ve-
nise, & à Pavie. Il alla ensuite avec
Jean XXIII. au Concile de Constance
où il mourut en 1415. Pogge lui fit

cette Epitaphe pour donner un monument de sa reconnoissance envers un si excellent maître.

*Hic est Emanuel situs
Sermonis decus Attici,
Qui dum querere opem patriæ
Afflictæ studeret, huc iit;
Res belle cecidit tuis
Votis Italia. Hic tibi
Linguae restituit decus,
Atticæ ante reconditæ.
Res belle cecidit tuis
Votis Emanuel, Solo
Consecutus in Italo
Æternum decus, & tibi
Quale Gracia non dedit,
Bello perdita Gracia.*

On trouve parmi les beaux Manuscrits de la Bibliothèque de St. Paul à Leipzig l'Oraison funèbre de Chrysolorre prononcée par André Julien Noble Venitien *. Pogge se plaignoit avec raison de l'ingratitude des Disciples de Chrysolorre qui n'avoient pas daigné honorer leur Maître d'un Panegyrique a-

près

* Elle nous a été communiquée par le docte & obligeant Mr. Boerner.

près sa mort. *Andreas vero Julianus summè à nobis collaudandus, qui cernens ignaviam nostram, qui nullam ne mortuo quidem pro suis in nos singularibus meritis gratiam referimus, sua opera, suo studio nobis operam navavit, & tarditatem nostram sua diligentia sublevavit. Ergo nomine meo verbis amplissimis gratias ago & quidem ingentes pro hoc labore, quem suscepit in Manuelis memoria celebranda.* Comme on ne croit pas que l'Oraison funebre de Chrysolore ait été imprimée, on la donnera à la fin de cet Ouvrage.

Pogge ne négligea pas non plus la Langue Hébraïque, ayant été porté à cette étude par son ami *Nicolas Nicolo*, l'un des plus Savans hommes ce tems-là. Comme *Nicolo* eut des liaisons fort étroites avec Pogge, il ne sera pas mal de le faire connoître. *Nicolas Nicolo* étoit fils d'un riche Marchand de Florence fort estimé de ses Concitoïens. Le fils, préférant le commerce des Belles Lettres à celui de son Pere, se jeta dans l'étude des *Humanitez*, & les apprit sous *Louïs de Marsilli Augustin*, fort célèbre en ce tems-là, & de l'Ecole duquel sont sortis quantité de grands hommes. *Nicolas* avoit une telle avidité

A 3 pour

pour les bons Livres tant Grecs, que Latins, qu'il n'épargnoit aucune dépense pour en faire chercher jusqu'aux dernières extremitez de l'Europe. Mais, ce qui est bien louable, il étoit si communicatif qu'il accusoit de *péculat*, c'est-à-dire, de voler le bien public, certaines gens si avares de leurs Livres qu'on diroit qu'ils les croyent d'or. C'est le vrai caractère des ignorants de ne se point servir de leurs Livres, & de ne vouloir pas que les autres s'en servent. On diroit qu'ils veulent se vanger de ne rien savoir en laissant les autres dans l'ignorance, autant qu'il dépend d'eux. Les vrais Savans sont communicatifs. Pogge rend ce témoignage à Nicolo que c'est par ses soins & ses instantes sollicitations que se firent tant de découvertes de Livres anciens en Allemagne, & en France. Ajoutons que ce fut en partie à ses dépens.

Il ne se contenta pas de cultiver avec soin la Langue Latine, il s'appliqua à la Langue Grecque sous *Colutius Salutatus*, illustre Savant de ce tems-là, & sous *Manuel Chrysolore* qu'il contribua beaucoup à faire appeller à Florence avec plusieurs autres Sayans dans la Langue Grec-

Grecque, entre lesquels, *Jean Guarini* de *Verone* parut avec éclat. En un mot Pogge ne fait aucune difficulté de regarder Nicolo comme le restaurateur des Belles Lettres en Italie par les soins qu'il prit d'y attirer tout ce qu'il y avoit de Savans en Europe, & de leur procurer de la protection.

Quoi qu'il fût un des plus doctes, & un des plus éloquens hommes de son siècle, il avoit une qualité rare dans les personnes de cet ordre, & de ce mérite, c'est une modestie extraordinaire. Comme il étoit d'un goût fort délicat il ne se hazardoit guère, à se produire en public, ne pouvant jamais être content de ce qu'il composoit. Quoi qu'il fût d'une famille riche, il avoit tant dépensé dans la recherche de ce qu'il y avoit de plus curieux dans les Sciences, qu'il étoit souvent réduit à vendre ses Livres pour subsister. S'il n'étoit pas riche des biens de la fortune, il l'étoit en amis, & il les choisissait bien. Son Cabinet étoit une espèce d'Académie ouverte aux Savans, & aux honnêtes gens qui trouvoient toujours de nouveaux encouragemens à la Vertu, & à la Science, dans sa conver-

sation, dans ses livres, dans les portraits, les statues, & les médailles des plus grands hommes qu'il avoit ramasséz à grands frais.

Il fit en mourant une action bien digne de l'imitation des Savans qui sont en état de le faire, ce fut de léguer sa Bibliothéque au Public, & de recommander à ses amis d'avoir soin qu'elle fût toujours ouverte aux Gens de Lettres. Pogge a remarqué que les Bibliothéques de Petrarque, & de Collatius furent vendues après leur mort, que *Louis de Marsilli*, & *Bocace* donnerent les leurs par Testament aux Augustins, mais que Nicolo, en faisant présent de la sienne au Public, avoit donné un exemple jusqu'alors inouï. Il mourut fort regretté à l'âge de 73. ans, on ne dit pas en quelle année. Son Testament est datté de 1436.

Il y a pourtant quelque difficulté sur la donation que Nicolo fit de ses Livres au Public. Car dans son Testament il en laissé la disposition aux exécuteurs de ce Testament, entre lesquels étoit Pogge lui même. *Omnes Libros suos, tam sacros quam gentiles, & tam Græcos quam Latinos, aut Barbaros, quos undique*

que magna industria, diligentia, studio ab adolescentia nullum laborem subterfugiendo, nullis impensis parcendo, coëgit, reliquit, & legavit in illis locis, & penes quos, & eo modo, & forma, & prout, & qualiter admodum infra scriptis honorandis, & sapientibus viris videbitur, & placebit (a). D'ailleurs il paroît (a) Tef. par le témoignage d'un Historien de tam. Ni- Florence (b) que les Livres de Nicolo col. Ni- furent donnez à la Bibliothéque des col. Pogg. vit. Dominicains. Ce qu'on peut conclure F. xxviii. (b) Leo- pold del Migliore Florent. re de là, c'est que l'intention de Nicolo fut mal executée.

Pogge étant donc à Constance prit, pour apprendre la Langue Hébraïque, un Rabin qui avoit embrassé le Christianisme. Il dit assez plaisamment dans une Lettre à Nicolo qu'il se délassoit de cette pénible étude en turlupinant son maître qu'il représente comme un homme fort ridicule & en faisant de petites rai- lleries sur le Rabinage. *Dicebam multa de literis Hebraicis quibus operam dabam, plura jocabar in Doctorem ipsum, virum levem, insulsum & inconstantem. Literas vero & doctrinam ut rudem, incultam, atque agrestem facetiis quibusdam leviter perstringebam.* Quoi qu'il ne crût pas A 5 qu'on

qu'on pût tirer un grand usage de la Langue Hébraïque, pour en devenir plus honnête homme, il ne laissa pas de l'apprendre parce qu'il la regardoit comme une partie des Humanitez. Il prenoit sur tout plaisir à voir la methode que St. Jérôme avoit suivie en traduisant la Bible.

De Florence Pogge alla à Rome sous Boniface IX. élu en 1389. & mort en 1404. Il fut bientôt promu à la charge de *Scripteur des Lettres Apostoliques*, qui n'est pas un petit Emploi à Rome. *Quod officium, dit-il, & utile est & honestati dignitatique conjunctum.* Ce fut lui qui attira à Rome le célèbre Leonard Aretin pour être Secrétaire d'Innocent VII. Les liaisons des grands hommes faisant une partie considérable de l'Histoire de leur vie il faut faire connoître *Leonard Bruno Aretin.*

Leon.
Aret.
Orat. fu-
nebr. ap.
Baluz.
Miscell.

On le surnomma *Aretin* parce qu'il étoit de la ville d'*Arezzo* dans le Florentin *. C'étoit, selon le témoignage de

* Voyez l'Eloge de la Ville d'Arezzo dans l'Oraison funébre de Leonard Aretin prononcée par Pogge. *Baluz. Mise. T. III. p. 252.*

de Pogge, un des plus habiles hommes de son siecle. (a). *Æneas Sylvius* disoit de lui qu'après Laetance personne n'avoit mieux imité le style de Ciceron. <sup>(a) In-
vect. in
Philelph.</sup> F. XLIII.
Après avoir étudié le Droit pendant 4. ans il s'appliqua, comme Pogge, à la Langue Grecque sous *Emanuel Chrysolora*, & s'y rendit fort habile. Dès l'An 1404. il fut, comme on l'a dit, Secrétaire d'Innocent VII. & en 1413. il l'étoit de Jean XXIII. lequel il accompagna au Concile de Constance †. Etant aux environs de cette Ville Pogge lui écrivit sa fameuse Lettre sur le supplice de *Jerôme de Prague*. Quand il fut de retour à Florence cette République le fit son Chancelier. Il mourut dans cette charge en 1444. âgé de 70. ans. On lui fit cette Epitaphe qui se trouve sur son Tombeau dans une des Eglises de Florence. *Depuis la mort de Leonard l'Histoire est en deuil, l'Eloquence est muette, les Muses Grecques & latines n'ont pu s'empêcher de le pleurer.* Pogge prononça publiquement son Orai-

† On peut voir dans l'Histoire du Concile de Constance. p. 8. qu'il fut employé cette année-là à une Négociation fort délicate.

Oraison funébre. C'est une fort belle piece. On y trouve une particularité rare & remarquable. C'est que Leonard & Pogge avoient vécu ensemble pendant 40. ans dans une amitié si constante & si inviolable qu'elle n'avoit jamais souffert la moindre interruption, ni le moindre refroidissement. On peut voir la liste des Ouvrages de Leonard

Baluz.

Miscell. T. dans ce Panegyrique.

III. p. 258. Pogge ayant exercé pendant dix ans la charge de *Scripteur Apostolique*, fut fait Secrétaire de Boniface IX. & s'acquita de cet emploi avec beaucoup d'honneur pendant 40. ans sous huit Papes. Il étoit Secrétaire de Jean XXIII. &, comme Leonard Aretin, il le suivit au Concile de Constance.

L'illustre Noble Venitien qui a donné au Public la belle Histoire de Florence de Pogge, dit, qu'il *admire comment le nouvel Historien (a) du Concile de Constance a pu ignorer, & déclare même qu'il ignore, sous quel caractère Pogge étoit allé au Concile* *. Il est vrai qu'il

(a) Jaques Lenfant.

* *Miror equidem quod Constantiensis Historie recens auctor ignoret neque se ignorare diffiteatur quoniam titulo Poggii Constantiam se contulerit, cum alioquin &c. Vit. Pogg. p. VI.*

qu'il semble que cet Historien n'ait pas dû être en doute là-dessus, puisque Pogge étant Secrétaire du Pape, il fut apparemment à Constance sous cet unique caractère. Mais comme d'ailleurs on n'ignore pas que les Secrétaires des Papes peuvent avoir des commissions particulières, peut-être pourroit-on justifier par là l'ignorance, ou le doute du nouvel Historien du Concile de Constance. Par exemple *Leonard Aretin* étoit aussi Secrétaire de Jean XXIII. & Collègue de Pogge, cependant il fut ^{Pogg. vit.} un des Legats que ce Pape envoia avec ^{Fol. VI,} le Cardinal *Zabarel*, & *Manuel Chrysolora* à l'Empereur Sigismond pour convenir du lieu du Concile †. D'ailleurs les principales villes d'Italie, & entr'autres celle de Florence, ayant eu leurs Députez au Concile, ne se pourroit-il pas que Pogge Florentin y fût allé avec des ordres de cette République? Il n'y a donc rien de fort étonnant ni de fort déraisonnable dans ce doute. Mais Mr. Recanati a trouvé dans le Cabinet du

cé-

† Mr. Recanati nous apprend lui-même, que Pogge avoit été envoyé Legat en Hongrie, quoiqu'il n'ait jamais été que Secrétaire. *Pogg. Vit. p. XIII.*

célèbre Mr. *Facciolati* * une Lettre manuscrite de *Francisco Barbaro* à *Pogge*, par laquelle il paroît qu'il avoit été envoyé avec *Bartholomée de Montepolitiano* par les plus grands d'entre les Princes de l'Eglise Romaine, c'est-à-dire, des Cardinaux, pour chercher des *Livres anciens*. En effet le nouvel Historien du Concile de Constance a grand tort de n'avoir pas fû une particularité cachée dans le Cabinet d'un Savant d'Italie, & Mr. *Recanati* a grande raison de dire que ce fait est plus clair que le jour. Il a pourtant plus de raison qu'il ne pense. Cette même Lettre qu'il a trouvée manuscrite dans le Cabinet de Mr. *Facciolati*, se trouve aussi manuscrite dans la Bibliothèque de S. Paul à Leipzig; & Mr. *Lenfant* auroit bien dû le déviner. On l'a euë par la communication du savant Mr. *Boerner*. Elle est sous le nom de *Guarini* dans le Manuscrit de Leipzig.

* *Jaques Facciolati* Docteur en Théologie à Padoüe. On a de lui une fort bonne Harangue rimprimée à Helmstadt en 1718. par les soins de Mr. l'Abbé *Fabrice* l'un des plus grands ornement de cette Université. Le sujet de la Harangue est, qu'on ne sauroit être Théologien sans être homme de bien.

Leipsig, mais il faut que ce soit une faute de Copiste, puisqu'il est parlé de Guarini dans le corps de la Lettre. Ainsi on a l'obligation à Mr. Recanati d'en connoître le véritable Auteur. Le savant Mr. Jean Gottlieb Krausen, l'un des Bibliothécaires de S. Paul, a fait imprimer cette Lettre avec une de Pogge à Mr. Guarini sur le même sujet dans sa *Bibliothèque littéraire Allemande*. On les trouvera aussi toutes deux à la fin de ce Volume. On sera convaincu par là que c'est absolument la même Lettre dont Mr. Recanati n'a donné que des morceaux. On pourroit pourtant repliquer là-dessus qu'une telle commission ne donne pas un caractère, ou un titre, & que d'ailleurs elle n'est pas incompatible avec un caractère public.

Cependant Mr. Recanati revenu de sa surprise veut bien pardonner à l'Historien du Concile de Constance, parce que la Lettre de Barbaro n'a pas été imprimée. Mais, dit-il, on ne lui pardonnera pas de n'avoir pas appris cette particularité dans *Flavio Biondo* * Historien

* Il étoit du Frioul, & florissoit vers le milieu du 15. siècle. Il a écrit diverses Histoires, &

torien d'Italie. On n'a pû trouver les Oeuvres de cet Historien, & il faut s'en rapporter à l'extrait de Mr. Recanati. Mais cet extrait ne porte nullement que Pogge ait été envoyé à Constance sous le caractère de *rechercheur de Livres anciens*. Il dit † seulement que pendant le Concile qui se tint à Constance plusieurs Italiens cherchèrent dans les Monasteres voisins de cette ville s'il n'y avoit point quelques anciens Livres des Romains, & de l'Italie, & que Pogge en apporta Quintilien tout entier. La conclusion naturelle que l'on peut tirer de cet endroit c'est que le Concile ne fut que l'occasion des recherches de ces Savans, & qu'ils pouvoient bien y être sous quelque autre caractère. Cependant, si Mr. Lenfant veut m'en croire, il

& entr'autres *l'Italie illustrée*, & des Decades qu'Eneas Silvius a abrégées.

† *Cum Concilium apud Constantiam Germaniae ab universo populo Christiano haberetur, querere ibi, & investigare cœperunt, ex nostratis multis, si quos Germaniae loca Constantiae proxima ex desperatis Romanorum, & Italiae olim Libris in Monasteriorum latebris occultarent. Quintilianus integer repertus à Poggio primū transcriptus in Italiā venit.* F. VII.

il retranchera docilement cet endroit qui a tant surpris Mr. Recanati.

Il y a encore dans l'Histoire du Concile de Constance un autre endroit qui tient au cœur à l'illustre Venitien au sujet de Pogge. C'est que l'Auteur de cette Histoire n'a fait mention que de trois livres que Poggè éût trouvez au voisinage de Constance, au lieu qu'il en déterra *plus de seize*. Mais Mr. Lenfant ne pouvoit s'en rapporter là-dessus qu'à Pogge lui-même, qui dans sa Lettre à son ami *Jean Guarini* ne parle que de *Quintilien* entier, de trois Livres, & de la moitié du quatrième de *Valerius Flaccus* touchant les *Argonautes*, d'*Asconius Pèdianus*, & d'un *Commentaire sur huit Oraisons de Ciceron*, que M. Lenfant avoit oublié dans sa liste. Il falloit au reste que Pogge n'eût pas bien examiné son Manuscrit de *Quintilien*, lors qu'il disoit qu'il étoit entier (a), puisque Leonard Aretin lui écrit qu'il y manquoit bien des choses qu'on y avoit suppléées d'un Manuscrit d'Italie.

Le P. Mabillon nous apprend que cette Lettre se trouve manuscrite à Milan, & il en a même rapporté un fragment dans son *Voyage d'Italie*. C'est celle

B dont

(a) p. 394.
Edit. Bâf.

dont on vient de parler, & qu'on a promis de donner, afin que Mr. Recanati ne se plaigne plus qu'on ne rend pas justice aux Savans d'Italie *. Par la même raison on fait aussi graver en Hollande le portrait de Pogge d'après celui de Florence, pour le mettre dans la seconde Edition de l'*Histoire du Concile de Constance*. Au reste celui qui étoit dans la première Edition avoit été communiqué à Mr. Lenfant par la fau-
veur de l'illustre Mr. de Gotz Senateur de Leipzig, & Bibliothécaire de la Bi-
bliothéque du Senat de cette Ville. Ce Savant a assuré qu'il avoit été tiré sur l'original de la Bibliothéque du Vatican. Ainsi s'il n'est pas bon, ce n'est pas la faute des Transalpins, comme s'exprime Mr. Recanati. Paul Jove n'étoit pas Transalpin, cependant le Portrait

Il étoit de Cosme en Lombardie. qu'il

* *Hinc miseram Italorum conditionem doleamus
necessa est, quorum laudes magna Scriptorum incu-
ria, ne dicam malitia, aliquando silentur, aliquan-
do minuuntur: immo ipsi Italorum nostrorum vul-
tus ad Transalpina lineamenta sèpè traducuntur,
vel pictoris arbitrio temere formandi permittuntur
ut in Poggii effigie ab eodem Jacobo Lenfant exposi-
ta conspicere est, qua tantum ab ea distat quam nos
ex Magni Etruria Ducis Museo hic apponendam
accepimus, quantum era lupinis. Fol. VII. VIII.*

qu'il a donné de Pogge ne ressemble pas plus à celui de Mr. Recanati qu'à celui de Mr. Lenfant. La Critique du Noble Venitien devoit d'autant plus rouler sur Paul Jove que ce Savant Italien mourut à Florence, où il pouvoit voir le vrai Portrait de Pogge.

Enfin cet habile Venitien reproche à *Jaques Lenfant* de n'avoir fait une digression * en faveur de Pogge, que pour faire montre de son propre savoir. Je ne sai si le Public trouvera que ce soit une ostentation, en écrivant l'Historie d'un Concile, de faire connoître un personnage illustre qui y étoit présent, & qui y parut même avec distinction. La Lettre qu'il écrivit sur le supplice de Jerôme de Prague a fait assez de bruit dans le monde pour inspirer de la curiosité sur le sujet de son Auteur. On devoit bien une petite digression à un Secrétaire du Pape qui a eu assez de courage pour faire l'éloge d'un Herétique prétendu, qui fut brûlé dans le Concile avec autant d'injustice, que

* *Ab instituto digredi videtur, ut eruditionem in Poggii vita narranda ostentet.*

que de cruauté. Mais Mr. Lenfant, qui n'est pas moins indulgent que Mr. Recanati, lui pardonne aussi de n'avoir pas trouvé bon qu'on fit une digression en faveur du Panegyriste d'un Hérétique. On n'a pourtant remarqué nulle part qu'on ait fait là-dessus aucune affaire à Pogge en Italie. Leonard Are-tin dit seulement que Pogge, selon son ordinaire, s'en étoit expliqué avec un peu plus de liberté, qu'il ne convenoit à un Ecclesiastique. Il paroît d'ailleurs par divers endroits des Ouvrages de Pogge, & entr'autres par ses Invectives contre Laurent Valle, qu'il étoit fort zelé pour l'Orthodoxie, comme on le pourra voir dans la suite.

Mr. Recanati, comme on vient de le voir, a été surpris de ce que Mr. Lenfant a ignoré une particularité qui n'avoit jamais été imprimée. Il y auroit beaucoup plus de lieu d'être surpris que l'illustre Venitien se soit trompé sur un fait qu'il pouvoit apprendre, non dans un manuscrit caché au fond de l'Allemagne, mais dans une pièce imprimée, & qu'il a citée lui-même plus d'une fois. Voici le fait. Mr. Recanati dit

dit * que quand Pogge vint à Rome, Leonard Aretin étoit Secrétaire du Pape Boniface IX. C'est ce qui ne fau-
roit être, au moins s'il en faut croire le témoignage de Pogge lui-même dans l'Oraison funèbre de Leonard Aretin, où Pogge dit que ce fut lui qui attira Leonard Aretin à Rome pour être Secrétaire d'Innocent VII. Successeur de Boniface. Voici les paroles de Pogge „ Innocent VII. ayant succédé à *Baluz:*
„ Boniface, Leonard Aretin me sollici- *Misc. T.*
„ ta de vive voix, & par Lettres à *III. p. 254.*
„ tâcher de lui procurer à la Cour de *255.*
„ Rome quelque emploi dont il pût
„ subsister honnêtement. Comme j'a-
„ vois de grandes liaisons avec ceux qui
„ approchoient le plus du Pape, je ne
„ cessois de louer les rares qualitez de
„ Leonard, & pour prouver ce que je
„ disois de l'élegance de son stile, je
„ produisois quelques-uns de ses Ecrits.
„ Je fis tant par mes recommandations
„ que

* *Eo prorsus tempore quo exscribendis epistolis
vacabat Poggius, Leonardus Aretinus Pontificis à
secretis erat.* Pogg. vit. Fol. V. La pièce, que Mr. Recanati allegue pour prouver ce fait, ne le prouve point, parce qu'elle n'a point de date & qu'elle n'est qu'un fragment informe.

„ que tout inconnu qu'il étoit au Pape,
 „ & aux autres, il fut appellé pour être
 „ Secrétaire d'Innocent VII. " Il est
 donc clair que Mr. Recanati s'est trom-
 pé*, mais Mr. Lensant n'en est nulle-
 ment surpris, parce que cela peut ar-
 river aux plus habiles gens, comme
 Mr. Recanati en convient lui-même en
 relevant une légère faute du célèbre
 Docteur *Albert Fabrice de Hambourg*.

Pogg. vit. *Nec mirum quod in tantam optimarum re-*
 F. X. *rum copiam error quispiam irrepserit.* Re-
 venons de cette digression. Mr. Reca-
 nati nous apprend qu'outre Quintilien,
Asconius Pedianus, & *Valerius Flac-
 cus*, Pogge trouva encore plusieurs
 autres anciens *Mariuscrits*, pendant le
 séjour qu'il fit à Constance, mais il
 n'apporte aucune preuve de ce fait.
 Car la Lettre de *Francisco Barbaro*
Pogg. vit. qu'il allegue ne marqué point le lieu
 Fol. VIII. où Pogge trouva *Tertullien*, *Lucrece* ‡,
Silius Italicus, *Ammien Marcellin*, *No-
 nius Marcellus*, *l'Astronome Manilius*,
L. Septimus Caper, *Eutychius*, *Probus*
Gram-

* La seule chose que Mr. Recanati ait bien re-
 levée à propos n'est qu'une faute d'impression.
Verrius pour *Valerius*.

‡ Il trouva seulement une partie de *Lucrece*.

Grammaticus. Il y a bien plus d'apparence que ces Manuscrits furent trouvez en divers temps, & en divers lieux, puisque Pogge dit lui-même qu'il parcourut toute l'Allemagne pour faire de ces sortes de découvertes (a). Francisco ^{(a) De} Barbaro a fait encore mention de plu- ^{Infelicit.} ^{Princi-} ^{pum. Pag.} sieurs autres Livres découverts par Pog- [•] ^{394. Ed.} ge, lesquels il ne nomme point. Mr. Recanati conjecture* que ce sont plusieurs Bas- ^{394. Ed.} piéces de Ciceron, & une partie de Columella.

Entre les Livres dont on doit la découverte à Pogge, il faut mettre l'Ouvrage de *Jules Frontin* †, *des Aqueducs de Rome*, qu'il trouva dans le Monastère du Mont Cassin, comme il le dit lui-même (b). M. Recanati se plaint avec raison de ce que les Editeurs *d'Ammien Marcellin* n'ont fait aucun honneur à Pogge de la découverte du Manuscrit de cet Ancien Auteur, quoi qu'ils ayent

* *Quos esse crediderim Ciceronis Libros de Finibus, & de Legibus, & ejusdem Orationes pro Cæcina, de Lege Agraria, contra Rullum, ad Populum contra Legem Agrariam, in L. Pisonem, pro C. Rabirio & pro Roscio. His addes partem Columellæ. Fol. VIII. IX.*

† Cet Auteur vivoit du tems de l'Empereur Nerva.

ayent eu celui de Florence, qui apparemment est une copie de l'Original trouvé par Pogge.

Ces recherches & ces découvertes, qu'il fit avec un courage, une diligence, un travail, & une dépense inexprimables, lui firent beaucoup d'honneur. Il en reçût des éloges & des remercimens magnifiques de la plûpart des Savans d'Italie. Comme il n'étoit pas fort riche de son propre fonds, ses amis, & entre autres Leonard Aretin, & *Francisco Barbaro* lui fournisoient tout l'argent nécessaire pour cela.

Après le Concile de Constance, qui finit le 22. d'Avril 1418. il passa en Angleterre, à ce qu'on croit, avec l'Evêque de *Winchester* * qui avoit été fait Cardinal par Martin V. & que ce Pape envoya Legat au païs de Galles, & en Irlande. Pogge parle de ce voyage

(a) *Demi-fer. hum. Condit.* p. 108. *Ed. Bas.* d'Angleterre, en plusieurs de ses Ouvrages (a). Il y chercha aussi d'anciens Manuscrits, mais ce ne fut pas avec le même succès qu'en Allemagne, parce, dit Monsieur Recanati, que la ville de Londres ne s'étoit pas encore enrichie

* Sur ce Prelat voyez l'*Histoire du Concile de Constance*.

richie des dépouilles de l'Italie. L'Angleterre est pourtant assez riche en Manuscrits de son propre fond pour n'avoir pas besoin de s'enrichir des dépouilles d'autrui.

Il y en a qui prétendent que Pogge fut envoyé Legat en Hongrie, mais on ne fait aucune particularité de cette Ambassade. Mr. Recanati nous apprend (a) que Pogge fit un long séjour à Ferrare & à Bologne, sans nous dire dans quelle vue. Il paroît par quelques-unes de ses Lettres dattées de Ferrare qu'il étoit allé dans ces Villes, pour éviter la peste qui étoit à Florence. Etant de retour à Rome il prit la résolution de se retirer, las d'être toujours réduit à vivre vagabond, à la manière des Scythes qui n'ont jamais de demeure fixe. Cet endroit meritoit d'être un peu mieux éclairci. Comme Pogge dit cela dans son *Traité du malheur des Princes*; il falloit qu'il fût alors à la suite de quelque Grand qui l'engageoit à toutes ces courses. Quoi qu'il en soit, il lui prit fantaisie de se marier. Il avoit déjà eu trois Enfans de quelque Maîtresse, bien qu'il fût Ecclesiastique. Surquoi il écrivoit fort plaisamment à *Julien Cardinal*

(a) *Pogg.**vit. Fol. XIII.**Manus. Wolf.*

dinal de S. Ange qui présida au Concile de Bâle en l'absence d'Eugene IV. Vous dites que j'ai trois fils, ce qui n'est pas permis à un Ecclesiastique; quoi que je n'aye point de femme, ce qui n'est point permis à un Laïque. Je pourrois vous répondre que j'ai des Enfans, ce qui convient à un Laïque, & que si je n'ai point de femme je suis en cela la coutume des Ecclesiastiques, qui depuis le commencement du monde ont des Enfans sans avoir de femme *. La datte est de beaucoup trop ancienne, les Prêtres de la Loi se mariaient & la plûpart des Apôtres se sont mariez †. Cependant Pogge ne prétend pas s'excuser de cette irrégularité dans ses mœurs, *sed nolo errata mea ulla excusatione tueri.*

Son mariage. Il se maria donc en 1435. à l'âge de 54. ans à une fille de bonne maison (a)

(a) Vag-
gia ou Sel-
vaggia à qui son pere donna 600. Florins de
dot,

Ghini Ma- * *Afferis me habere filios, quod Clerico non licet;*
nentes de *sine uxore, quod Laicum non decet. Possum respon-*
Bondel- *dere habere filios me, quod Laicis expedit, & sine*
mont. *uxore, qui est mos clericorum ab Orbis exordio ob-*
Pogge vit. *servatus.* Pogg. Vit. Fol. XIV.

F. XIV. † On peut voir là-dessus une très-bonne Dissertation de Monsieur l'Abbé André Smid célèbre Professeur en Théologie & en Histoire Ecclesiastique à Helmstadt, *De Apostolis uxeratis.*

dot, quelque répugnance qu'il eût témoignée auparavant pour le mariage dans une Lettre à son ami *Jean Guarini* de Verone: Il témoigne dans quelques Lettres à un de ses amis qu'il étoit fort content de son mariage & qu'il avoit pris une femme, qui non seulement étoit belle, mais qui avoit toutes les qualitez & les vertus convenables à son sexe. Mr. Recanati dit avoir vû plusieurs Lettres anecdotes où il plaistante fort agréablement sur son mariage. Parmi les Lettres manuscrites de Wolfenbutel il y en a plusieurs où il parle de sa femme & de ses Enfans avec beaucoup de tendresse & avec un plaisir inexprimable.

Le Cardinal Julien dont on vient de parler avoit souvent exhorté Pogge à opter entre le Mariage & la Prêtrise. Comme il trouvoit trop de difficulté à remplir les devoirs d'un bon Prêtre, il choisit le premier parti. Voici ce qu'il en écrit à ce Cardinal. *Je n'ai recherché, dit-il, en me mariant, ni richesses, ni honneurs, ni appui dans le monde. Je n'ai eu en vuë que l'honneur, la vertu, la probité, & la sagesse, qui sont la meilleure dot qu'un pere puisse donner à sa fil-*

fille, selon le sentiment des Sages. Ayant trouvé toutes ces qualitez dans une fille de bonne maison qui n'avoit que 18. ans, je n'ai point fait difficulté de l'épouser, quoi qu'elle fût plus belle, & plus jeune, qu'il ne convenoit à mon âge, sachant bien qu'elle avoit été si heureusement élevée que sa vertu surpassoit de beaucoup sa beauté. Il eut bon nombre d'Enfans de cette jeune femme. On trouve de lui une Lettre où il se felicite d'en avoir eu un à l'âge de soixante & dix ans, qui étoit plus fort & plus beau que tous les autres.

Je ne sai si ce fut long tems après son mariage qu'il écrivoit à un de ses amis qu'il n'avoit point encore eu lieu de s'en repentir, parce qu'il ne s'étoit point marié par le conseil d'autrui, mais de son propre choix *. Voici comme il s'exprime au sujet du mariage dans cette même Lettre. *J'aprouve, dit-il, le mariage comme une chose utile, & même nécessaire aux hommes s'ils ne veulent pas vivre comme les bêtes. Mais il*

y

* *Conjugium in diem magis laudo propter uxorem quæ mihi obtigit, vel potius quam elegi ex sententia, ut nihil sit adhuc quæ in re me ad pœnitentiam invitet. Manus. Wolf.*

y faut beaucoup de choix & de délibération. Car si une femme est fâcheuse & de mauvaise humeur, ou ce qui est le comble des maux, impudique, il vaudroit beaucoup mieux étre à son aise, seul, que mal en mauvaise compagnie. On doit avoir principalement soin de son repos, & de son honneur, sans quoi il faudroit non seulement abandonner une femme, mais la vie elle-même.

Il paroît par diverses Lettres de Poggie qu'il avoit un frere dont il se plaint comme d'un fainéant qui lui étoit à charge ; Ce frere apparemment n'eut point d'enfans. Il avoit aussi une sœur qui se maria avantageusement (a). Notre Pogge eut cinq fils, savoir, *Jean Baptiste*, *Jean François*, *Philippe*, *Pierre Paul*, & *Jaques*, qui furent tous Ecclésiastiques à la réserve du dernier. Jean Baptiste fut Docteur en Droit, Chanoine de Florence, & eut quelques Emplois à la Cour de Rome. Il annonce la naissance de ce fils, à l'Evêque d'Avignon (b) dans une de ses Lettres. Il fut Auteur de quelques Oraisons funèbres, comme de celle de *Nicolas Piccinnino* Duc de Florence, l'un des grands Capitaines de son tems, & cel-

Sa famille. ^{le.}

(a) *Poggie* Op. F. XIII.

(b) *Marus. Wolf.*

celle du Cardinal *Dominico Capranica* dont on parlera dans la suite. Jean Bap-
tiste mourut en 1470. À l'égard de *Jean François*, il fut aussi Chanoine de Flo-
rence, & eut des Emplois considera-
bles à la Cour de Rome. Il fit un Trai-
té * touchant la *puissance du Pape &*
du Concile. Il fut en grande faveur au-
près de Leon dixième dont il étoit Se-
cretaire. Il mourut dans cette Charge

(a) *Pogg.* en 1522. (a) *Vincent Martin de Luc-*
Vit. F. *ques*, Gendre de son frere Philippe,
xxxvii. lui fit une Epitaphe honorable. Philip-
pe quitta la Cléricature pour prendre

(b) *Alex- andra Dei* une femme d'une très-bonne maison (b)
del Bec- dont il n'eut que des filles. Pierre
cuto. Paul fut Dominicain & Prieur du Cou-
vent de *S. Marie à la Minerve*, à Rome,

Pogg. Vit. Dignité qui ne se donnoit qu'aux plus
Fol. estimez dans l'Ordre. Il mourut en
xxxviii. 1464. de la peste qu'il prit en visitant
& en soulageant ses freres dans le Cou-
vent.

Jaques fut un très-beau genie, & se
distingua beaucoup dans les belles Let-
tres.

* Le savant Monsieur Cave s'est trompé, en
attribuant ce Traité & l'Oraison Funèbre de Capra-
nica à Pogge le pere.

tres. Il traduisit en Italien l'*Histoire de Florence* que son Pere avoit écrite dans un Latin très-élegant, & la dédia à *Frederic de Feltro Comte d'Urbin*. Comme la Dédicace de Pogge est écrite en Latin, & qu'il n'y parle point de sa Traduction, il est naturel de juger que ce fut l'*Histoire Latine* qu'il dédia à ce Comte, & qu'ensuite il la traduisit en Italien. Cette Lettre est au reste fort bien écrite. On y voit avec plaisir les Paralleles des grands hommes des derniers siècles avec ceux de l'Antiquité. On y compare *Godefroi de Bouillon*, *Tamerlan*, *Frederic Barberousse*, aux *Ninus*, aux *Cyrus*, & aux *Xerxès*. A l'égard des Lettres il ne trouve point qu'*Albert* surnommé le *Grand*, que *Thomas d'Aquin*, surnommé *l'Angelique*, que *Gilles de Colonne Romain*, & *Archevêque de Bourges*, surnommé *le très-profound*, que *Jean Scot*, surnommé *le subtil*, ayent été inférieurs aux *Pythagores*, aux *Zenons*, aux *Chrysippes*, & aux *Aristotes*. Il prétend que si les Grands Généraux de ce tems-là * avoient vécu

à

* Il nomme *Braccio*, & *François de Sforce*, *Carminiola*, *Nicolao Piccinnino*, *Philippe d'Espagne*, & *Jean Vayvode*, *Corvin Hunniade*, *Vayvode de Transilvanie*.

à Athènes, ou à Lacédémone, ils n'auraient point cédé aux *Leonides*, aux *Pausanias*, & aux *Pelopides*. Selon lui les *Dante*, les *Petrarque*, les *Boccace*, les *Aretin*, les *Pogge**, les *Ambroise de Calmaldoli* n'auroient point fait des honneur au siècle de Cicéron, & qu'il ne leur avoit manqué que de naître dans le tems de la République Romaine. On voit dans cette Lettre les Eloges qu'il donne à Nicolas V. au Roi d'Arragon, & au Seigneur à qui il écrit, sur la protection qu'ils accordoient aux Gens de Lettres. Il seroit à souhaiter plus qu'à espérer que tous les Grands fussent aujourd'hui aussi jaloux de cette sorte de gloire qu'on l'étoit en ce tems-là.

Jaques Pogge traduisit d'autres Ouvrages en Italien, comme les Vies de quatre Empereurs Romains, (a) savoir des deux *Antonins*, d'*Alexandre Severe*, & d'*Adrien*, & la *Cyropedie*, ou l'éducation de *Cyrus* qu'il dédia à *Ferdinand Roi de Naples*, comme son Père en avoit dédié la Traduction Latine à *Alphonse Père de Ferdinand*. Il laissa aussi

(a) *Vit. Pogg. p. XXIV.*

* Il appelle son Père le plus éloquent homme de son tems.

aussi des Ouvrages de sa façon, tels que font un *Commentaire sur le Traité de François Petrarque*, du *Triomphe de la Renommée*, dédié à *Laurent de Médicis**, un Traité sur *l'origine de la guerre entre les François & les Anglois*, & la vie de quelqu'un de ses parens du côté de sa Mere †. Il fut Secrétaire du Cardinal de *Riaire* dont on parlera dans la suite.

L'Histoire parle de *Jaques Pogge* comme d'un homme de fort mauvaises mœurs. *Ange Politien* ‡ qui le connoissoit lui donne un caractère fort odieux. C'étoit, selon lui, un homme remuant, avide de nouveauté, d'une vanité & d'une présomption insupportable, d'une ame venale, medisant de tout le monde avec fureur, sans épargner ni Grands ni petits, vrai *Zoile* qui trouvoit à mordre sur les meilleurs Ouvrages de ses Contemporains.

* On verra tout à l'heure qu'il s'engagea dans une faction contre ce même Laurent.

† *Philippus Scolarius vulgo Pipo Span.* Pogg. vit. p. XXXV.

‡ Il étoit de *Montepolitano*, ou *Pulciano en Toscane*.

rains *. Après avoir dissipé tout son patrimoine, qui, selon *Ange Politien* †, étoit considerable, il se donna, pour subsister, aux *Pazzi*, & aux *Salviati*, & s'étant engagé dans leur Conjuratio n contre les *Medicis*, il fut pendu aux f e nêtres du Palais de Florence, avec la plupart des conjurez, comme on le va voir dans l'*Histoire abrégée de cette Conjunction*.

Conjuration des Pazzi.

ON a vu trois Rélations de la Con junction des *Pazzi*. La première c'est celle d'*Ange Politien*, Auteur contemporain & qui lui-même fut présent à l'assassinat de Julien de *Medicis*. *Nicolas Machiavel* en a fait l'*Histoire* avec des circonstances tant soit peu différentes, au commencement de son huitième

Li-

* *Ejus principia in maledicendo virtus, in qua vel patrem hominem maledicentissimum referebant. Semper ille aut Principes infectari passim, aut in mores hominum sine ullo discrimine invehiri, aut cujusque docti Scripta laceſſere.* Ang. Polit. p. 637. Edit. Bas. 1553. On ne trouve pas pourtant ce caractère dans la Lettre de Jaques Pogge, où il donne de grands éloges aux Savans de son tems.

† *Ang. Pol. Op. p. 636. Edit. Basil. 1553.*

Livre de l'*Histoire de Florence*. Va-
rillas dans ses *Anecdotes* de cette ville,
ajoute au recit de ces deux Historiens,
quantité de particularitez, qu'il dit, Varillas
selon sa coutume, avoir tirees des Ma- Anecd. de
nuscrits de la Bibliotheque du Roi. An- Flor. L.
ge Politien, dit-il, en a fait une descrip- II. p. 75.
tion si belle & si pathetique, qu'il est
presque impossible d'y rien ajouter. Je se-
rois donc obligé de le transcrire mot à
mot ou de l'abreger..... Mais comme
cela m'est défendu par le * Roi des Anec-
dotes, je ne puis faire autre chose que de
rapporter ici les particularitez de cette
Conjuration, qui ont été jusques à présent
omises, & de tirer de l'*Histoire* quelques
incidens nécessaires pour en faire la liaison.
Cela veut dire que le *Roi des Anecdotes*,
ne permet pas qu'on se borne à l'*Histoire*
toute nuë d'un événement, mais
qu'il veut qu'on en brode le fonds, de
quantité de particularitez inconnues à
tout autre qu'à l'Auteur. C'est sans
doute en suivant cet esprit *Anecdoti-
que*, que dans un autre Ouvrage, Mr.
Va-

* *Le Roi des Anecdotes*, c'est sans doute Proco-
pe, dont Varillas a parlé dans sa Préface; à
moins qu'on ne lise la *Loi des Anecdotes*.

*Hist. de
l'Hereſie.
p. 65.*

Varillas voulant insinuer que *Jean Hus* étoit bâtard, dit qu'il étoit d'une naissance si obscure, que ne sachant qui étoit son pere, il avoit pris le nom de son village. C'est une chose bien facétieuse, de voir l'*Anecdotiste* faire autant de bâtards, de la plus grande partie des hommes illustres de ce siècle-là, où l'on portoit le nom du País, de la Province, de la Ville, ou du Bourg, où l'on étoit né. Quoi qu'il en soit, on aime mieux en croire les yeux d'*Ange Politien*, que le recit des Historiens modernes *. Mais comme cet Auteur ne remonte point jusqu'à l'origine de cette conjuration, on reprendra avec Machiavel les choses d'un peu plus haut.

L'Italie étoit alors partagée en deux Factions puissantes, le Pape, *Sixte IV.* & *Alphonſe* Roi d'Arragon & de Naples d'une part, les *Venitiens*, le *Duc de Milan*, & les *Florentins* de l'autre. Comme les qualitez éminentes de *Laurent* & de *Julien* petits-fils de *Cosme de Medicis*, & les services signalez qu'ils avoient

* On ne parle point ici de la Conjuration des *Pazzi* de Mr. le Noble, qui n'est qu'un Roman.

avoient rendus à leur Patrie leur avoit donné beaucoup d'autorité dans Florence, ils avoient pour ennemis les familles les plus considerables & les plus accreditées de cet Etat. Leur credit étoit sur tout insupportable à la maison des *Pazzi* & à celle des *Salviati*. Le Pape desesperant de se rendre maître des Florentins, tant que les Medicis y domineroient, se joignit avec le Roi d'Arragon pour se defaire de Laurent & de Julien de Medicis. Il ne perdoit aucune occasion de les abaisser, ou de les provoquer à une rupture ouverte. *Philippe de Medicis*, Archevêque de Pise, étant venu à mourir Innocent IV. mit en sa place *François Salviati*, leur ennemi mortel *, malgré la République de Florence, qui lui disputa la possession de cet Archevêché. Cet Archevêque nous est representé, par Ange Politien comme un monstre † d'audace & d'im-

* *Communicarono il tutto con Francesco Salviati Arcivescovo di Pisa; il quale per essere ambizioso, e di poco tempo stato offeso da i Medici, volontieri vi concorse.* Machiav. Hist. Fior. L.VIII.

P. 390.

† *Franciscus autem Salviatus homo repente fortunatus, quippe qui Pisanum haud multò ante à Archiepiscopatum esset adeptus, vixisse sese suam-*

d'impéteté, dont une Dignité, qu'il ne meritoit pas, avoit encore augmenté l'insolence naturelle. Le Pape irrité des oppositions que les Florentins avoient apportées à l'élection de François Salviati, resolut de tout mettre en œuvre contre les Medicis, qu'il regardoit comme les principaux auteurs de cette contradiction. *François Pazzi*, neveu de Jaques Pazzi, chef de la famille, étoit alors à Rome, où il exerçoit la banque *, & où ce métier lui donnoit beaucoup d'occasions de s'insinuer à la Cour & chez les Grands. N'ignorant pas

que fortunam capiens, cœperat suprà quam dici potest, secundis rebus insolescere, omniaque sibi de fœse suaque fortuna polliceri. Is Franciseus homo fuit (id quod Dii atque homines sciunt) omnis divini atque humani juris ignarus & contemptor, omnibus flagitiis & facinoribus cooperitus, luxuria perditus, & lenociniis infamis, alea & ipse studiosus, maximus præterea adulator, multa levitatis ac vanitatis. Idem audax ac promptus, callidus & impudens, quibus artibus (adeo nihil fortunam pudit) & Archiepiscopatum est adeptus; & cœlum jam ipsum votis capiebat. Ang. Pol. p. 636. Si M. Moreri avoit lu ce portrait, il n'auroit pas dit que *François Salviati* étoit un grand Prelat.

* C'étoit la coutume en ce tems-là, que les plus nobles & les plus considerables maisons exerçassent la Banque, & les Medicis eux-mêmes avoient été Banquiers.

pas quelles étoient les dispositions d'Innocent IV. à l'égard des Medicis , il ne manqua pas de profiter de l'occasion pour l'engager dans le dessein qu'il avoit formé de les perdre , lui donnant espe-
rance que leur chute aporteroit à Flo-
rence quelque changement favorable au
Pape. Après bien des mouvemens &
des pourparlers entre le Pape , les Pazzi
& les Salviati , tant à Rome , qu'à
Pise , & à Florence , il fut conclu que
le Pape enverroit sous quelque prétexte
ses troupes au voisinage de Florence ,
pour soutenir la conjuration , & s'em-
parer de la Ville , en cas qu'elle réussît.
De son côté le Roi d'Arragon y pro-
mit sa concurrence. Machiavel a pré-
tendu que François Pazzi fut le pre-
mier à qui la pensée d'assassiner les Me-
dicis étoit venue dans l'esprit , & que
même Jaques son oncle y témoigna d'a-
bord de l'éloignement à cause de la dif-
ficulté de l'execution. Cependant Ange
Politien en attribue le premier des-
sein à Jaques , qu'il représente , com-
me un scelerat capable de tout entre-
prendre , pour assouvir ses passions , dé-
réglé dans ses mœurs en particulier , se-
ditieux en public , avare & prodigue

tout ensemble, ennemi juré du mérite & de la vertu, impie, blasphemateur, ambitieux, cruel, & ne respirant que la ruine de sa patrie, & de tout ce qui s'opposoit à son insatiable avidité de biens & de gloire. Comme les Medicis apportoient le plus d'obstacle à sa fortune, il se ligua contre eux avec ses parens, ses amis, & quantité de gens de même caractère que lui, entre lesquels se trouva *Jaques Pogge* Secrétaire du Cardinal de Riaire, François Salviati, & le Cardinal *Raphael Riario*. Ils tinrent ce complot caché pendant deux ans, attendant une occasion favorable, de le faire éclorre. Ils crurent la trouver dans une visite que leur rendit Raphael Cardinal de Riaire parent du Pape, dans une maison de Campagne de *Jaques Pazzi*. Comme il avoit été fait Cardinal depuis peu, les Pazzi s'imaginant que les Medicis ne serroient pas fâchez de l'en venir féliciter, ils les inviterent à *Fiesole*, place à la disposition des Pazzi. Laurent s'y rendit avec Ange Politien. Julien n'ayant pu s'y trouver à cause de quelque indisposition, l'execution du projet fut remise à un autre temps, parce qu'ils n'en

n'en vouloient pas faire à deux fois. Ils firent donc savoir à Laurent & à Julien, que le Cardinal leur vouloit aller rendre visite à Florence. Les deux freres qui gardoient des déhors de civilité * avec les Pazzi, ne pouvant soupçonner un tel attentat, accepterent avec plaisir, l'honneur que leur vouloit faire une si illustre Compagnie, & firent de grands préparatifs pour la bien recevoir. Le Cardinal, l'Archevêque, les Pazzi, les Salviati, Jaques Pogge, & les autres conjurez arriverent à Florence, le Samedi vingt-cinquième Avril, pour disposer toutes choses à l'exécution qu'ils devoient faire le lendemain. Machiavel prétend que leur dessein étoit de faire leur coup pendant le repas, mais qu'ayant su que Julien ne s'y devoit pas trouver ils prirent la resolution de le faire dans l'Eglise de *S. Reparade* pendant la Messe solennelle qu'y devoit célébrer le Cardinal, & à l'heure de l'*élévation* qui étoit le signal, dont ils étoient convenus, jugeant bien que Julien ne manqueroit pas d'y assister,

com-

* Ils étoient alliez, Cosme de Medicis ayant donné Blanche sa niéce à Guillaume Pazzi.

C 5

comme il fit. Cependant l'Archevêque, Jaques Pogge & quelques autres allèrent dans le Palais, sous prétexte d'entretenir les Magistrats, de quelque affaire importante, mais dans le fonds pour les amuser. Ils avoient destiné à l'assassinat de Laurent un nommé *Jean Baptiste de Montsec*, Notaire de Pise, Commissionnaire du Pape, & homme de sac & de corde. Mais celui-ci qui avoit conçu quelque amitié pour Laurent dans quelques conversations qu'ils avoient eu ensemble les jours précédents, n'ayant pas voulu se charger d'une si horrible commission, il fallut la donner à un certain *Antoine de Volterre*, homme leger & facile, mais de peu de résolution, & à un scélérat de Prêtre, nommé *Etienne*, Précepteur & Secrétaire dans la maison de Jaques Pazzi. Comme ils n'y étoient nullement propres ni l'un ni l'autre, ils manquent leur coup à l'égard de Laurent. La commission de tuer Julien fut donnée à *François Pazzi*, & à un scélérat nommé *Bernard Bandini*, qui ne s'en acquitta que trop bien.

A l'heure marquée, les assassins s'assemblerent autour de Julien, & l'ayant per-

percé de plusieurs coups, il fut laissé mort sur la place. Il étoit âgé de 25. ans. Les autres allèrent attaquer Laurent, mais il se défendit avec tant de courage qu'il mit les assassins en fuite, & se retira dans la Sacristie avec Angelo Politiano & quelques autres, sans avoir reçu qu'une blessure au col. On ne le tira de là qu'avec beaucoup de peine, & par bien des détours, afin qu'il ne vît pas en passant le cadavre de son frere, dont il demandoit à tout moment des nouvelles. On peut juger de l'épouvanle du peuple qui se retiroit en confusion ne sachant ce qui se passoit, & craignant d'être écrasé sous les ruines de l'Eglise. Cependant quand on sut l'assassinat de Julien, & le danger qu'avoit couru Laurent, grands & petits, tout le monde courut aux armes pour venger les Medicis qu'on regardoit comme les colonnes & les Peres de la République. L'Archevêque fut pendu aux fenêtres du Palais où il s'étoit retiré, & on lui fit cette Epigramme:

*Salviatus mitra sceleratus honore superbit
Et quemquam cælo credimus esse Deum?
Scilicet hac sclera, hoc artes meruere nefande?
At laqueo en! pendet. Estis Iō Superi.*

C'est-

C'est-à-dire

La mitre sur le front de ce Prélat impie
Sembloit faire douter d'une Divinité;
Mais avec elle on se reconcilie
Quand on le voit au gibet attaché.

C'est la pensée de Claudien au sujet
du Tyran Rufin. On peut la pardon-
ner à un Payen.

*Abstulit hunc tandem Ruffini pœna tumultum,
Absolvitque Deos.*

Jaques Pogge, tous les Pazzi & la
plupart des conjurez eurent le même
sort. Les autres furent proscrits ou se
sauverent par la fuite. Jaques Pazzi se
réfugia dans la maison d'un Payfan, à
qui il offrit de l'argent pour le tuer.
Mais cet homme n'ayant pas voulu com-
(a) *Volen-tem fata ducunt, nolentem trahunt.*

mettre ce meurtre, le scelerat (a) fut
trainé à la maison de ville, où il fut
pendu & enterré dans l'Eglise, quoi
qu'il fût mort en impie & en deses-
pétré, recommandant ses manes aux Dé-
mons.

Il arriva en ce tems-là une si grande
inondation à la campagne, que la ville
étoit pleine de payfans, qui s'y étoient

re-

retirez. Ces bonnes gens soutenoient, que ce malheur étoit un jugement de Dieu, pour avoir mis en terre sainte un si grand scélerat. Ils allerent en furie déterrer son corps & le jettèrent à la voirie. Le lendemain les enfans de la ville l'allerent tirer de là, & le traînèrent en l'insultant par toutes les rues de la ville, jusqu'à l'endroit où il avoit été étranglé. Les uns marchoient devant, pour faire faire place, disoient-ils, à *un brave Cavalier*, les autres, qui marchoient derrière, lui disoient en lui donnant de grands coups de crocs & de bâtons, qu'il se hâtât d'aller à la place publique, où les Citoyens l'attendoient avec impatience. Ils menerent ensuite ce miserable corps dans la maison où Jacques Pazzi avoit demeuré, & frappant à la porte, *venez*, disoient-ils, *recevoir votre maître, qui revient en bonne compagnie*. De là ils l'allerent jeter dans la riviere. Les payfans s'attrouperent encore pour lui faire de nouveaux outrages. *Tout lui eût réussi à souhait*, disoit-on, *s'il eût été aussi bien accompagné pendant sa vie qu'après sa mort*. Nicolas Machiavel lui rend ce témoignage,

ge, * qu'il rachetoit ses pechez par de grandes aumônes, & que la veille de ce detestable coup, il paya toutes ses dettes, & regla ses affaires avec une exactitude extraordinaire.

A l'égard du Cardinal de Riario, il fut trainé en prison, & eut bien de la peine à échapper à la fureur de la populace. Cependant les Magistrats juge- rent à propos de le renvoyer quelque tems après au Pape. Cette sanglante scene arriva en 1478. Le Pape & le Roi d'Arragon qui s'étoient flattez que cette conjuration seroit suivie du boule-versement de la République de Floren- ce, & qu'il seroit aisé de l'opprimer quand elle ne seroit plus soutenuë par les Medicis, furent trompez dans leur attente. Le Pape fut si irrité de ce mau- vais

* *I quali vitii con le molte elemosine ricompen- sava; perche à molti bisognosi & luoghi più largamen- te souveniva. Puossi ancora di quella dire questo be- ne, che il Sabbato davanti à quelle Domenica di- putata à tanto homicidio, per non fare partecipe dell' auversa sua fortuna alcun' altro, tutti i suoi debiti pagò, & tutte le mercantie ch' egli haveva in dogana & in casa (le quali ad altrui appartenes- sero) con maravigliosa sollecitudine à i padroni di quelle consegnò. Machiav. Hist. Fior. L. VIII. p. 399.*

vais succès, aussi bien que du supplice honteux de l'Archevêque, & de l'emprisonnement de son Cardinal, qu'il mit les Florentins à l'interdit, & envoya de concert avec le Roi d'Arragon, le Duc d'Urbin son Général avec ses troupes pour desoler tout le pays & pour obliger les Florentins à proscrire Laurent de Medicis. Ce Seigneur de son côté voyant qu'il étoit le prétexte de l'orage qui alloit tomber sur sa patrie, leur offrit * généreusement, ou, de les défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang, ou de se retirer les laissant les maîtres de le soutenir ou de l'abandonner. Les Florentins répondirent avec la même générosité, que les Citoyens étoient prêts de sacrifier leur vie à sa conservation, qu'il ne periroit qu'avec la Patrie, & resolurent de lui donner un certain nombre de Gardes pour la sûreté de sa personne. Laurent mourut en 1492. Il étoit petit-fils du grand Cosme de Medicis, & Pere de Leon X. Mais la qualité de *Pere des Savans*, qu'on lui donnoit, lui fait plus d'honneur.

Pour

* Voyez dans Machiavel, p. 400. 407. le beau discours qu'il fit là-dessus aux Florentins.

Pour revenir de cette digression, le malheureux Jaques Pogge étant mort sans enfans, & son oncle ne s'étant jamais marié, la race des Pogges s'est éteinte, parce que les autres étoient Ecclesiastiques, & que Philippe n'eut que des filles.

L'augmentation de famille ne fait pas ordinairement celle des revenus. Pogge étoit pauvre, comme il le dit lui-même, & tiroit peu d'appointemens de ses charges *. Il étoit apparemment assez honnête homme, pour ne pas vendre trop cher ses services aux particuliers. Il lui arriva pour surcroît de dis-

(a) C'est grace que *Laurent de Medicis* (a), de le fils de la liberalité duquel il tiroit la principale celu dont le partie de sa subsistance, vint à mourir. C'est ce qui l'obligea à prier Nicolas V. de lui donner les moyens de vivre en repos le reste de ses jours †. On ne

* *Non enim non potui angi animo & dolore aliquando, cum viderem me natu majorem ita adhuc tenui esse censu, ut cogerer quastui potius operam dare quam ingenio.* Pogg. Op. XIII.

† *Sum jam veteranus in Curia miles, ut qui eam annos quadraginta secutus & certe cum minori emolumento, quam deceat eum qui non omnino fuit alienus à virtute & studiis humanitatis jamemeritis stipendiis, in Coloniam priscorum more sum, ad quiete-*

ne dît pas qu'il obtint de ce Pontife. Mais on fait qu'il fut encore Secrétaire du Pape Calixte III. Il paroît pourtant que Nicolas V. lui fit du bien ; puis qu'il dit lui-même que la libéralité de ce Pontife l'avoit en quelque sorte reconcilié avec la Fortune.

Quamvis optimi sanctissimique viri Nicolai V. summi Pontificis beneficentia id efficit, ut jam querelæ temporum sint prætereundæ, utque in gratiam aliquam cum fortuna videar rediisse (a).

Mais on peut (a) Pogg. Op. XIII.

juger que les liberalitez de Nicolas V. n'allerent pas fort loin, puis qu'il dit dans une Lettre à l'Archevêque de Milan (b), que quoi qu'il ne soit pas oublie, il est pourtant résolu d'acheter une maison à la campagne, pour se retirer des affaires publiques & vaquer à l'étude. Dans cette même Lettre, il dit, que si on vouloit pourvoir à ses besoins d'une manière digné d'un homme qui a servi si long-tems à la Cour, il pourroit encore se charger du fardeau des affaires publiques. Mais que puis que tout le monde lui ferme la mairi

(b) Pogg. Ep. MSS. Wolfenbü.

&

quietem corporis, ad laborem animi destinandus.
Fol. XVI.

D

& la bourse, il étoit résolu de se retirer. On peut aisément comprendre qu'il devoit être accablé de fatigues & d'années, puis qu'il avoit été Secrétaire d'Innocent VII. de Grégoire XII. d'Alexandre V. de Jean XXIII. de Martin V. de Nicolas V. & de Calixte III. sans compter les dix ans qu'il fut Scribe dans la Chancellerie Romaine. De sorte que si un Historien * a admiré le bonheur d'Æneas Sylvius d'avoir été consécutivement Secrétaire de deux Papes, d'un Empereur & d'un Antipape, on peut à plus forte raison admirer le bonheur de Pogge, d'avoir été Secrétaire de huit souverains Pontifices.

Sa retraite. Il quitta la Cour de Rome en 1453. à l'âge de 72. ans, non sans beaucoup de regret, à cause des amis qu'il y laissoit. Étant de retour à Florence, dont il avoit été fait Citoyen en 1414. il succéda à Leonard & à Charles Aretin dans la charge de Chancelier de cette République. C'est ce qui paroît par le témoignage de Pie II. autrement *Æneas Sylvius*

* *Job. Gobelinus, Comment. Pii II. L. I. Pogg. Vit. F. XVI.*

Sylvius. Nous avons connu, dit-il (a), (a) Pogg.
successivement à Florence trois Chance- Vit. F.
liers illustres par leur savoir en Grec &
en Latin, & par leurs Ouvrages, savoir
Leonard & Charles d'Arezzo, & Pog- XVIII.
ge. Citoyen de cette République.

Quoi qu'il fût fort âgé, il s'appliqua plus que jamais à l'étude dans sa patrie, autant que ses emplois le lui pouvoient permettre. C'est en cette considération, qu'à la sollicitation de Cosme de Medicis le Grand, que les Savans de ce tems-là regardoient comme leur Mecenats, le Magistrat lui accorda toute sorte d'immunité. Outre la charge de Chancelier, il eut encore celle de *Prieur des Arts*; ou autrement, *Prieur de la Liberté*. C'est le nom qu'on donnoit aux Souverains Magistrats de la République. Pogge en rapporte l'établissement à l'an 1282. mais Mr. (b) Pogg.
Recanati le fait remonter à 1204. & Vit. Fol.
prétend que cette dignité ne fut qu'aug- XIX. &
mentée en 1282. (b). Hist. Flor. p. 5.

Outre ses Lettres qui sont en grand nombre, Pogge a laissé plusieurs Ouvrages, entre lesquels il y en a, qui n'ont point encore vu le jour. Par exemple il parle (c) à Leonard Aretin, d'une Ep. MSS.

Conference ou Dispute qu'il avoit euë avec *Jean Guarini* de Verone , touchant César & Scipion , qu'il envoie à cet ami. Quelcun qu'il ne nomme pas , mais qui vraisemblablement est *François Philelphus* , se déchaîna contre lui de ce qu'il avoit préféré *Scipion* à *César* . Il répondit à cette Critique avec un grand épanchement de bile. Il traduisit en Latin la Vie de Cyrus par *Xenophon* , par ordre d'*Alphonse* * Roi d'*Arragon* , Prince amateur des Sciences & des Savans , *l'Ane* de *Lucien* , *Diodore* de Sicile qu'il dédia à *Nicolas V* . On a de lui plusieurs Oraisons funebres , comme celles de *Nicolas V* . de *Leonard Aretin* , de *Laurent de Medicis* , de *Nicolas Nicolo* , de *François Zabarelle* , prononcée au Concile de Constance , du Cardinal *Nicolas Albergotti* : On trouve parmi ses Oeuvres un Discours à *Nicolas V* . un Dialogue contre les Hypocrites imprimé à Lyon en 1688. avec le Discours de *Leonard Aretin* contre les gens du même caractere. Pogge parle

* C'est *Alphonse* surnommé le Sage & le Manganime dont *Antoine de Palerme* a écrit les faits & les dits , commentez par *Æneas Sylvius*.

le de ce Dialogue dans son Traité de la Misere humaine (a). Il a encore fait divers (a) p. 100. Traitez, comme de la situation des Indes, de l'office d'un Prince, du malheur des Princes, imprimé à Francfort en 1629. un Discours contre les médisants, un Dialogue de la vraye noblesse, dédié au Cardinal de Cumes, & refuté par *Laurus Quirinus*, Noble Venitien, parce que Pogge y parloit mal de la République de Venise. Il parle (b) de ce Dialogue dans une Lettre à l'Archevêque de Milan en ces termes : *J'ai composé (b) Pogg. Ep. MSS. Wolffsen.* & non encore publié un Dialogue de la noblesse, où l'on examine s'il y a une noblesse? Ce que c'est? Par quels moyens elle s'acquiert? & où l'on rejette l'opinion de ceux qui la font consister en d'autres choses, que dans la vertu. ----- Des (c) propos de table, quatre Livres des variations de la fortune dédiez à Nicolas V, de l'avarice, une description de la ruine de la ville de Rome, une description des bains de Bade, un Traité de la misere de la condition humaine, un autre sur cette question, *Si un vieillard doit se marier ou non?* Il parle de ce Traité dans quelques unes de ses Lettres. *De re uxoria si vis scire quid sentiam, legc*

(c) *Histo-
rie con-
vivales.*

*libellum qui à me scriptus paulò ante,
AN SENI SIT UXOR DUCENDA?*
Mr. Recanati parle d'un certain Ouvrage qui contenoit les portraits des hommes illustres de la Maison de Bondelmont, où il s'étoit allié. On croit cet Ouvrage perdu. Mais c'est beaucoup plus grand dommage qu'on ait perdu des pièces qu'il avoit faites contre le Concile de Basle; on y trouveroit des particularitez originales. Voici comme il en parle dans une Lettre à un de ses amis, *J'ai, dit-il, écrit beaucoup de choses, à plusieurs Princes, contre la detestable perversité de ceux de Basle. Mais comme cela appartient à la République, je n'en ai rien réservé pour moi.* Il écrivit diverses *Déclamations* sous le nom d'*Invectives*, titre qu'on donnoit ordinairement fort à propos à des Pièces qui ne contenoient presque rien que des injures personnelles. On peut pardonner dans un siecle aussi corrompu que celui de Pogge cette methode d'invectiver, puis qu'on s'y croyoit autorisé par un exemple de grand poids. C'est celui de Gregoire de Nazianze qui écrivit deux *Invectives* sanglantes contre Julien l'Apostat, mais fort prudem-
ment

ment après la mort de cet Empereur. Pour revenir aux *Invectives* de Pogge, il y en a une contre Felix V. fait Pape au Concile de Basle après la déposition d'Eugene IV. 3. contre François Philelphe, 5. contre Laurent Valle. Il n'y en a qu'une dans l'Edition de Strasbourg contre Laurent Valle, & la quatrième manque dans celle de Basle.

Quarta Poggii Invectiva in Vallam comparari non potuit, Studiosus Lector repertam eam hoc loco situabit ad perfectiōnem Operis Poggiani, dit Henri Petri, qui donna cette Edition en 1538. M.

Recanati nous apprend (a) que cette quatrième *Invective* se trouve manuscrite (a) vit. Pogg. dans le Cabinet de Mr. Fontanini. On F. XXII.

n'a pas non plus publié l'*Invective* de Pogge contre Nicolas Perrot, qui l'avoit attaqué le premier par une *Invective* qui est manuscrite dans le Cabinet de René Moreau. Celle de Pogge est dans la Bibliothèque de feu le célèbre Antoine Magliabechi. On parlera ailleurs de ces *Invectives*, aussi bien que des *Faceties* de Pogge. On trouve parmi les Manuscrits de Wolfenbutel un Fragment de ses *Invectives* contre le Concile de Basle. Dans une Lettre à l'Arche-

(a) Pogg. vêque de Milan il parle (a) de deux
Ep. MSS. Lettres qu'il avoit écrites contre ce
Wolffenb. Concile, & contre Felix V. qu'il ap-
 pelle une idole.

Son plus considerable Ouvrage est sans doute, son Histoire de Florence en huit Livres, qui contient l'Histoire de cette Ville depuis la première guerre qu'elle eut avec Jean Archevêque de Milan, jusqu'à la paix conclue en 1455. avec Alphonse Roi d'Arragon par les soins de Nicolas V. Un des Articles de cette paix fut, Que s'il survenoit quelque différent entre les Confédérez, la décision en seroit remise à ce Pape, & qu'il ne seroit permis à personne d'entreprendre la guerre, que de son consentement. Jaques son fils le dédia à Frederic Comte d'Urbin, dont il parle comme d'un Prince très-savant & Protecteur des Gens de Lettres. Il la traduisit ensuite en Italien. Mais Mr. Recanati ne trouvant pas cette Version de la force & de la beauté de l'Original, en a fait présent au public en Latin, comme Pogge l'avoit écrite. Il y a joint des notes fort instructives, où il releve souvent très-à-propos son Auteur. Ce savant Vénitien promet de
ren-

Pogg.
Hist. Flor.
 p. 383.
 384.

rendre publiques plusieurs Pièces de Pogge ensevelies dans la poussière des Cabinets. Il peut compter qu'il fera un présent très-agréable au Public. Ce sont là tous les Ouvrages que Mr. Recanati attribue à Pogge. Il a omis deux Harangues, l'une à la louange de la Jurisprudence, l'autre à la louange de la Médecine, dont Pogge parle lui-même (a).

(a) P. 37.
Edit. Bas.

Pogge avoit commerce de Lettres non seulement avec la plupart des Savans de son tems, mais aussi avec plusieurs grands Seigneurs, comme avec le Roi d'Arragon, le Cardinal Julien, avec le Duc & avec l'Archevêque de Milan, avec l'Evêque d'Albenga, avec Cosme de Medicis, avec le Chancelier de Sienne, avec celui de Genes, &c.

Il paroît par ce commerce de Lettres, que Pogge avoit beaucoup d'amis & de la première importance. Il ne fut pas seulement cheri & honoré des Savans & de ses Collègues dans la Charge de Secrétaire Apostolique, comme de Leonard Aretin, de *Cincio Roman*, d'*Antonio Lusco*. & de quantité d'autres dont on peut voir l'énumération dans l'Ouvrage de Mr. Recanati.

Il pût aussi compter entre ses amis, des Papes, des Cardinaux & des Princes.

A la tête des amis de Pogge il faut mettre Nicolas V. qui fut un des Papes qui lui donna le plus de part dans ses bonnes graces. Dans un Discours qu'il addressé à ce Pontife, il ne fait pas difficulté de se mettre lui-même au rang de ses amis, & il lui parle en effet dans ce Discours en véritable ami, comme on le verra dans la suite. Tout le monde a rendu ce témoignage à Nicolas V. qu'il continua étant Pape à protéger les Gens de Lettres, comme il avoit fait étant Cardinal.

Il paroît par une Lettre d'un Savant de ce tems-là que le Roi d'Arragon étoit charmé de l'esprit de Pogge. Un jour qu'on lisoit une de ses Lettres à ce Prince en presence de plusieurs Grands, non seulement il l'écoutoit avec admiration, mais il prenoit plaisir à en relever les beaux endroits avec éloge. On étoit alors à une Chasse, & celui qui raconte ce fait, dit que les Chasseurs ayant averti qu'il paroissait des Oiseaux, le Roi n'interrompit ni la lecture, ni son attention. Chose rare, & sur tout dans un Prince, puisque l'on voit tous les

les jours des femmes interrompre la lecture la plus sérieuse, & même la plus agréable pour un brin de fil.

On voit une Lettre du Duc de Milan* avec cette inscription (a) : *Autrès-savant & à notre très-cher ami Pogge Citoyen de Florence & Secrétaire Apostolique.* Cette Lettre est fort considérable.

En voici le sujet (b). Il y avoit quelques ennemis des Florentins qui en parloient comme de gens imprudents, aveugles (*cæci*) & sans nulle conduite. Pogge comme bon Citoyen irrité de ces discours injurieux dit un jour à quelques-uns de ses amis : *Il n'y a personne qui en sache plus de nouvelles que le Duc de Milan, c'est à lui à dissiper cette calomnie, & il ne sauroit faire une action plus digne de sa générosité.* Cette conversation fut rapportée au Duc qui charmé de la confiance que Pogge avoit en lui, & ne demandant pas mieux d'ailleurs que d'endormir les Florentins par de belles paroles, lui écrivit une Lettre qui contient & l'éloge & l'apologie de la République de Florence. Elle est datée du mois d'Aout de 1438.

II

* C'est Philippe Marie l'Ange Duc de Milan.

(a) MSS. Wolf.

(b) Pogg. Ep. p. 333.

Il y exalte non seulement les lumières & la prudence des Florentins, mais encore, leur valeur, leur amour pour la liberté, leur fidélité envers leurs Alliez, leur generosité envers leurs ennemis, & les services qu'ils avoient rendus à l'Eglise & à l'Italie. Ce témoignage est d'autant moins suspect, qu'il n'y avoit pas longtemps que le Duc & les Florentins avoient été en guerre. *Dans la dernière guerre, que nous avons eue avec eux, dit-il, l'événement a témoigné avec quelle prudence & quelle vigueur ils m'ont tenu tête. Il a paru que selon le droit de la Nature & des Gens ils ne combattoient que pour la gloire, & pour la défense de leur liberté, sans animosité & sans aucun vil intérêt, mettant bas toutes les inimitiez en même tems que les*

(a) Pogg. (a) répondit à cette Lettre en des termes pleins de respect & de reconnaissance. Mais parmi les louanges qu'il donne au Duc on voit bien, qu'il se défie de sa sincérité, & même on voit par une autre Lettre qu'il écrit à un de ses amis, que ces soupçons n'étoient pas mal fondés, parce que dans le tems que le Duc de Milan faisoit de si belles protestations, il faisoit bâ-

bâtir dans leur voisinage, un Fort, qui leur donnoit beaucoup d'inquietude. Il n'est donc pas surprenant que Pogge, en considération de qui le Duc avoit écrit une Lettre si obligeante pour ses Compatriotes, ait parlé si desobligeamment de lui en plusieurs endroits de son Histoire.

Le Cardinal *Bessarion* est encore un Bessarion de ces grands personnages, dont l'amitié fait honneur à Pogge. Ce Cardinal, qui a été un des plus savans hommes de son tems, étoit de *Trebizonde* dans la Napolie. Ayant accompagné Jean VII. Empereur des Grecs au Concile de Florence, où il travailla beaucoup, mais inutilement, (a) à la réunion des Grecs avec les Latins, il fut désigné (a) Boern; de migr. Archevêque de Nicée. De Florence Lit. Græc. il alla à Rome, où le Pape Eugene IV. lui conféra la dignité de Cardinal, qu'il orna beaucoup par ses grandes actions. Après la mort d'Eugene IV. Nicolas V. envoya Bessarion Legat à Bologne, où il pacifia les troubles par sa prudence & par sa fermeté. Nicolas V. étant mort Bessarion auroit eu bonne part au Pontificat, sans la jalousie & la brigue de ses concurrens. Calixte III. ayant

ayant été élu Pape, Bessarion ne cessa de le solliciter à envoyer du secours contre les Turcs qui avoient pris Constantinople & qui désoloient la Grece.

Il négocia le même secours auprès de Pie II. Successeur de Nicolas avec plus d'apparence de réussir! Pour cet effet il fut envoyé Legat en Allemagne pour mettre la paix entre l'Empereur Fréderic III. & les Princes de l'Empire, dont les demêlez étoient un obstacle au dessein qu'il avoit de faire donner du secours aux Grecs ses Compatriotes. Tout cela se termina pourtant à des négociations infructueuses.

Paul II. succeda à Pie II. & ne vécut pas longtems. Après sa mort, peu s'en fallut, que Bessarion ne fût élu Souverain Pontife. Les Cardinaux étoient convenus de son élection, & elle ne fut empêchée, que par la discretion très-indiscrete de Nicolas Perrot son Secrétaire. Comme Bessarion étoit enfermé dans sa cellule à étudier, les Cardinaux y ayant voulu entrer, pour lui annoncer son élection, le Secrétaire leur refusa la porte, disant que son maître étoit occupé. Les Cardinaux indignez de ce refus si hois de saison,
pri-

prirent de nouveau les voix & élurent Sixte IV. Bessarion l'ayant su, dit à son Secrétaire, non sans beaucoup d'émotion, *Votre exactitude mal entendue, m'a privé du Pontificat & vous du chapeau de Cardinal.* Comme les plus grandes élévations ont quelquefois une fort petite origine, il ne faut aussi souvent que les plus petits obstacles pour arrêter la fortune dans le plus beau chemin du monde.

Sixte IV. ne s'accommodant point de la sévérité des mœurs de Bessarion, l'envoya Legat en France pour réconcilier Louis XI. avec Charles Duc de Bourgogne. Il ne remporta de cette Ambassade que du chagrin & de la confusion. Comme il eut l'imprudence d'aller trouver le Duc de Bourgogne avant que de s'être abouché avec Louis XI. ce Monarque en témoigna beaucoup de ressentiment. Quand il fut introduit à l'audience, Louis XI. le prit par sa longue barbe & l'insulta.

Etant de retour en Italie, il mourut à Rayenne en 1472. à l'âge de 77. ans, regretté de tout le monde, & particulièrement des Savans qu'il avoit comblé de bienfaits.

Le

Le Cardinal Capranica.

Le Cardinal de *Fermo*, nommé *Domenico de Capranica*, ayant eu aussi une amitié toute particulière pour Pogge, il en faut donner le caractère. Ce Cardinal après avoir fait ses humanitez alla d'abord étudier le Droit Civil & Canonique, à Padouë sous *Juliano Casarino*, qui fut depuis Cardinal sous le titre de (a) *Baluz. S. Ange*, & qu'on dit (a) avoir souffert *Miscell. T. III. p. 301.* le martyre pour la foi Chrétienne entre les mains des Turcs. Ensuite il alla étudier à Boulogne sous le célèbre Jean d'Imola, où il reçut le bonnet de Docteur. Martin V. le fit Clerc de la Chambre Apostolique après son retour du Concile de Constance, & peu après son Secrétaire. Entre autres grands hommes il eut Pogge pour Collègue dans cette Charge. La Charge de Secrétaire du Pape étoit alors fort honorable, mais Calixte III. l'ayant prodiguée à des gens de rien, elle fut extrêmement avilie sous son Pontificat.

En 1423. Capranica fut envoyé par le Pape à *Sienne* avec *Leonardo Datto* Général des Dominicains, pour dissoudre le Concile qui se tenoit dans cette ville, à l'occasion de plusieurs griefs contre Martin V. qui violoit tous les jours

jours les Reglemens du Concile de Confiance. Ces Legats firent si bien que les plaintes contre Martin furent assouplies, & renvoyées au Concile de Bâle qui se devoit convoquer sept ans après, comme on en convint alors.

Ayant été ensuite fait Protónotaire il fut envoyé dans la *Romagne* pour contenir dans leur devoir quelques villes que le Duc de Milan avoit renduës aux Papes. Commission dont il s'acquitta avec beaucoup de succès. Il commanda ensuite les troupes du Pape & réduisit Boulogne sous son obéissance; expédition qui lui valut l'Evêché de *Fermo*, & le Gouvernement du Duché de *Spolette*, où il y avoit beaucoup de factions qu'il appaisa par sa prudence & sa modération. A ces dignitez Martin V. avoit ajouté celle de Cardinal, mais ce ne fut d'abord que *nel petto*, sa création n'ayant été déclarée que quelques années après.

Ce Pape étant mort, les Cardinaux ne voulurent pas souffrir que Capranica assistât à l'élection d'Eugene IV. parce qu'il n'avoit point été déclaré Cardinal en plein Consistoire. Le Pape lui-même n'ayant pas voulu le reconnoître,

il s'en retourna à son Gouvernement, où il fit tout ce qu'il put pour gagner les bonnes graces d'Eugene; mais il n'en put venir à bout, & même le Pape le persecuta à outrance, & lui confisqua ses biens. C'est ce qui lui fit prendre la resolution d'aller à Bâle, où il avoit négocié la tenuë d'un Concile étant à Sienne comme on l'a dit. Etant arrivé au Concile, il y plaida si bien sa cause, que cette Assemblée le déclara Cardinal malgré les oppositions du Pape, qui le confirma néanmoins depuis dans cette dignité à Florence. Quand il fut rentré en grâce avec Eugene il eut tant de part en son estime & en sa confiance qu'il l'envoya Legat dans la *Marche d'Ancone*, & le mit à la tête de son armée contre le Duc *François Sforzia* qui s'étoit emparé de cette Province. Il ne réussit pas dans cette guerre. Les troupes du Pape furent battuës, & le Cardinal fut obligé de prendre la fuite bien blessé. Il fut depuis Gouverneur de Perouse, & retourna par ordre d'Eugene, dans la Marche d'Ancone, où il fit rentrer plusieurs villes dans l'obéissance de ce Pontife.

Nicolas V. ayant succédé à Eugene
IV.

IV. en 1447. ce Pape envoya Capranica à *Tivoli*, où étoit *Alfonse* Roi d'Arragon, qui refusoit de rendre cette place dont il s'étoit emparé pendant la maladie d'Eugene, mais qu'il rendit à la sollicitation du Legat. Nicolas V. l'envoya ensuite au même Prince, pour en obtenir du secours contre les Turcs, mais inutilement. Il réussit mieux à pacifier les troubles de Genes, dont il obtint quarante Galerés pour aller contre ces ennemis du nom Chrétien. Le Pape ne trouvant personne plus propre à engager Alfonse à faire la paix avec les Florentins, afin de secourir les Chrétiens du Levant, l'envoya pour la troisième fois à ce Prince, dont il menagea si adroitemment l'esprit qu'il le fit consentir à la paix. Il avoit négocié inutilement sous Nicolas V. des secours en faveur des Grecs ; mais il n'y fut pas plus heureux sous Calixte III. élu en 1455. Il se donna pour cette glorieuse & sainte entreprise des mouvements extraordinaires. Mais le Pape n'en tint aucun compte, & les Princes n'en songeoient qu'à amasser par tout de l'argent sous prétexte de cette expédition. La fermeté de Capranica le brouilla tel-

lement avec Calixte que ce Pape pour s'en défaire l'envoya en Angleterre sous prétexte de solliciter du secours contre les Mahometans. S'il n'eut pas les bonnes graces du Pontife, il s'étoit acquis un tel credit dans le College des Cardinals qu'après la mort de Calixte III. il auroit été élu Pape, sans la maladie où il tomba alors & dont il mourut en 1458. regretté des Grands & du Peuple.

Le Cardinal Albergotti, Cardinal de S. Croix, Poggotti. *Dans l'Oraison funebre de Nicolas Albergotti, Cardinal de S. Croix, Poggotti.* *Pogg. Op.* Dans l'Oraison funebre de *Nicolas Albergotti, Cardinal de S. Croix, Poggotti.* Pogg. Op. ge parle avec beaucoup de reconnoissance de la tendresse que ce Prélat avoit euë pour lui. Comme c'étoit un homme d'un très grand merite, elle lui fait beaucoup d'honneur. Albergotti étoit de Boulogne de la Noble Maison de ce nom. Après avoir fait ses études en Droit il quitta le monde pour se faire Chartreux, & fut General de cet Ordre. Il y fit éclater tant de rares qualitez, que l'Evêque de Boulogne étant venu à mourir, il fut élevé à cette dignité du consentement unanime du Clergé & du Peuple. Il ne l'accepta qu'avec peine, & à ces deux conditions, l'une que l'on rendroit à l'Eglise les places

ces & les biens qui en auroient été dif-
traits, l'autre qu'il ne payeroit rien
pour avoir la confirmation du Pape;
parce qu'il n'avoit point d'argent, &
que celui de l'Eglise devoit être em-
ployé à nourrir les pauvres. Il fit de
fort bons reglemens pour la reforma-
tion des mœurs tant du Clergé que du
Peuple; mais je ne sai si l'on doit met-
tre dans ce rang l'Ordonnance qu'il fit,
même malgré le Pape, de distinguer
les Juifs par leurs habits.

Il fut envoyé en France par Martin
V. pour négocier la paix entre les Rois
de France & d'Angleterre, mais les es-
prits étoient trop aigris de part & d'autre
pour y pouvoir réuissir. Pogge étoit
alors en Angleterre, où il fut témoin
des éloges qu'on donnoit à ce Cardinal.
Comme ce mauvais succès ne venoit
pas de sa faute, il n'empêcha pas que
Martin V. ne le fit Cardinal en 1427.

Ce même Pape (a) l'envoya Legat en
Italie pour faire la paix entre les Veni-
tiens, le Duc de Milan, le Duc de
Savoye & les Florentins. Il y réuissit.
Mais cette paix n'ayant duré que quel-
ques mois par l'inconstance & l'infide-
lité du Duc de Milan, (b) il falut qu'Al-

(a) *Pogg. Hist. Flor.*
p. 238.

239. 240.

(b) *Ibid. p. 251. 252.*

bergotti retourna la même année, pour renouveler le Traité, qui fut conclu à Ferrare.

Eugène IV. ayant succédé à Martin V. ce Pontife renvoya le Cardinal en France pour renouveler les négociations de paix entre les deux Rois. Ce second voyage ne fut pas plus heureux que le premier. De France il passa à Bâle par ordre du Pape, mais n'ayant pu venir à bout de pacifier les troubles du Concile, il alla joindre Eugène à Florence. Il fut envoyé de là pour la troisième fois en France, où il eut le bonheur de reconcilier le Duc de Bourgogne avec le Roi. Il alla ensuite rejoindre Eugène à Florence, d'où il l'envoya à Bâle, * pour tâcher de ramener dans son obéissance la plupart des Membres de ce Concile, qui s'en étoient soustraits. Voyant ses soins & ses efforts inutiles il alla à Boulogne, où s'étoit retiré Eugène. Comme ce Pontife a-

voit

* *Si qua ratione sanari aut reprimi posset ejus auctoritate multorum temeritas, qui contra Pontificem insurrexerant. Sed superante et convalescente indiem stultitia eorum, qui pacem Ecclesiae pervertere nitebantur, relicto malignantium conventu, venit Bononiam.* Pogg. Op. F. XXX.

voit desssein d'assembler un Concile à Ferrare, où devoient se trouver les Grecs, il envoya Albergotti en 1428. à l'Empereur Albert II. qui tenoit à Nuremberg une Diete des Princes d'Allemagne pour éteindre le Schisme renaissant. Le Cardinal étant retourné à Ferrare, il fut fait Grand Penitencier de l'Eglise Romaine, en la place de *Jordan* Cardinal des Ursins, qui étoit mort. Albergotti mourut à Sienne en 1443. âgé de 68. ans. Eugene IV. assista à ses obseques. Distinction si rare, que Pogge remarque là-dessus, qu'ayant été quarante ans à la Cour de Rome, il y avoit vu mourir cinquante Cardinals, sans qu'aucun Pape se fût trouvé à leurs funerailles.

Entre les grands personnages qui ont rendu justice au merite de Pogge, il ne faut pas oublier le célèbre *Æneas Sylvius* de Sienne, de l'illustre Maison des *Picolomini*. C'étoit un des plus savans hommes & un des plus grands politiques de son tems, mais en même tems un des plus mémorables exemples du changement que les honneurs & les Dignitez apportent dans les mœurs des hommes. Quoiqu'il fût d'une Maison

illustre, il étoit si pauvre, qu'il fut d'abord reduit à subsister par son travail à la campagne. Il surmonta pourtant par son industrie & par le secours de ses amis les obstacles que la fortune apportoit à son éducation & à ses études, qu'il poussa fort loin. Après avoir étudié quelques années en Droit, il accompagna en 1431. le Cardinal *Dominico Capranica*, au Concile de Bâle, où il eut beaucoup d'autorité, & où pendant dix ans il soutint ce Concile de vive voix & par écrit contre Eugene IV. témoignant un zèle ardent pour la reformation de l'Eglise. Il fut ensuite Secrétaire de Felix V. qui l'envoya Legat à la Cour de Frederic III. où il fut revêtu de la charge de Conseiller & de Secrétaire de cet Empereur. Ce ne fut que peu à peu qu'il se déclara contre le Concile de Bâle en faveur d'Eugene, ayant pris d'abord le parti de la neutralité. Mais comme il vit que Frederic penchoit du côté de ce Pape, il se déclara enfin pour lui, & fut envoyé à Rome pour apprendre à Eugene la nouvelle, que l'Allemagne lui avoit restitué l'obedience. Après la mort de ce Pape, les Cardinaux lui donnerent la

pre^s

présidence du Conclave où Nicolas V. fut élu. Ce Pape lui donna l'Evêché de *Trieste* en *Istrie*, & ensuite celui de *Sienne*, & l'envoya Legat en *Bohème*, en *Autriche* & en plusieurs autres endroits, tant pour pacifier les troubles excitez à l'occasion du *Hussitisme*, que pour engager les Princes d'Allemagne à secourir les Grecs contre les Turcs. Enfin Calixte III. lui donna le bonnet de Cardinal *, & après la mort de ce Pape il fut élevé lui-même en 1458. au Pontificat.

Ce fut alors que levant le masque, il revoqua par une Bulle † tout ce qu'il avoit écrit en faveur du Concile, déclara le Pape au dessus d'un Concile Oecumenique, défendit sous peine d'anathème, d'appeler des jugemens du Pape ; & menaça insolemment de poursuivre par (a) toute sorte de voyes, (a) *pla-*
Rois, Princes, Peuples, & quicon-*tine*.
que entreprendroit quelque chose contre

* Pogge lui écrivit pour le feliciter de cette dignité Voyez la 229. Lettre entre les Lettres d'*Æneas Sylvius*.

† Voyez cette Bulle parmi les Oeuvres d'*Æneas Sylvius* imprimées à Francfort en 1707. Elle est de 1463.

tre lui, jusqu'à ce qu'il les eût rangez à leur devoir. N'étant mort qu'en 1464. Pogge ne put pas être long-tems témoin de sa Tyrannie, puis qu'il ne vécut que jusqu'à l'an 1459.

Dom Bernard de Montfaucon témoigne dans son *Journal d'Italie* qu'il avoit vu dans la Cathédrale de Sienne plusieurs Inscriptions, où il y a quelques particularitez de la Vie d'Æneas Sylvius, ou Pie II. qu'on ne sera peut-être pas faché de trouver ici.

La première Inscription porte: *Æneas Sylvius Piccolomini, Fils de Sylvius, & de Victoire nâquit en M. CCCCV. à Corsiniano sa Patrie. Etant allé au Concile de Bâle, il fut repoussé en Libye par la tempête.* J'apprends du Dictionnaire de Baudrand que quand Æneas Sylvius fut Pape sous le nom de Pie, il changea le nom de sa patrie pour lui donner le sien, savoir, *Pienza, ou Pientia, & en fit un siége Episcopal.* C'est une petite ville dans le Siennois, en Toscane.

La seconde Inscription porte, qu'*Æneas Sylvius ayant été envoyé par le Concile de Bâle en Angleterre, & en Ecosse, fut jeté par la tempête en Norwegue, & qu'ayant échappé aux poursuites des Anglois*

glois il revint au Concile, ET PER Britan-niam Regios speculatores elusit. Je n'en-tends pas bien cette particularité. C'est peut-être que comme les Anglois, & les Ecoffois étoient alors en guerre, les premiers voulurent arrêter Æneas Syl-vius à son retour d'Ecosse. Peut-être en trouvera-t-on le denouüement en écri-vant l'Histoire du Concile de Bâle.

La troisième Inscription: *Æneas fut envoyé par l'Antipape Felix V. Légit auprès de l'Empercur Frederic III. où après avoir reçu la Couronne de Lau-rier, il fut mis au rang des amis, & des Secretaires de cet Empereur.* On peut conclurre de là qu'Æneas étoit bon Poëte. C'étoit la coutume de ce tems-là de couronner les Poëtes de Laurier. De là ce titre de *Poëta Laureatus* donné à *Petrarque*, à *Dante*, & à quan-tité d'autres.

Quatrième Inscription: *Ænée ayant été envoyé par Frederic III. à Eugene IV. non seulement il fut reconcilié avec ce Pape, mais il le fit son Sousdiacre, & son Secretaire, lui donna ensuite l'E-vêché de Trieste, puis celui de Sienne.*

Cinquième Inscription: *Ænée pré-sente à Frederic III. Eleonor de Portu-gal:*

gal Epouse de cet Empereur & fait l'Eloge de cette Princesse, & des Rois de Portugal.

Sixième Inscription : *Ænée Evêque de Sienne ayant été envoyé par Frederic III. au Pape Calixte III. fait armer pour la guerre d'Asie, & est créé Cardinal d'une voix unanime.*

Septième Inscription : *Après la mort de Calixte III. Ænée Cardinal de Sienne est élu Pape d'une commune voix, sous le nom de Pie II.*

Huitième Inscription : *Le Pape Pie II. est reçu solennellement sur la Flote de Louis Prince de Mantouë, & assiste au Congrès pour l'expédition contre les Turcs.*

Neuvième Inscription : *Pie II. canonise Catherine de Sienne à cause de ses miracles innombrables. Ce fut en 1461.*

Dixième Inscription : *Pie étant occupé à Ancone à l'expédition contre les Turcs mourut de la Fièvre. Un Hermite de Camaldoli vit son ame portée dans le Ciel, & son corps fut transporté à Rome, par ordre des Cardinaux.*

Francisco Barbaro. Entre les illustres amis de Pogge il faut mettre, *Francisco Barbaro, Noble Venitien & Senator de Venise, dont*

on

on a eu plusieurs fois occasion de parler. Il fut tout ensemble homme de guerre, homme d'Etat & homme de Lettres. Il rendit des services signalés à sa patrie en plusieurs occasions par sa prudence & par le grand talent qu'il avoit de persuader. Un jour que la République de Venise étoit en proye à la fureur des *Guelphes* & des *Gibelins*, & que ces deux factions, qui se disputoient le Gouvernement & la garde de la ville, étoient prêtes à tout mettre à feu & à sang, il fit si bien par son éloquence, que la garde des Places de l'Etat fut confiée aux Magistrats, sans distinction de *Guelphes* & de *Gibelins*, & pour reconcilier ces deux factions, il menagea adroitemment des mariages entre leurs familles. Il sauva une autre fois l'Etat par sa prudence & par sa valeur en obligeant *Nicolao Picinnino* Général de Florentins à lever le siège de devant *Bresse* (a) ville de l'Etat de Venise. (a) *Brixia*. On peut voir les belles actions de Barbaro dans cette occasion, dans l'*Histoire Florentine de Pogge* (b). Les femmes y firent merveille. (b) p. 319, 325.

Les occupations militaires & politiques de Barbaro ne l'empêchoient pas de

de s'appliquer aux Sciences & de prendre soin des Savans. Il avoit fort bien étudié sous Emanuel Chrysolore, comme on croit l'avoir dit. On a déjà parlé d'une de ses Lettres à Pogge, par laquelle on peut juger de sa passion pour les belles Lettres. Philippe de Bergame lui attribuë plusieurs Ouvrages, dont on croit qu'il n'est resté que celui qu'il fit sur le mariage *, & qu'il dédia à Laurent de Medicis. Pogge en parle avec beaucoup d'éloges, & le compare aux Offices de Ciceron, dans une Lettre qu'il écrivit de Constance à Jean Guarini de Verone. Paul Verger célèbre Jurisconsulte, Philosophe & Orateur de ce tems, en écrivit de la même ville en ces termes : *J'admire qu'un homme qui n'est point marié ait pu si bien parler du mariage, & qu'il sache si bien ce qu'il ne fait pas. On ne pourra lui refuser la louange d'être également bon Grec & bon Latin. Barbaron'a rien qui ressemble à son nom, & il seroit à souhaitter que toute la Barbarie fût Barbare comme lui.* Ce Livre est en effet écrit

* *De re uxoria.* Il fut imprimé à Amsterdam en 1639.

écrit avec beaucoup d'esprit, de savoir, de sagesse & d'agrément. Il meriteroit d'être traduit en François, avec les petits changemens que demande notre Langue & notre siècle.

Francisco Barbaro mourut en 1454. On lui fit cette Epitaphe.

*Si quis honos, si fas est lacrymis decorare sepultos,
Flete super tumulum, locum complete querelis.*

*Franciscus, cui prisca parem vix sacra tulerunt,
Barbarus hic situs est, Lingua Decus omne Latina.*

Fortia facta viri pro libertate Senatus

Brixia, quam magno tenuit sudore, fatetur.

Hic summi ingenii scriptis monumenta reliquit.

Gracaque præterea fecit Romana. Tenet nunc

Spiritus astra. Sacros tumulus complectitur artus.

Comme Pogge aimoit extremement la retraite, il avoit bâti auprès de Florence une maison de campagne *, dont il faisoit ses délices, & qu'il appelloit son Academie, d'où on ne le tiroit jamais pour les affaires publiques, sans lui faire beaucoup de déplaisir. *Je suis,* dit-il (a), dans une Lettre à l'Archevêque de Milan, *si ravi de ce genre de vie,* (a) Epist. Wolffens: que MSS.

* Cette maison s'appelloit *Valdarne*. Pogg. *Vis.* p. XXXI.

que je suis toujours dans l'apprehension que la fortune n'en soit jalouse. On peut voir l'éloge qu'il fait de la Vie Champêtre dans une Lettre à Cosme de Medicis. C'est dans cette retraite qu'il écrit ses *Histoires Convivales*. On croit aussi qu'il y composa son Histoire de Florence. Au moins c'est là qu'il avoit ses Livres, provision fort nécessaire pour écrire une Histoire, & son Cabinet dont il parle dans une Lettre à l'Archevêque de Milan. *Construxi insuper, quod & ipsum jocunditatem animo præstabat, Bibliothecam quandam, receptaculum Librorum meorum. Indignum enim videbatur cum mihi haud ignobilem habitationem parassim, libris qui mihi magno ornamento semper fuissent nullum proprium esse divisorium in quo habitarent se dignum in ædibus.* Il n'étoit pas seulement curieux de Livres, il l'étoit aussi de toute sorte d'Antiquitez, comme de Medailles & de Statues. *Habeo cubiculum refertum * capitibus marmoreis, inter quæ unum est elegans, integrum, alia truncis naribus, sed quæ vel bonum arti-*

* Il y a une Lettre où il est fort en colere contre quelqu'un qui lui avoit distract des Médailles, des Statues, & des cachets qu'on lui avoit envoyez de Grece.

*artificem delectent. His & nonnullis signis
quæ proculo, ornare volo Academiam
meam Valdarninam, quo in loco quie-
scere animus est.* Il y passoit ordinai-
rement l'été, & retournoit à Floren-
ce en hyver. Il mourut dans cette Sa mort.
ville à la fin d'Octobre de 1459. âgé
de 78. ans. & fut enterré dans le Chœur
de l'Eglise de Ste. *Croix.* Ses fils, par la
permission du Souverain Magistrat, mi-
rent son portrait dans le fallon du Pa-
lais, parmi un grand nombre d'hom-
mes illustres. Il fut aussi honoré d'une
Statuë, qui fut placée au frontispice de
l'Eglise de Ste. *Marie* à Florence.

On peut juger du caractère des hom-
mes, par les témoignages qu'on leur a Son ca-
rendus, & par leurs propres Ouvrages. ractere.
Ce qu'on vient de voir de la vie de
Pogge, nous donne l'idée d'un hom-
me d'un rare merite, & d'un très-beau
genie. Non seulement il aimoit les Bel-
les Lettres avec passion, mais il avoit
une inclination toute particulière pour
ceux qui les cultivoient, comme on
en peut juger par ses liaisons avec les
plus beaux esprits de son tems. On peut
voir dans Mr. Recanati les éloges qui
lui furent donnez tant en prose qu'en

vers. Son fort fut la Literature & l'Eloquence dont il fut regardé comme un des principaux restaurateurs. Il ne borна pas ses études aux bons Auteurs de l'Antiquité profane. On voit par l'exactitude de ses citations qu'il étoit assez versé dans l'Histoire Ecclesiastique & dans la lecture des Peres, sur tout de S. Chrysoſtome & de S. Augustin. Il ne paroit point qu'il se soit exercé à la Poëſie, si ce n'est par une assez mauvaife Epitaphe * qu'il fit d'Emanuel Chryſolore.

On a rendu de beaux témoignages au ſtile de Pogge. Jean Guarini de Verrone qui eut ſi grande part au rétablissement des Belles Lettres le mettoit en parallelle avec celui de la plus pure Antiquité. *In quo renascentis, & pristini ſæculi floret, & viget eloquentia, virtutisque theſaurus.* Il favoit varier ſon ſtile ſelon les ſujets qu'il traitoit. On trouve dans ſes Harangues une eloquence aifée, ſans enflure, & ſans beaucoup de déclamation. Il avoit pris Ciceron pour ſon modèle, & à proportion de la diſtance des ſiècles on peut dire qu'il ne

le

* Nous l'avons inserée ci-deſſus pag. 4. Mais il s'est glissé une faute au vers antepen. où au lieu d'*Æternum decus*, & *tibi*, il faut lire *Æternum decus es tibi*.

le suivoit pas de trop loin. *Novi vires meas, & quam tenues sint, atque imbecilles, in dies magis, cum eas experior, cognosco; quidquid tamen in me est, hoc totum acceptum refero Ciceroni.* Le style de ses Lettres est simple, naturel, & insinuant, comme le doit étre le style épistolaire. Les Satires de Juvenal n'approchent pas de la *mordacité*, & du *caustique* de sa plume dans ses Ouvrages appellez *Invectives*. Ses *Faceties*, ou ses bons mots sont écrits dans un langage fort negligé, & quelquefois plat, & barbare, sans doute pour s'accommorder à la portée du peuple des Savans. A l'égard de son *Histoire*, on ne sauroit la lire sans y reconnoître *Tite Live*, *Saluste* & les meilleurs Historiens de l'Antiquité. (a) C'est le jugement que Bénoit Aretin, l'un des beaux esprits de ce tems-là, faisoit de quelques Historiens d'alors, entre lesquels il nomme Pogge, *quorum aliqui ita Historias conscripserunt, ut Livio, ac Salustio exceptis, nulli veterum sint, quibus illi non pares, aut superiores fuisse rectè existimentur.*

Ses Lettres font foi qu'il fut bon citoyen, bon pere, bon mari, bon ami & bon serviteur. A l'égard du premier

(a) *Pogg.*
Vit. Fol.
XXIV.

de ces caractères il est assez connu par ce Distique.

*Dum Patriam laudat, damnat dum Poggios hostem;
Nec malus est Civis, nec bonus Historicus.*

Quand Pogge exalte sa Patrie,
Il peut passer pour un bon Citoyen :
Mais quand des ennemis il parle avec envie,
Il est mauvais Historien.

Il me semble pourtant, autant que j'en puis juger par la lecture de son Histoire de Florence, qu'il reconnoît d'assez bonne foi, les défauts & les fautes des Florentins, & que ce mot conviendroit pour le moins aussi bien à Leonard Aretin, qu'à Pogge.

Le second caractère, qui est celui de bon pere, est bien sensible dans une Lettre qu'il écrit à l'Archevêque de Mi-

(a) *Epist. lan. MSS. Wolffenb.* Dieu m'a, dit-il (a), donné encore un fils, présent fort agréable à un vieillard, qui commence à retourner en enfance. Dieu lui donne la vertu en lui conservant la vie. Mon ainé est le plus beau & le plus joli enfant qui se puisse voir. Il ne fait encore que begayer, mais son petit jargon me fait plus de plaisir que la plus grande éloquence. S'il plaît à Dieu de le bénir dans toutes les autres choses, per-
son-

sonne au monde ne sera plus heureux que moi. J'espere qu'il le fera, puis qu'il ne manque jamais à ceux qui se confient en lui.

On a déjà vu par les éloges qu'il donne à sa femme, combien il étoit bon mari. Le portrait qu'il en fait dans une Lettre au Secrétaire de l'Evêque de Winchester, ressemble beaucoup à l'idée de la femme qui ne se trouve point. *J'ai, dit-il, épousé une jeune fille, belle, vertueuse, prudente, habile comme Minerve dans les ouvrages qui conviennent à son sexe, d'une complaisance à toute épreuve & sans nulle vanité. Elle aime mieux être à la maison que debors. Elle ne se soucie point d'ajustemens, & les fêtes lui sont à cet égard comme les autres jours. C'est un plaisir de voir les mœurs d'un âge avancé dans un âge si tendre, sa conversation répond à sa naissance, & à l'éducation que son Pogge lui a donnée.*

Toutes ses Lettres sont pleines des témoignages de sa tendresse pour ses amis. Elle ne se bornoit pas à des protestations ou à des louanges. Il leur rendoit des offices réels, & il n'y épargnoit ni son crédit, ni celui de ses amis & de ses protecteurs. On en a vu une

preuve dans le service qu'il rendit à Leonard Aretin en l'attirant dans un poste honorable à la Cour de Rome. Il ne manquoit pas non plus à la plus solide de toutes les marques d'amitié, c'est de donner de salutaires conseils, & de les donner d'une maniere engageante. C'est ce qui paroît dans la Lettre dont on vient de parler. *Je vous prie, dit-il, par notre amitié, de faire en sorte que vos vertus augmentent avec vos années. Tout le reste nous abandonne avec la vie, mais la vertu nous accompagne après la mort. Il est honteux d'avoir une ame souillée de vices dans un corps superbement vêtu. Fuiez sur tout l'avarice, qui est la source de toute sorte de maux. Je ne veux pas que vous vous priviez de toute sorte de plaisirs, mais seulement que vous en usiez avec moderation. Defaites-vous de tous les attachemens qui deplaisent aux honnêtes gens. Evitez l'hypocrisie sans tomber dans le libertinage, comme font la plupart de ceux qui craignent de passer pour faux dévots. Je vous dis cela par l'intérêt que je prens en vous, non comme un censeur, mais comme un ami.*

Son attachement inviolable pour Eugene IV. pendant que presque tout le mon-

monde étoit déchainé contre lui, fait reconnoître en lui le bon serviteur & le bon ministre. Il porta même son zèle jusqu'à l'excès, comme font la plûpart de ceux qu'on appelle *chauds amis*, qui gâtent les affaires de leurs amis par une chaleur mal entendue. Il pouvoit prendre vivement les intérêts de son Maître sans époufier ses passions, & sans s'abandonner à une fureur indigne de l'honnête homme & du Chrétien, contre un Concile qui a eu l'approbation de la plus saine partie de l'Europe. Il paroît pourtant qu'il n'étoit pas aveugle sur les défauts d'Eugene IV. puis qu'il a inseré dans ses *Faceties* tant de traits, qui ne lui font point honneur.

L'homme de bien & même l'homme craignant Dieu se fait toujours reconnoître dans les sentimens de Pogge. Voici comme il parle dans une de ses Lettres (a) où il apprend à un de ses amis la nouvelle de la naissance d'un fils. *J'ai reçu ce present comme n'ignorant pas qu'il faudra le rendre & même de bon cœur, à celui qui me l'a fait, quand il lui plaira de le redemander. Je souhaite pourtant qu'il survive à ses parents, si cela lui est salutaire & à nous,*

(a) *Ri-*
chardo
suo. Ep.
MSS.
Wolffenb.

Et qu'il ne soit point inferieur à son pere. Les mêmes sentimens paroissent dans une Lettre à *Antonio Lusco* son colleague & son bon ami. Voici comme il s'exprime parlant de sa femme & de ses enfans. *Il faut posseder ces biens comme nous étant étrangers, & comme ne les ayant que par emprunt.* *J'ai un enfant fort joli, qui fait toute ma consolation, mais il n'y a que celui qui me l'a donné, qui sache combien elle durera.* Nos espérances sont si vaines & si incertaines ici bas, qu'elles doivent être extrêmement bornées. Il faut toujours regarder comme notre plus grand bien, tout ce qui vient de la main de Dieu. Il ne se peut rien de plus raisonnables ni de plus Chrétien que ce qu'il dit à *François de Padouë* sur les raisons qu'il avoit de se retirer de la Cour. *Je ne suis pas, dit-il, retourné à la Cour, que je redoute extremement, & non pas la mort, ce qui seroit ridicule.* Mais je craindrois de mourir comme la plupart des gens de Cour, qui ont à peine le tems de prendre soin de leur santé, à plus forte raison de leur ame, & qui vivent comme des bêtes. Il n'y a ni richesses, ni gain, ni dignitez, dont je fasse assez de cas, pour les acquerir au *peril*

peril de ma vie. Si j'avois autant de bien, que tant de gens, qui ne sont estimatez, que par-là, je ne penserois qu'à la retrai-
te, & me préparcrois à bien mourir, pour me procurer l'immortalité bienheu-
reuse. Je me contenterois de cultiver de loin la Cour de Rome, comme celle à qui je dois mon éducation & ma subsistance. Il n'y a rien de plus beau & de plus digne d'un honnête homme, que d'être chez soi parmi les Livres, & que de s'entretenir avec des gens qui peuvent vous former à la vertu. Là il n'y a point de passions, point de vices, nul danger. Tout y porte à l'indifference pour les biens périssables, & à ne penser qu'aux éternels.

Quoi qu'il fût d'un esprit fort libre, & assez dégagé des préjugez de son sie-
cle, il n'étoit pourtant pas exempt de superftition, & de crédulité ; défaut assez ordinaire aux personnes d'une ima-
gination vive. Par exemple, il croyoit bonnement ce conte que lui faisoit son Copiste. Des Moissonneurs ayant laissé Librarius quelque reste de foin dans un champ allèrent pour achever de le faucher le jour de la fête de *S. Pierre*, & de *S. Paul*. Quoiqu'il n'y eût pas pour plus d'une heure d'ouvrage, ils demeuré-
rent,

rent, dit-il, par un juste jugement de Dieu, plusieurs jours à errer dans le champ, sans pouvoir rien faire, au grand étonnement des passans qui les prenoient pour des fous.

Il raconte encore un autre miracle, auquel tout incredule qu'il est, dit-il, il est tenté d'ajouter foi, parce qu'il le tient d'un Senator nommé *Rolet*. Un jour de *St. Godard* qu'on faisoit une procession solennelle, une jeune fille se mit à filer pour se moquer du Saint, & de ses dévots. Elle fut bien surprise de voir tout à coup sa quenouille, & son fuseau s'attacher tellement à ses doigts qu'elle ne les pouvoit arracher. Elle souffroit des douleurs terribles, & comme elle étoit devenue muette, elle faisoit entendre par signe la cause de son désastre. On la porta donc sur l'autel du Saint, & là ayant fait pénitence, la voix lui revint, la quenouille, & le fuseau lui tombèrent des mains.

Voici un autre prodige que l'on raconta à *Eugene IV.* étant à Florence, & que Pogge ne sauroit s'empêcher de croire parce qu'il étoit attesté par des témoins dignes de foi. Un jour au voisinage de *Cosme* on vit tout à coup une gran-

grande multitude de chiens rouges qui prenoient le chemin de l'Allemagne. Ils étoient suivis d'une grande quantité de bœufs, & d'autres bêtes domestiques. Après suivoit comme une grosse armée de gens à pied, & à cheval, entre lesquels il y en avoit plusieurs à qui on ne voyoit que la moitié de la tête, & d'autres qui n'en avoient point du tout. Derrière tout cela marchoit une espéce de Geant monté sur un grand cheval, & menant avec lui quantité de chevaux. La marche dura trois heures, & à Soleil couché on ne vit plus rien. Comme cela arriva dans le tems du Concile de Bâle, il y a beaucoup d'apparence que c'est un songe, ou une fiction de quelques imposteurs qui vouloient faire tirer de là des conjectures, & des présages, sur le resultat de ce Concile.

Pogge raconte encore sur l'an 1451. un combat qui se donna en Bretagne entre des Pies, & des Geais. La bataille dura un jour, & la victoire demeura aux Geais. On trouva deux mille Geais, & quatre mille Pies sur la place. *Le tems, dit-il, nous apprendra ce que signifie ce prodige.*

Pogge regardoit l'avarice comme une

une passion basse, & indigne d'un hon-
nête homme. Il écrit à un de ses amis

(a) Bar-
tholomeo (a) pour lui faire des reproches de ce
Gnafco que par pur intérêt, il demeuroit si
Januensi. long-tems dans une Isle Barbare (b), où
(b) L'Isle les Genois l'avoient envoyé pour Gou-
de Corse. verneur, lui disant qu'il auroit mieux
aimé être esclave ailleurs que de com-
mander là. Il étoit libéral, communi-
catif & desinteressé *.

Ses mœurs étoient aussi sans ambi-
tion. Il dit quelque part qu'il préfere la
tranquilité de la Campagne, aux plus
grandes dignitez, & qu'il redoute les
présens de la fortune. Ce seroit en effet
une espèce de prodige qu'un homme de
ce mérite eût été cinquante ans à la
Cour de Rome, sans parvenir plus haut
qu'à la charge de Secrétaire, pour peu
qu'il eût eût d'ambition.

La modestie est une qualité rare, &
pourtant fort nécessaire dans les Savans.
Ceux qui le sont le plus trouvent tant
de distance entre ce qu'ils savent, & ce
qu'ils ignorent, que le dernier leur doit
mil-

* Il avoit accoutumé de dire qu'il manque
bien des choses à un pauvre, mais que tout man-
que à un avare.

mille fois plus donner d'humiliation qu' l'autre ne peut leur inspirer de vanité. Les Lettres particulières, & les Discours publics de Pogge sont autant de témoins de cette sorte de modestie *. Il n'est pas permis de juger que cette modestie fût fausse, à moins que de le rencontrer en contradiction. Au moins lui doit-on rendre ce témoignage qu'il sentoit bien que si la présomption, & la confiance d'un Orateur peut entraîner des gens peu délicats, elle ne manque jamais de revoler les Auditeurs de bon goût.

On voit un exemple de sa moderation, sur le sujet de ses Ouvrages, dans une Lettre qu'il écrivoit à l'Archevêque de Milan. *Petro Candido* Secrétaire de ce Prélat s'étant trompé sur le sujet de quelqu'un des Traitez de Pogge il se contente de se défendre avec douceur, laissant au reste à son Critique toute liberté de le refuter. Il s'agissoit de ce problé-

* Dans une Lettre à un de ses amis il dit qu'il ne croit point mériter les applaudissemens que lui donnoient quantité de personnes de savoir, & de vertu, mais qu'au moins c'étoit un encouragement à répondre en effet, à la bonne opinion qu'on avoit de son mérite.

blême, *Si un vieillard doit se marier. Il a, dit-il, un champ vaste pour discourir pour, & contre, s'il veut s'en donner la peine. Car il n'y a rien de plus libre que les sentimens, & il doit être permis de les dire. Je ne suis pas assez deraisonnable pour regarder mes sentimens de l'œil dont les Stoïciens regardoient les leurs, comme des sentences magistrales qu'il n'est pas permis de contrarier.*

Si tant de belles qualitez ne furent pas effacées par de grands defauts, elles en furent au moins ternies. Pogge ordinairement moderé ne laissoit pas de se mettre quelquefois bien en colere. Mais il avoit la prudence de s'abstenir de parler, ou d'écrire jusqu'à ce que son feu fût ralenti, comme il le marque

MSS. à un de ses amis. Il n'usa pourtant pas
Wolffenb. toujours de cette sage précaution, comme il paroît par ses sanglantes *Invectives* contre plusieurs personnes d'une grande distinction, & par quelques Lettres qui ne sont point encore imprimées. C'est ce qu'on verra dans la suite.

Les enfans qu'il eut dans le celibat témoignent assez qu'il eut une jeunesse dereglée. Parmi les Lettres de Wolf-
fen-

fenbutel il y en a une, où il dépeint même en termes assez libres, la passion qu'il avoit eue pour les femmes. Les obscenitez qu'il a répanduës dans ses *Faceties*, sont une preuve que sa plume n'étoit pas plus chaste que sa vie. De sorte qu'il n'eût pas pu dire sur son sujet, ce que Martial disoit de lui-même à César.

Lasciva est nobis pagina, vita proba est. Epigr. I. 5:
 „ Ma plume est libertine, mais ma vie est
 „ sage “. On pourroit pourtant supposer à la décharge de Pogge sur les endroits qui blessent la pudeur dans ces *Faceties*, qu'ils ne sont point de lui, & qu'on les y a fourrez. En effet Mr. Recanati témoigne avoir vu exactement deux p. XXIII. *Pogg. Vit.*
 Manuscrits des *Faceties*, où les traits licentieux ne se trouvent point.

Un autre grand défaut de Pogge, c'est son style mordant & emporté quelquefois jusqu'à la fureur. Ce qui a fait dire à un de ses contemporains, après s'être d'ailleurs étendu sur ses louanges: *Nimis ab! rabidas exarfit in iras.* On pourroit plus aisément excuser ce défaut dans le siècle de Pogge que dans un siècle poli comme le nôtre. Cependant, à la honte des Belles

Let-

Lettres destinées à polir l'esprit, on ne voit point de plus grands emportemens, que dans la plûpart des Savans. On voit souvent les injures & les raisons, les *Humanitez* & la ferocité faire dans leurs Ouvrages un contraste choquant & ridicule. Non seulement la civilité la plus commune y est blessée, mais la Morale & la Religion elle-même. Les gens raisonnables sont surpris avec justice, de voir quelquefois dans le commerce literaire, la peinture des hales & des ports de mer *. Les Savans devroient apprendre des gens de guerre, à faire la guerre entre eux. Quand deux armées ennemis se sont battuës, on ne voit entre elles que politesse & générosité reciproques, qu'offices mutuels, on rend justice à l'ennemi, on n'insulte point celui qui a eu du dessous, & on ne triomphe point d'une foiblesse, comme quelques Savans

* Le savant Ambroise Moine de l'Ordre de Camaldoli, qui florissoit alors, disoit fort à propos au rapport de Paul Jove, que ceux qui profanoient le Sanctuaire des Belles Lettres par des Libelles diffamatoires, n'étoient ni Gens de Lettres, ni Chrétiens.

vans triomphent d'une faute, qu'ils croient avoir trouvée dans un Livre, comme s'ils avoient gagné une bataille, ou fait une grande conquête.

C'étoit un excellent modèle de Critique ou de Refutation que celui qu'Alexandre le Grammairien avoit donné à l'Empereur *Marc Aurele* *.

„ J'ai apres d'Alexandre le Grammairien, dit cet Empereur Philosophe, à ne dire point d'injures dans la dispute, & à ne reprocher ni un Barbarisme, ni un Solecisme, ni aucune autre faute contre la Langue ; mais à proposer adroitemment la question, comme elle doit être proposée, en faisant semblant de répondre, ou d'appuyer ce qu'on a dit, ou de vouloir aider à rechercher la vérité de la chose, sans se mettre en peine des mots, ou enfin par quelque autre maniere d'Avertissement indirect, mais qui n'ait rien de rude.

Pogge auroit dû apprendre par sa propre expérience la vérité de ce qu'a dit le Satirique de nos jours.

C'est

* *Refl. de l'Emp. Marc Aurele*, p. 13. Je me sers de la Version de M. & Mad. Dacier.

C'est un méchant métier que celui de médire;
 A l'Auteur qui l'embrasse, il est toujours fatal.
 Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.

p. 400.

Paul Jove nous apprend qu'un jour dans un lieu public, & en présence de tous les Secrétaires Apostoliques la malignité de la Langue de Pogge lui attira deux bons soufflets de la part du célèbre *George de Trebisond*, comme lui Secrétaire du Pape, & on a rapporté ce fait dans l'*Histoire du Concile de Constance* sur la foi de cet Historien.

Pogg. Op.

F. LV.

du fait, mais il le raconte un peu autrement. Laurent Valle son Antagoniste lui avoit reproché cette avanture; mais pour insinuer sans doute qu'il ne reçut pas seul les coups, & que ce fut une véritable batterie, où il se défendit fort bien, Pogge dit qu'il n'y eut pas seulement des soufflets, mais des coups de pied, des coups de bâton, & des coups d'épées. *Miki exprobras concertationem quandam inter me, & Trapezuntinum, cum adessent ceteri Secretarii, exortam. At tu, orator eximus, cuius est rem parvulam verbis magnam reddere tan-*

*Tanquam in Lapitharum Centaureorum
bello; me colaphis percussum fingis: in quo
vehementer erras. Non enim colaphis
tantum; sed calcibus; fustibus; ferro
res acta est. Itaque demiror te Thraso-
nem ignavissimum, militem glriosum, non
accurrisse ad id certamen cum panniculo
quo abstergeres vulnera.*

Les principaux objets de la bile de Pogge ont été le *Concile de Bâle*, *Felix V.* *François Philelphe*, *Laurent Valle*, & *Nicolas Perrot* *. On a déjà parlé de la passion qu'il fit éclater contre le Concile de Bâle. Voici là-dessus le fragment d'une Lettre, qui se trouve parmi celles de Wolffsenbutel, elle a été écrite de Florence, sans date, au moins de l'année: *J'apprends que votre
legéreté & votre fureur machine tous les
jours quelque folle entreprise pour trou-
bler la paix du peuple Chrétien; mais on
ne s'en met gueres en peine. Quelle ex-
travagance qu'un petit nombre de fous &
d'insensez veuillent attirer tout le mon-
de*

* Nicolas Perrot de Sentina en Ombrie fut célèbre dans ce siècle-là par son érudition en Grec & en Latin. Il fut Archevêque de Siponte. Il attaqua Pogge pour défendre son ami Laurent Valle. Voyez *Paul Jove & Pogg. Vit.* p. XXII.

de dans leur parti, introduire des nouveautez, par je ne sai quels Decrets, & fatiguer tout le monde, afin qu'il ne soit pas dit, qu'ils sont là sans rien faire. Mais je n'en fais pas plus de cas, que ne le merite l'iniquité de ceux qui les font. Ils ont remué depuis peu Ciel & Terre pour faire transferer le Concile en France. N'ayant pu y réussir ils accumulent erreur sur erreur pour déchirer l'Eglise. Mais ils ne se souviennent pas de ce qu'ils lisent tous les jours, que Dieu dissipe les pensées & les projets des Princes & des Peuples. Si je ne craignois d'en offenser quelques-uns, pour qui j'ai de l'estime, j'aiguiserois ma plume contre l'impuissance de ces gens, qu'une ambition aveugle & pestiferée anime d'une haine furieuse contre les Italiens, & qui pour assouvir leurs passions, renversent tous les Droits Divins & humains. N'est-ce pas une chose execrable que le peuple Chrétien soit gouverné à la fantaisie de quelques Barbares. Je vous plains de vous trouver dans ces temps orageux, où l'on n'a rien fabriqué que pour faire un Schisme, & pour opprimer l'Eglise Romaine. Dieu veuille pourvoir à son heritage. Pour moi je serai fidèle à mes Maitres.

Cet-

Cette Lettre est bien vague & il n'y a de clair que l'emportement. On voit pourtant bien, 1. Que par les *Decrets* il faut entendre, ceux du Concile de Constance, qui servirent de règle au Concile de Bâle; les *Libertez de l'Eglise Gallicane*, & celles des autres Eglises. 2. Que par l'endroit de France où ceux de Bâle vouloient qu'on transférât le Concile, il faut entendre *Avignon*. 3. Que par les *Barbares* sont désignez les Allemands, entre lesquels il y avoit pourtant alors, comme aujourd'hui, autant de gens savans & civilisés qu'en aucun endroit du monde. 5. Que par le *Schisme* on entend l'élection d'un autre Pape. 6. *Opprimer l'Eglise Romaine*, c'est déclarer le Concile au dessus du Pape, & le Pape lui-même herétique & schismatique, & l'empêcher de s'emparer de tous les biens de l'Eglise. C'est là ce que Pogge appelle *accumuler erreur sur erreur*.

A l'égard de Felix V. voici comme il parle (a) de cet Antipape dans une Lettre manuscrite au Chancelier de ^{(a) MSS.} *Wolffenb.* Gênes. *Que vous dirai-je de celui que vous appellez Felix (b) V. & que j'appelle le premier de tous les malheureux.* ^{(b) Felix,} signifie,

Les plus grands crimes, dit quelcun, ne font pas ceux qui ne regardent qu'un Etat, mais ceux qui vont à bouleverser tout l'Univers. Que dire d'un homme qui a voulu devenir un (a) monstre horrible pour troubler l'Eglise & renverser la foi, qui a depouillé toute humanité, pour revêtir les mœurs d'une bête farouche, qui deshonore sa vieillesse par la plus horrible des impietez, comme pour mettre le comble aux iniquitez de sa vie passée &c. Son Invective imprimée contre le même Antipape ne respire que fureur & que rage. Le Concile de Bâle n'y est pas plus épargné. Elle fut écrite après l'Election de Nicolas V.

Il s'est encore déchainé contre de savans hommes, qui pouvoient avoir leurs défauts & leurs vices, mais qui certainement ne lui cedoient pas en Scien-

ce & en réputation. *François Philelphe*
com. Sac. étoit un Gentilhomme du Tolentin,

^{15.} qui comine Pogge avoit étudié sous

Paul Jo- Emmanuel Chrysolore son beaupere.

ve. Il étoit très-savant en Grec & en Latin, en réputation d'éloquence, & il eut part aux bonnes graces de plusieurs Grands, comme d'Eugene IV. d'Alphonse Roi d'Arragon, du Duc de

Mi-

(2) *Mons-
zrum hor-
rendum,
informe,
ingenere
Virg.*

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

Milan &c. Il enseigna les Belles Lettres à Venise, à Florence, à Sienne, à Bologne, & enfin à Milan, où le Duc lui faisoit une pension considérable. Il l'emporta sur Pogge par la Poësie, où il excelloit. Ils se déchirèrent à belles dents pour quelques points de Littérature ou d'Histoire. Il est vrai que Pogge proteste n'avoir jamais été l'agresseur, mais cette excuse ne peut jamais autoriser une recrimination, qui excède autant les bornes de la modération, de l'honnêteté & de la pudeur que le font les furieuses & sales *Invectives* de Pogge. Il faut répondre par des raisons & non par des injures atroces & envenimées; & si l'on en reçoit elles retombent avec honte sur celui qui les dit. Pogge devoit profiter du conseil généreux que lui donna son ami *Candidus*, lorsqu'à sa sollicitation le Pape fit mettre en prison un certain *Thomas Rheatin*, qui avoit répandu de faux bruits contre lui. *Je suis fâché, mss. Wolffsenb.* dit-il, que vous ayez fait mettre cet homme en prison. Il eût été plus honnête & plus généreux de mépriser ses injures & ses calomnies, que de s'en vanter. Comme elles n'ont aucun fondement

ment elles auroient réjailli sur lui.

p. 216.
Ed. Bas.

Pogge, & Philelphe avoient été amis, & ils se reconciliérent, comme cela paroît par la seconde Invective de Pogge contre Laurent Valle. Je ne sai si la Lettre qui suit fut un acheminement à leur reconciliation. Elle n'y paroît guere propre, parce qu'elle est fort équivoque & bien piquante. Elle est vraisemblablement écrite à Philelphe lui-même.

„ Vous m'écrivez que de
 „ sottes gens débitent sous mon nom
 „ des impertinences, & des rêveries
 „ contre Philelphe. Je ne me suis ja-
 „ mais mis en peine de ce que les sots
 „ disent de moi. Une chose sai-je
 „ bien, c'est que tout ce qui merite le
 „ nom d'impertinences, & de reveries
 „ n'est point de moi qui n'ai pas accou-
 „ tumé de rêver, & d'extravaguer.
 „ Au reste vous faites fort bien de croire
 „ que je n'ai pas couru aux armes légé-
 „ ment. Etant vieux comme je suis je
 „ ne saurois gueres courir, & d'ailleurs
 „ j'ai toujours évité avec soin l'accusa-
 „ tion de temérité. Jusqu'ici je n'ai
 „ jamais rien fait, au moins dans des
 „ choses de quelque importance, dont
 „ je

„ je n'aie pu rendre raison. Vous dites
„ que vous n'êtes pas accoutumé à souf-
„ frir des injures. Vous devez juger par
„ vous-mêmes que chacun a sa délica-
„ tesse, & que les autres ne sont pas
„ plus endurants que Philelphe. Ne
„ soyez pas assez vain pour croire qu'il
„ ne soit permis qu'à vous d'invectiver,
„ de calomnier, & de médire, & qu'il
„ soit défendu aux autres de vous le
„ rendre. Quant à ce que vous dites
„ que je dois avouer la dette, ou me
„ purger, je n'ai point besoin, & je
„ ne suis pas d'humeur de faire ni l'un
„ ni l'autre. Je me porte fort bien, &
„ je n'ai point besoin d'être purgé. Je
„ ne suis pas d'ailleurs assez fort pour
„ m'accuser quand je ne suis point cou-
„ pable. Vous voulez qu'on vous com-
„ munique ce qu'on a écrit contre
„ vous. J'en laisse le soin à qui il ap-
„ partiendra, ce n'est pas mon affaire.
„ Enfin, vous ne souhaitez pas mon
„ inimitié, ni moi la vôtre. Je pren-
„ drai toujours bien garde que person-
„ ne n'ait sujet d'être mon ennemi.
„ Car je n'ignore pas que ce sont les
„ vices, & non les hommes qu'il faut
„ haïr. Pour vous, quel que vous soyez,

G 5 „ je

„ je vous souhaite la santé de l'esprit,
„ & du corps. A Florence.

Philelphus mourut en 1481.

Laurent Valle fut aussi un des illustres agresseurs de Pogge. Il est certain que ce Chanoine de Rome rendit autant de services à la République des Lettres qu'aucun homme de son tems. *Philippe de Bergame*, qui lui donne librement la palme sur tous les Doctes présents, & à venir, dit, qu'il étoit Théologien, Philosophe, Rhéteur, & Grammairien. Il composa un Ouvrage sur l'élégance Latine qui donna occasion à ce Distique, où il est appellé la Gloire de la Langue Latine, & le premier qui ait appris à bien parler.

Laurens Valla jacet, Romana gloria lingua.

Primus enim docuit qua decet arte loqui.

& à cet autre.

Paul. Jov. *Romulus est urbis, Valla est idiomatis auctor.*

Hic reparat primus, primus ut ille struit.

C'est-à-dire, que comme Romulus fut le fondateur de la Ville de Rome, Laurent Valle fut le restaurateur du Langage Romain. En voici encore une fort

fort ingenieuse que j'ai écrite de ma main sans marquer de qui elle est.

Nunc postquam manes defunctus Valla petivit,

Non audet Pluto verba Latina loqui.

Juppiter hunc cœli dignatus honore fuisse;

Censorem lingua sed timet ipse sua.

Depuis le jour que Laurent Valle,

Suivant les ordres du Destin,

A passé la barque fatale,

Pluton n'oseroit plus s'expliquer en Latin.

Son savoir lui fut bien funeste,

Puis qu'on dit que le grand Jupin

L'eût admis au bonheur celeste,

S'il n'eût craint le Censeur du Langage Romain.

Cette Epigramme renferme au fonds un grand éloge, mais pouvant aussi être regardée comme une satire, il y a eu des gens qui l'ont attribuée à Pogge. C'est une particularité que je viens d'apprendre dans les *Mémoires de Litterature*, T. II. Part. I. p. 50.

Il traduisit plusieurs anciens Auteurs Grecs, &c composa plusieurs autres Ouvrages, comme des Remarques sur le N. Testament, une Histoire des Guerres d'Espagne, & de Sicile, par ordre du

du Roi d'Arragon dont il fut le Secrétaire. Paul Jove lui fait un grand crime d'avoir écrit contre la fausse Donation de Constantin. *Edidit etiam Opus de falsa Donatione Constantini, pio, & Sacerdotis nomen professo criminosum atque nefarium, ut Pontificii imperii auctoritatem Græcorum Scriptorum ad stipulatione confirmatam convellere niteretur.* Erasme a fait l'éloge de Laurent Valle dans sa Lettre à *Christophle Fischer* Protonotaire Apostolique. Il tâche en vain de le disculper sur son emportement. Les Auteurs contemporains, & ceux même qui l'ont le plus estimé l'ont représenté comme un chien toujours prêt à aboyer, & à mordre. Il se déchaîna mal à propos contre Pogge, principalement à l'occasion d'un Recueil de Lettres que ce dernier avoit rendu public à la sollicitation de ses amis. On peut juger que Pogge ne demeura pas sans replique. *Cum Epistolæ meæ in manus levissimi, atque petulantissimi hominis incidissent, multis in locis illas carpens, pro earum vitiis suam ignorantiam expressit.* Il fit cinq Déclamations très-violentes contre lui. Il n'y en a qu'une dans notre Edition.

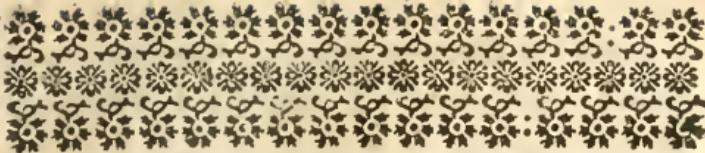
Ce ne sont que des charetées d'injuries, d'inveâtives, de médisances les plus grossieres, & les plus virulentes, d'accusations si atroces, & en si grand nombre qu'il est impossible qu'il n'y ait pas des mensonges, & des calomnies, & tout cela est parfemé d'ordures, & d'obscenitez. On est saisi à cette lecture d'une indignation que quelques traits d'Histoire, & quelques sels ne sont pas capables de calmer. Mais ce qu'il y a de singulier, & de risible, c'est que dans ce terrible épanchement de bile, l'Auteur s'applaudit de sa douceur, & de sa modération en comparaison des emportemens de son adversaire. On n'a point vû les Inveâtives de Laurent Valle, mais il semble que l'imagination ne puisse aller au delà de la fureur de celles de Pogge, & qu'elle ne puisse être surpassée que par les Furies d'enfer. Les Triomphes que les Savans prétendent remporter dans ces sortes de combats sont de veritables flétrissures, & des taches ineffaçables à leur gloire. *Bella gerunt nulos paritura triumphos.* On finira cette Vie par ces vers, où *Latome* introduit Pogge se repentant du mauvais usage qu'il avoit fait de son esprit.

A gravibus potui Studiis qui clarus haberis,
Corrupi ingenium plus satis esse meum.
Converti ad rixas animum, nugasque facetas,
Sed Cato quas nolit, quasque Sabina legi.
Hac ego quæsivi vitam male sanus in herba,
Heu facit ad vitam sed nihil ista seges.
Vivo tamen: sed non aliter quam Herosstratus ille;
Quasita, & parta est criminis vita mea.
Vos moneo, ingenio quicunque & ab arte valetis,
A solidis vita & quarite rebus opem.

Au reste quand on a écrit cette Vie de Pogge on n'avoit point vû celle qu'en a donnée le savant Auteur des *Memoires de Litterature*, T. II. Part. I. p. 1-51. d'après Mr. Recanati. Comme nous avons puisé l'un & l'autre dans cette source, il n'est pas surprenant que nous nous soyons rencontréz, & j'en ai ressenti un véritable plaisir. Mais on trouvera que nos deux Pièces sont tout-à-fait différentes, soit par rapport à l'étendue de la Vie de Pogge lui-même, soit par rapport à quantité de Vies d'Hommes illustres de son tems, soit enfin par rapport à un grand nombre de traits d'Histoire qu'on a pris ailleurs que dans Mr. Recanati.

*Fin de la Vie de POGGE & de la
Premiere Partie de cet Ouvrage.*

POG-



POGGIANA.

SECONDE PARTIE,

Qui contient des Maximes, des Sentences, des Sentimens, des traits d'Histoire & de Critique, le tout tiré des ŒUVRES DE POGGE, & de ses Contemporains.

C'Est une heureuse situation, Maxime, que celle de pouvoir soulager les malheureux, & profiter en même tems de leurs disgraces.

C'est ce qui arriva aux Italiens dans le XIV. & dans le XV. siècle. En donnant asyle à un grand nombre d'habiles Grecs, qui fuyoient la puissance Ottomane,

manne, ils profiterent si bien des hu-
mieres les uns des autres, que peu s'en
fallut, qu'on ne vit renaitre l'Ancienne
Rome par rapport aux Belles Lettres.
Le bon goût se reveilla & on vit entre
les gens d'esprit cette charmante ému-
lation, qui seule est capable de faire
triompher le merite & la vertu, &
fleurir les Sciences & les beaux Arts. Ce
goût n'étoit pas seulement répandu dans
les Provinces, il regnoit même à la
Cour de Rome, en la place de l'igno-
rance, de l'avarice & de la venalité qui
s'en étoient emparées depuis plusieurs
siècles. Les Papes, les Rois, les Prin-
ces & les Grands, ouvrirent les yeux
à ce nouveau phénomene & se firent un
point d'honneur de cultiver un terroir,
qu'on avoit laissé si long-tems en fri-
che. Il y avoit entre autres alors à la
Cour de Rome des Secrétaires *Aposto-
liques* d'une grande distinction. La
Science & la Vertu étoient le lien de
leur amitié & de leur union. Moins oc-
cupez de s'avancer eux-mêmes, que
d'avancer les Belles Lettres, ils avoient
tourné de ce côté-là toute leur ambi-
tion. De ce nombre étoient, Pogge de
Florence, Leonard Aretin, Antoniô

Luf-

Lusco, Cincio Romain & Barthelemy de Montpulcien.

Leur caractère n'étoit ni bizarre, ni Misanthrope, ni de mauvaise humeur. Ils avoient l'Art d'entremêler d'honnêtes recreations leurs études & les affaires publiques selon le précepte de Caton,

Interpone tuis interdum gaudia curis.

Point de travail sans interruption.

Cette conduite est trop malfaine.

C'est la règle du grand Caton,
Il faut mêler le plaisir & la peine.

Comme les chaleurs de l'Eté sont insupportables à Rome, ces doctes Amis, à l'exemple du Pape leur Maître, alloient respirer avec l'air de la campagne, celui de la liberté. Là ensuite d'un repas frugal, on s'entretenoit sans contrainte sur divers sujets, dignes de l'attention des Savans & des gens d'esprit. Pogge nous donne l'idée de ces entretiens, dans l'*Histoire convivale* qui est à la tête de ses Oeuvres. Elle roule sur l'Eloquence, sur tout sur celle de la Chaire, & sur l'Avarice.

SUR L'ÉLOQUENCE.

II. Pogge disoit avec raison, qu'un *Ouvrage n'est bien écrit, que quand il ne donne pas plus de peine à entendre qu'à lire* *. Cette maxime a plus de lieu encore dans le Discours Public, que dans un Livre. Quand on n'entend pas quelque chose dans un Livre, on peut relire, mais on ne sauroit faire repeter l'Orateur. Ce style naturel & aisé †, est sur tout nécessaire à l'Orateur Chrétien. Comme il enseigne des Mysteres déjà fort difficiles en eux-mêmes, il doit mettre tout son soin à soulager l'attention, & à ne la rendre point pénible par un style trop recherché.

Il y a eu des siècles malheureux, où la Chaire étoit un Théâtre, la Prédication une Comedie, & les Prédicateurs de veritables Comediens. Ce mauvais goût n'avoit pourtant pas tellement op-

pri-

* *Is intelligat primum me delectari ea eloquentia, in qua non major existat intelligendi quam legendi labor.* p. 1.

† C'est ce qu'on appelle aujourd'hui en France un style *leger*. Quand l'expression aura fait fortune, il faudra s'y conformer.

primé le bon, qu'il n'en restât toujours quelque trace. C'est ce qui paroît par un endroit de cette Histoire Conviva-

le (a).

Il y avoit alors * à Rome, un Pré-
dicateur célèbre, nommé *Bernardin de* ^{(a) Hist.} *Conviv.* ^{P. 2.}

Sienne, qui étoit à peu près du même caractère que ceux dont on vient de parler. Ce Moine Franciscain avoit un art merveilleux † pour faire rire & pleurer le parterre comme il le jugeoit à propos. Un jour qu'Antonio Lusco ve-
noit de son Sermon, il se mit à exalter le Prédicateur jusqu'aux nuës. Cincio ne se trouvant pas de cet avis sur le sujet de Bernardin, lui fit ce Discours. „ Il „ est vrai, dit-il, que le P. Bernardin „ a de beaux talents. Je voudrois qu'il „ prêchât toujours à Rome. Il a beau- „ coup contribué à reformer & à pa- „ cifier un grand nombre de discordes „ Civiles. Mais si vous y prenez garde, „ il a le défaut de la plûpart des Prédi- „ cateurs de ce tems. Ces gens-là, dit- „ il, font de longs Sermons, où ils

„ pren-

* Au commencement du 15. siècle sous Mar-
tin V.

† *Movens ad lacrymas, & cum res patitur, ad*
risum.

„ prennent beaucoup moins de soin de
„ tourner leurs Discours à l'édification
„ de leurs Auditeurs, que d'y faire bril-
„ ler leur éloquence. Ils songent moins
„ à guérir les ames confiées à leurs
„ soins, qu'à s'insinuer dans l'esprit du
„ peuple, & à enlever ses applaudisse-
„ mens. Comme ils font provision de
„ Lieux communs & de méditations va-
„ gues, qu'ils débitent indifféremment
„ par tout & à tout le monde ; leurs
„ discours sont obscurs & inintelligibles
„ au peuple. S'il leur arrive de dire
„ quelque chose sur le champ, il sem-
„ ble qu'ils n'ayent en vuë que de plai-
„ re à des femmelettes, & à la popu-
„ lace, qui sort du Sermon aussi avan-
„ cée qu'elle y étoit venuë. Il y en a
„ d'autres qui reprennent les vices
„ comme s'ils vouloient enseigner à les
„ commettre, parce qu'ils ne cher-
„ chent pas tant à corriger le peu-
„ ple, qu'à gagner ses bonnes grâces,
„ par des descriptions ingénieuses, a-
„ fin de s'attirer des présens. J'ai sou-
„ vent ri, disoit Cincio, en voyant
„ des gens en extase au sortir du Ser-
„ mon, & qui cependant ne pou-
„ voient rendre la moindre raison de
„ leur

„ leur admiration, quand on la leur demandoit.

„ Ce que vous dites est vrai, répondit Antonio, du commun des Prédicateurs, mais j'en excepte toujours Bernardin. L'Art de parler, continua-t-il, consiste en trois choses, à instruire, à plaire, & à émouvoir. La plupart des Prédicateurs instruisent * si mal, qu'on les prendroit plutôt pour des Professeurs en ignorance & en sottises. Bien loin de plaire il n'y a pour l'ordinaire rien de plus désagréable que leur ton de voix, leur prononciation, leur geste, & tout leur discours. Et à l'égard de leur pathétique il endort les plus attentifs & les plus vigilants.

„ Les Prédicateurs, dit un autre, devroient imiter les bons Medecins. Ils n'ordonnent pas un même remède pour toute sorte de maux. Ils étudient avec soin la nature du mal, afin d'y appliquer le remede spécifique. Mais pendant qu'un Prédicateur, sans s'informer des vices d'un

„ Trou-

* *Ita docent, ut ignorantiae artem & stultitiae doctrinam suscepisse videantur.* Ibid.

„ Troupeau en général , & de ceux
 „ des particuliers , se répand en mora-
 „ litez vagues , il n'est pas surprenant
 „ qu'il ne fasse aucun fruit. Ils ont en-
 „ core un autre défaut , dit quelcun ,
 „ c'est qu'ils declament contre les ef-
 „ fets de certains vices , sans attaquer
 „ le vice même , qui en est la source.
 „ Votre Bernardin , par exemple , prê-
 „ cha un jour , contre les usuriers &
 „ même d'une maniere à faire rire tout
 „ le peuple , mais il ne dit rien du
 „ principe de l'usure , qui est l'Avarice ,
 „ contre laquelle il devoit exercer tou-
 „ tes les forces de son esprit .

S U R L'A V A R I C E.

III. A cette occasion l'entretien tomba sur l'Avarice. On badina d'abord sur l'étymologie du mot *avare*: quelcun en donna une assez plaisante , je ne me souviens pas de l'avoir vuë nulle part; C'est *avidus aeris* , c'est-à-dire , *avide d'airain* , étymologie plus aisée à entendre en Latin qu'en François. Si cela est , dit Antonio , en fouriant , il n'y a point aujourd'hui d'avares , car les gens de notre siècle sont plus avides
 d'or

d'or & d'argent que d'airain. C'est un nom, repliqua l'Auteur de l'Etymologie, qui est demeuré aux avares depuis le tems qu'il n'y avoit point d'autre monnoie que d'airain à Rome. On ne se servit que d'airain parmi les Romains, jusqu'à la premiere guerre Punique. L'airain étoit d'abord brute. Mais ensuite * Servius Tullius, sixième Roi des Romains, frappa de la monnoie d'airain, & y fit mettre la marque d'un bœuf † ou de quelque autre bête semblable. On ne frappa de la monnoie d'argent que l'an 485. (a) de Rome, quelques années avant la premiere guerre de Carthage. Quelque tems après on frappa de la monnoie d'or. Mais la monnoie, soit d'argent, soit d'or, conserva toujours le nom d'airain.

(a) Pline ubi suprà.

Æra dabant olim; melius nunc omen in auro est, Ovid.
Victaque concedit prisca moneta nova. Fast. I.

221.

Après ce petit préambule, nos Sa-

vans

* On a redressé ici quelques fautes soit d'impression soit d'inexactitude.

† Pline L. XXXIII. c. 3. nous apprend ce fait. Servius regnoit l'an 75. de Rome, 575. ans avant J. C.

‡ *Pecudes*, d'où vient *pecunia*. Sic nata est nota pecudum, unde & *pecunia* appellata. Pline, ubi suprà.

H 4

vans se mirent à disputer à la manière des Academiciens, l'un contre l'autre pour l'Avarice. Le premier déclama fort au long contre cette passion, & après avoir fait une peinture affreuse de ses suites & de ses désordres, il en conclut, que l'Avarice étoit la ruine & la peste du Genre humain, & qu'il falloit exterminer du monde tous les avares.

„ Si l'Avarice, dit l'Apologiste, ne
 (a) Au- „ consiste, selon S. Augustin (a), qu'à
 gust. T. IV. „ vouloir posséder au delà de ce qui suf-
 p. 978. „ fit; nous sommes tous naturellement
 „ avares, & il faudra, selon votre Hy-
 „ pothèse, exterminer tout le Genre
 „ humain, parce qu'il n'y a personne,
 „ ni dans les Cours, ni dans les Villes,
 „ ni à la Campagne, ni dans l'Eglise,
 „ ni même dans les Temples jusques
 „ aux Autels inclusivement, qui ne sou-
 „ haitte d'avoir plus que ce qui est sim-
 „ plement nécessaire. Bien loin de
 „ chasser les avares, il faut les attirer
 „ & les conserver comme des greniers
 „ & des arsenaux publics, pour avoir
 „ du bled en tems de famine, & des
 „ armes en tems de guerre. Au fonds
 „ que peut-on dire contre l'Avarice,
 „ qu'on ne puisse dire à plus forte rai-
 „ son

„ son contre l'Ambition. Crassus étoit „ avare, & César liberal, mais ambi- „ tieux. Ce n'est pas l'avarice de Cras- „ sus qui a renversé la République, „ c'est l'ambition de César.

On ne sauroit faire l'éloge de l'Avarice, que par un pur jeu d'esprit, comme on a fait celui de la fievre, de l'hydropisie, de la galle & de la peste. Antonio Lusco, qui nous est représenté lui-même comme un homme fort liberal, ne prit le parti d'une passion si pernicieuse, que pour donner lieu aux autres, de mettre tous ses désordres dans leur jour.

Si on examine en effet, tout ce qu'il dit en faveur des avares, on trouvera que ce ne sont que jeux d'esprit & que purs Sophismes. 1. Il allegue un passage tronqué de S. Augustin sans parler de ce qu'en a dit ailleurs cet ancien Docteur, qui est de tous les Peres de l'Eglise, un de ceux qui a parlé le plus fortement & le plus juste contre l'Avarice, & qui en a le mieux caractérisé les différentes especes. Ce seul mot fera voir l'idée qu'il en avoit *.

H 5 cc

* *Pereat avaritia & erit natura dives.* Aug.
T. V. p. 237.

ce perisse, & la nature sera riche. ..

2. L'Apologiste de l'Avarice confond les avares avec les riches. * Il est vrai qu'il y a bien des riches, qui ne le sont que par leur avarice; mais il y a aussi beaucoup de riches qui ne sont point avares, comme il y a des pauvres qui le sont. Il faut des riches dans la Société, mais il n'y faudroit point d'avares.

3. Dans l'Apologie de l'Avarice, on confond perpetuellement cette passion criminelle, avec une certaine inclination naturelle, qui n'a rien que d'innocent, quand elle se renferme dans les bornes de la Raison. C'est de désirer, & de nous procurer à nous-mêmes autant qu'il se peut tous les biens & tous les avantages qui nous conviennent. Cette inclination est par rapport à la conduite & aux mœurs, ce qu'est l'appétit par rapport à la nourriture. Il n'y a point de vice dans l'appétit; le vice est dans l'intemperance. Tout de même le désir, ou ce qu'on appelle la convoitise & la cupidité, n'est pas une af-
fec-

* *Qui sunt divites, sint: Avaritia est velle esse divitem, non jam esse divitem.* August. T. V. p. 318.

fection vicieuse en elle-même; son vice consiste dans l'avarice & dans les autres abus. Il en est ainsi de toutes les passions, dont le vice ne consiste que dans le dérèglement.

4. On ne fait rien pour l'Avarice en la mettant en parallèle avec l'Ambition, quand même il feroit vrai que cette dernière est plus dangereuse que l'autre. Peut-être que la seule différence qu'il y a entre elles, c'est que les désordres de l'Ambition font plus d'éclat & de fracas, & que ceux de l'Avarice sont plus imperceptibles, sans en être moins dangereux.

Quoiqu'il en soit, il n'est pas bon de mettre les vices en parallèle, & d'en extenuer l'un pour exagérer l'énormité de l'autre, parce que les hommes ne manquent pas de s'en prévaloir pour favoriser leurs mauvais penchans. Si de deux passions, vous en représentez une comme moins dangereuse, ils croiront donner beaucoup à la Vertu, de choisir la moins criminelle; & même à l'égard de celle qui paroîtra la plus vicieuse dans le parallèle, s'il se trouve que c'est leur passion dominante, ils diront en secret, que pour quelques degrés de cor-

corruption de plus, on n'en est guéres plus coupable. Il faut condamner tous les vices sans nul quartier, & caractériser chacun d'eux, de manière à en inspirer de l'horreur.

Après avoir ainsi parlé de l'Avarice en général, on se jeta sur celle des Ecclésiastiques.

„ Vous avez remarqué,

„ dit Cincio, que nous sommes tous

„ naturellement avares; mais il semble

„ que l'Avarice regne principalement

„ parmi les gens d'Eglise. Judas trahit

„ le Sauveur pour de l'argent. Depuis

„ ce tems-là cette contagion a gagné

„ toute l'Eglise, jusques à notre siècle,

„ où il n'y a rien de plus rare que de

„ voir un Prêtre qui n'en soit pas

„ infecté. S. Augustin rapporte que

„ S. Cyprien se plaignoit que de son

„ tems, il y avoit des avares, qui poussaient l'avarice, jusqu'à l'usure &

„ au brigandage, & que ce n'étoit pas

„ seulement parmi les gens du siècle,

„ mais même parmi les Evêques. Que

„ si cela arrivoit dans un siècle où le

„ zèle Chrétien étoit dans toute sa ferveur, & où les Martyrs rendoient

„ l'Eglise si florissante; Que ne sera-

„ ce point aujourd'hui, où nous som-

„ mes

„ mes à la lie du tems, & où il semble
 „ que la foi soit tombée dans la décré-
 „ pitude? Ce qui est d'autant plus éton-
 „ nant, qu'il ne manque rien aux Ec-
 „ clesiastiques; ils vivent à la solde de
 „ Jésus-Christ, & il ne fauroit jamais
 „ leur rien manquer, parce que la for-
 „ tune les comble de ses faveurs.

SUR LA SUPERFLUITE'.

IV. Il n'y a rien de si difficile, que de définir le *necessary* & le *superflu*. Ce sont moins des Êtres réels que des Êtres *relatifs*, ou s'ils ont quelque réalité il faut la chercher dans les Espaces Méta physiques, car ils n'en ont point dans ce Monde. Chacun en juge selon son goût, ses passions, ses intérêts, son éducation; son état, sa situation & l'habitude qu'il a contractée. Selon ces règles arbitraires personne ne convient d'avoir le nécessaire, & nul ne prétend avoir du superflu.

Comme l'Avarice ne dit jamais, c'est assez, son Apologiste voulant aussi prendre le parti du superflu, soutint qu'il étoit nécessaire dans le monde, & qu'il étoit impossible de s'y borner au nécessaire.

Caracté-
re des
Moines.

faire. „ Il ne faut pas m'alleguer ici,
„ dit-il, certains fainéants hypocrites,
„ qui font profession de pauvreté. Ve-
„ ritables Comédiens, qui vont cou-
„ rant le monde pour prêcher, sous pré-
„ texte de dévotion, une pauvreté qu'ils
„ n'éprouvèrent jamais, parce qu'ils vi-
„ vent grassement à nos dépens, sans
„ qu'il leur en coûte la moindre peine.
„ Ce n'est point par ces gens-là qu'il
„ faut juger de ce qui est de l'intérêt de
„ la Société, mais par ceux qui em-
„ ploient leurs travaux à l'utilité publi-
„ que. Si, par exemple, à la campa-
„ gne, chacun ne femoit que ce qui est
„ nécessaire pour l'entretien de sa famil-
„ le, il faudroit que tout le monde de-
„ vint laboureur.. Il en est de même des
„ autres professions, si chacun se con-
„ tentoit de ce qui lui suffit, le commer-
„ ce seroit ruiné. On ne sauroit où
„ prendre ce qui est nécessaire à la vie,
„ & la Société seroit bouleversée.

Avec la permission du Bel esprit de Rome qui fait ce raisonnement, c'est un écart, une pure declamation, un *concetto*. Le superflu que recherche l'Avarice n'est pas celui des ouvriers, qui dans la vuë de faire rouler le commerce,

&

& de fournir aux autres ce qui leur est nécessaire, font plus d'ouvrage qu'il ne leur en faut pour eux. Il s'agit dans cette question du superflu des particuliers, qui ayant honnêtement de quoi vivre sont insatiables du superflu, sans en faire part à personne. Ceux-là sont les vrais avares, & leur superfluité est vicieuse. Tout avare aspire au superflu; mais tous ceux qui ont du superflu, ou qui en désirent ne sont pas avares.

„ Sans la Superfluité, continua-t-il,
 „ plusieurs grandes vertus, comme la
 „ liberalité, la beneficence, l'aumône,
 „ & la charité manqueroient d'exerci-
 „ ce. Si chacun n'avoit que ce qu'il
 „ lui faut, il ne pourroit rien donner
 „ à personne. Il n'y auroit plus de ma-
 „ gnificence dans les Villes, de pompe
 „ & de majesté dans le Culte Divin,
 „ & on ne verroit point dans nos Tem-
 „ ples ces beaux & riches ornemens
 „ qui sont l'ouvrage de la Superfluité.
 „ En un mot la Superfluité est le fonds
 „ qui entretient les Sciences & les
 „ beaux Arts, qui par des recompenses
 „ & des monumens glorieux, encou-
 „ rage ceux qui les cultivent, & qui
 „ pour les former érigent dès la premié-
 „ re

„ re Antiquité de grandes Bibliothèc-
 „ ques, & élèvent des Edifices super-
 „ bes qui ont fait l'admiration de l'U-
 „ nivers. C'est elle encore qui bâtit des
 „ Hôpitaux, & qui fait mille autres
 „ fondations pieuses, &c.

On peut étendre cette pensée fort Maxime. loin, & en conclure : *Que le superflu quand il tombe en bonne main n'est pas moins avantageux à la Société, qu'il lui est pernicieux, & nuisible, quand il tombe entre les mains d'un avare, qui le garde pour lui seul, ou d'un prodigue, & d'un fou qui en fait un mauvais usage.*

Comme ce fut le Discours sur l'Eloquence qui engâgea la Compagnie à parler de l'*Avarice*, & de la *Superfluité*, on peut, à cause de la conformité avec la matière de l'Eloquence, placer ici un beau Discours que Pogge addressa à Nicolas V. quand ce dernier fut élu Pape en 1447. en la place de Felix V. qui céda le Pontificat.

Maxime. Ciceron dit, qu'il faut qu'un Orateur soit homme de bien. Au moins cet air, & ce caractère doit-il être répandu dans tout le Discours, si l'on veut persuader. Lorsque l'Auditeur peut avoir

voir le moindre soupçon, qu'on veut tendre des pièges à sa crédulité, le Discours fût-il dans toutes les règles de l'Art, il ne sera point persuasif.

On reconnoît l'homme de bien dans tout ce Discours de Pogge. Il est rare de voir un particulier, & même le Domestique d'un Pape, lui parler avec la liberté que celui-ci parle à son Maître. Il lui parle en effet, non comme à un Prince tel que prétend l'être le Pape, mais comme à un Pasteur, & il n'y en a point qui ne puissent trouver dans ce Discours, l'idée de tous les Devoirs du Pastorat, à la réserve qu'ils ne sont pas d'une aussi vaste étendue que ceux des Souverains Pontifes.

Une pareille exhortation étoit fort de saison dans une conjoncture, où, depuis long-tems, l'Eglise se voyoit en proye à la Tyrannie de tant de mauvais Pasteurs. On fait quels furent Jean XXIII. & ses deux Concurrens, favoient Benoit XIII. & Gregoire XII. Il s'en fallut aussi beaucoup que Martin V. ne répondît à l'attente du Public. A l'égard d'Eugene IV. le Concile de Bâle découvre assez le caractère violent, superbe, & opiniâtre de ce Pontife. Pog-

ge lui-même, tout affidé qu'il lui étoit, ne disconvient point, en plus d'un endroit, que sous son Pontificat les grands avancemens ne regardoient guéres que des gens sans merite, & sans capacité, & que les Sciences, & les Belles Lettres étoient presque rentrées dans le neant, d'où le commencement du siècle les avoit tirées, comme il le dit dans ce Discours même. Ce n'étoit donc pas une petite tâche à Pogge que de redresser tant de torts, & de relever la nasselle agitée par tant de tempêtes, & presque submergée sous les flots d'une agitation de près d'un siècle. Il faut voir à présent quelques traits de ce Discours.

Cette Maxime de Socrate est fort belle. *Maximes. le.* *C'est que les hommes deviendroient aisément vertueux, s'ils donnoient autant de soin à être en effet, ce qu'ils veulent qu'on les croye, qu'ils en prennent pour le paroître.

*Une grande fortune, disoit Seneque, étant une grande servitude, au lieu de feliciter les gens qui parviennent à de grands emplois, il faudroit leur faire des complimentens de condoleance. Je connois un grand Prince qui se voyant appelle-

pellé au Gouvernement de l'Etat, au lieu d'en témoigner de la joye se plaignit, que son bon tems étoit passé.

C'est sur ce pied-là que Pogge parle à Nicolas V. „ Si vous voulez, lui disoit-„ il, bien gouverner la Nasielle de S. „ Pierre, & selon la Loi de Dieu, il „ ne faut plus penser, ni à prendre vos „ repas à l'heure que vous voudrez, ni „ à dormir à des heures reglées, ni à „ compter sur un moment de repos, & „ de relâche; ni à disposer à votre gré „ de votre tems. Il faut renoncer à la „ douce société de vos amis, & au „ charmant amusement de vos études. „ Il faut desormais que vous comptiez „ de vivre, non pour vous-même, mais „ pour les autres. Le salut de tout le „ peuple Chrétien roule sur vos soins; „ il y faut sacrifier tout ce qui jusqu'ici „ vous a paru le plus salutaire, & le „ plus agréable pour vous-même. Vous „ aurez à écouter les Ambassadeurs des „ Nations, les Requêtes, & les sup- „ plications des Peuples, & des Parti- „ culiers, sur tout les cris des malheu- „ reux, & des opprimez; il faut sup- „ porter l'importunité, & même l'in- „ solence des mecontens, avoir de la

„ bonté pour tout le monde, & ren-
„ dre justice à chacun.

Pogge continuë à représenter avec beaucoup de gravité à Nicolas V. l'importance de son Ministere. „ S. Chrysostome, dit-il, trouvoit que le Pasteur d'une seule Eglise, est chargé d'un si grand fardeau, qu'il ne pouvoit s'imaginer qu'il y en eût un seul, qui pût faire son salut, sans un effet extraordinaire de la misericorde Divine. Quel ne doit point être à plus forte raison le danger de ceux à qui, selon leur propre témoignage, toutes les Eglises du monde ont été confiées. Plusieurs ont aspiré à cette dignité, & entre ceux-là, * il y en a plus eu de teméraires, que de fâges, parce qu'ils y ont été plus portez par l'Ambition que par la Raison.

„ La plûpart des hommes se laissant conduire par l'opinion font confisiter le bonheur à commander. Mais si l'on en juge par la droite Raison, & non par l'opinion du Vulgaire ignorant

* *Ipsimet testantur, plures stulti, quam sapientes.* Il en pouvoit parler par experience, puis que c'étoit le troisième Pape sous lequel il avoit servi.

„ rant, on trouvera que jamais l'inté-
 „ grité, la clémence, la miséricorde,
 „ la sainteté, en un mot les bonnes
 „ mœurs ne sont en plus grand peril de
 „ faire naufrage, que lors qu'on a tout
 „ pouvoir. Aussi a-t-on vu que plu-
 „ sieurs ont abusé de ce pouvoir au
 „ grand préjudice de la Religion &
 „ des commandemens de J. C. Cer-
 „ tainement si un Souverain Pontife
 „ veut marcher dans les voies du Sei-
 „ gneur, & faire plus d'attention à ce
 „ qui est juste qu'à ce qui lui est per-
 „ mis, il trouvera que sa condition ap-
 „ proche plus de la misere que de la
 „ félicité, & que, selon la parole d'un
 „ saint Pape, il n'est que *le serviteur Gregoi-*
 „ *des serviteurs du Seigneur.* re I.

Ce que Pogge dit au Pape sur la
 flatterie, & sur les louanges qu'on don-
 ne aux gens en leur présence, même
 lorsqu'elles sont legitimes, paroit ex-
 cellent, & bien dans son lieu. „ S. Pe-
 „ re, quoi que vos vertus soient gran-
 „ des, je ne puis pourtant regarder
 „ ceux qui vous louent en face, que
 „ comme des Adulateurs indiscrets.
 „ Vous savez ce qu'a dit un Philosophe Aristote.
 „ Payen, que le caractère de la flatte-

„ rie, c'est de louer les gens en leur
 „ présence. A plus forte raison faut-il
 „ que le Vicaire de J. C., qui par son
 „ humilité doit être le modèle des au-
 „ tres, éloigne d'autrui de lui les flat-
 „ teurs. Il n'est pas nécessaire de louer personne en sa
 „ présence, ni de louer soi-même, à
 „ moins que la nécessité, ou quelque
 „ raison particulière ne le demande.
 „ *Enée* se loue lui-même dans Virgile,
 „ mais c'est parmi des gens qui ne con-
 „ noissoient pas sa vertu, & pour se
 „ tirer d'un extrême danger. Ciceron
 „ a loué plusieurs fois *César* en sa pre-
 „ sence, mais c'étoit dans la vue de le
 „ piquer d'honneur, & de l'engager à
 „ protéger ses Clients *. Credules, &
 „ amateurs d'eux-mêmes comme sont
 „ les hommes, on ne fauroit verser dans
 „ leur ame un poison plus dangereux
 „ que celui de la louange. Mais tout
 „ le monde n'en est pas la dupe. Elle
 „ est quelquefois si grossière qu'elle
 „ fait rougir celui qui en est l'objet,
 „ & rire ceux qui l'entendent. Il fau-
 „ droit

* Pogge pouvoit dire avec plus de bienveillance que S. Paul se loue quelquefois lui-même, mais qu'il ne le fait que quand il est réduit à la nécessité de faire son *Apologie*.

„ droit au moins que la louange fût si
 „ délicate, qu'elle pût être moins re-
 „ gardée comme une louange, que
 „ comme un encouragement à la me-
 „ riter.

„ Les personnes élevées au rang des
 „ Souverains Pontifes ont plus besoin
 „ d'exhortations que de louanges. Il
 „ vaut mieux donner un frein que des
 „ aiguillons à l'amour propre. Ils doi-
 „ vent toujours avoir devant les yeux
 „ qu'ils sont hommes, sujets, par con-
 „ séquent, à toutes les suites de la con-
 „ dition humaine, malgré le titre de
 „ *Très-Heureux*, & de *Très-Saint*,
 „ qu'on leur donne. Comme l'empire
 „ de la Raison est foible dans la prospé-
 „ rité, il faut sans cesse leur présenter
 „ des motifs à la modération, & les
 „ munir également contre les excès de
 „ l'orgueil, & de la colère. Sur tout
 „ il faut les faire souvenir, de ne point
 „ donner pour de l'argent ce qui n'est
 „ dû qu'à la Vertu.

Il paroît pourtant par l'éloignement que Pogge témoigne pour la flatterie, qu'il ne faisoit que préparer le Pape à mieux gouter les louanges qu'il lui donne dans la suite. Après un éloge assez

court, & autant qu'on en peut juger par ce que les Historiens ont dit de Nicolas V., assez juste, Pogge conclut par un tour fort délicat. *L'unique exhortation que j'ai donc à vous faire, c'est de vous imiter vous-même, & de soutenir votre Dignité par les mêmes voyes, & par les mêmes vertus qui vous l'ont acquise.*

Entre les bienseances du Discours il y en a deux auxquelles l'Orateur ne Maxime. doit jamais manquer, c'est la modestie, & le désintéressement. Pogge manque à l'une, & à l'autre dans celui-ci. Il parle jusqu'à deux fois de l'amitié reciproque qui avoit été entre lui, & Nicolas V. avant qu'il fût Pape. C'étoit bien assez de recommander à ce Pontife de ne pas *oublier ses anciens amis*, comme il étoit arrivé à beaucoup d'autres. Nicolas auroit entendu à demi mot. Il finit son Discours par l'étalage de ses services, & de sa pauvreté, & presque par demander l'Aumône. Peu s'en faut que ces deux traits ne gâtent tout.

On doit savoir bon gré à Pogge d'avoir exhorté dans ce Discours Nicolas V. à prendre soin qu'il y aît toujours des

des Savans pour pouvoir refuter les Hérétiques. Cette voye est plus légitime que celle des armes qu'on employa contre les *Vaudois*, les *Albigeois*, & les *Hussites*, sur tout entre les mains de celui qui prétend tenir la place du Souverain Docteur de l'Eglise qui n'a jamais employé que celle de la douceur & de la persuasion, quoi qu'il fût en droit & en pouvoir d'en user autrement. Quand les Princes Seculiers employent les armes contre les Hérétiques, ils peuvent au moins s'excuser par des raisons tirées de la Politique, & du bien de l'Etat. Il n'en est pas de même des Papes. Comme ils prétendent avoir double glaive, il semble que le temporel ne devroit être employé que pour soutenir l'Eglise, & les Etats de la Chrétienté, contre les armes des Infideles, & que le spirituel devroit être le seul destiné à ramener les errants par la prédication, & la doctrine de l'Evangile. Quoi qu'il en soit, les armes de *Martin V.* & celles de *Sigismond* réussirent mal, ou, au moins fort lentement, contre les *Hussites*. Les *Catholiques* eurent plus de la moitié de la peur. On trouva que si les Hérétiques avoient des langues, ils avoient

voient aussi des armes, & qu'ils s'en servent fort bien. Il semble que Pogge prévoyoit qu'au commencement du siècle il sortiroit des cendres de Jean Hus une *Heresie** qui fourniroit bien de l'exercice aux Savans.

DE L'HISTOIRE TRIPARTITE.

Maxime. Les grands hommes ne doivent pas seulement rendre compte de ce qu'ils font au Public, ils doivent aussi rendre raison de leur loisir, & de leur oisiveté.

p. 32.
Edit. Ba-
fif.

C'est par cette Maxime de Caton que commence une Piece que Pogge composa dans sa retraite sous le titre d'*Histoire Tripartite* †. Après un repas qu'il donna dans sa maison de Campagne à quelques-uns de ses amis, ils examinent

* Il faut prendre ici le mot d'*Heresie* dans le sens qu'on le donne à l'Evangile.

† Cet Ouvrage est dédié au Cardinal Prosper de Colonne neveu d'Otton de Colonne élu Pape en 1417. sous le nom de Martin V. au Concile de Constance. Au reste le titre de *Tripartite* qui signifie, *en trois parties*, est imité de Cassiodore qui donna ce nom à son *Histoire Ecclesiastique* tirée de trois Auteurs, savoir, Sozomene, Socrate & Theodoret, & mise en Latin par Epiphane le Scholastique.

rent par manière de conversation ces trois questions: 1. *Si quand on a été regalé, il faut remercier son hôte, ou si c'est à l'hôte à faire les remercimens.* 2. *Lequel est le plus utile à la Société du Jurisconsulte, ou du Medecin.* 3. *Si parmi les Anciens Romains, il y avoit de la différence entre la Langue des Savans, & celle du Peuple.*

SUR LA PREMIERE QUESTION,

A qui c'est à remercier de celui qui convie, ou, de celui qui a été convié.

1. Charles Aretin * étant chargé par la compagnie de faire à Pogge les remercimens de son bon accueil, parla en ces termes: „ Je n'ai jamais, dit-il, „ goûté cette coutume, & il me semble que l'obligation tombe beaucoup „ plus sur celui qui convie que sur ceux „ qui sont invitez. Comme on invite „ ordinairement par des vuës d'intérêt, soit pour entretenir l'amitié, „ soit

* Charles Aretin étoit un des savans hommes de ce tems-là, il écrivoit également bien en prose, & en vers, il fut Chancelier de la République de Florence. *Philippe Bergam. F. CCCLXXV.*

„ soit pour se faire des amis, ou pour
 „ avoir la réputation d'être généreux,
 „ & liberal, ou enfin *pour son propre*
 „ *plaisir*, on n'est pas, à mon avis,
 „ plus obligé à faire compliment à l'hô-
 „ te que les Musiciens qu'on a fait ve-
 „ nir pour égayer la table. Bien loin
 „ de remercier, ils se font bien payer.

„ Comme notre hôte, continuë-t-
 „ il, n'ignore pas qu'une maison est
 „ beaucoup plus ornée par la présence
 „ des personnes de mérite, que par les
 „ plus riches ameublemens, & les plus
 „ excellents tableaux, il jugera par le
 „ caractère de ceux qu'il a rassemblez
 „ ici, que sa maison ne fut jamais plus
 „ honorée que par leur présence. *De-*
 „ *mocrite* disoit fort bien qu'il n'iroit
 „ jamais à un repas s'il croyoit qu'on
 „ ne lui en fût aucun gré. Il n'y a que
 „ les *Parasites* qui ne courent les tables
 „ que pour avoir quelques repuës fran-
 „ ches. Il n'y a qu'eux qui soient obli-
 „ gez à remercier leur hôte.

La replique n'étoit pas difficile,
 aussi ne tarda-t-elle pas. „ S'il falloit,
 „ dit un des conviez, juger des actions
 „ des hommes, par les vuës secrètes
 „ qu'ils peuvent se proposer, il n'y en
 „ au-

„ auroit peut-être aucune qui fût à
 „ l'épreuve de la censure, & les plus
 „ grands biens n'engageroient à
 „ nulle reconnoissance.

Cette profonde pénétration dans les Maxime motifs dès qu'on nous rend est en effet souvent l'ouvrage de l'ingratitude. La reconnoissance n'est pas si raffinée, elle s'attache au bon effet qu'on en a ressenti.

„ Il faut juger de l'intention d'un
 „ homme qui nous convie, par ce qui
 „ paroît, c'est de nous donner une mar-
 „ que d'estime, & d'amitié, & de nous
 „ faire honneur. Si cela n'étoit pas,
 „ d'où vient que la plûpart des gens font
 „ si piquez, lors qu'on ne les a pas in-
 „ vitez. C'est qu'on regarde l'invita-
 „ tion des autres, comme une préfe-
 „ rence qui blesse l'amour propre, &
 „ la vanité. La même raison qui nous
 „ fâche de n'être pas invitée veut donc
 „ que nous soyons obligés de l'avoir
 „ été. Supposé pourtant que celui qui
 „ nous invite ait voulu se faire honneur
 „ à lui-même, n'est-ce pas un senti-
 „ ment qui nous honore, & dont on
 „ doit lui avoir obligation?

Il est aisé d'accorder ces deux sen-
 ti-

timens. 1. L'obligation doit être réci-
proque, puisque le plaisir, & l'hon-
neur le font ordinairement. Celui qui
invite seroit payé, s'il attachoit tant de
mérite à l'honneur qu'il prétend faire,
& s'il vouloit qu'on lui en fût si rede-
vable. Mais c'est avoir d'autre côté
trop bonne opinion de soi, que de se
croire dispensé de toute obligation par
le plaisir, ou par l'honneur qu'on croit
avoir fait en acceptant.

Maximes. Il y a pourtant un article qui sem-
bleroit dispenser de toute reconnoissan-
ce. C'est la contrainte inseparable de
certains repas. Comme il n'y a ni con-
fiance ni liberté, il ne peut y avoir non
plus de plaisir que pour ceux qui dans
un repas ne cherchent que le repas mê-
me.

On doit avoir aussi beaucoup d'obli-
gation à un homme qui veut bien se
trouver dans un repas, où il n'essuiera
que des discours insipides, de mauvai-
ses plaisanteries, des vivacitez froides,
des pointes, & des équivoques licen-
tieuses, quelquefois profanes, ou, ce
qui n'est pas moins accablant, une gra-
vité superbe, & mysterieuse qui chan-
ge en *Senat* la sale du festin.

Le

Le comble de l'obligation, c'est quand on veut bien se livrer à une compagnie d'observateurs, & d'espions, ou d'esprits mal tournez qui sont à l'affût de tout ce qui peut échapper dont ils peuvent tirer avantage, soit pour en divertir les autres, soit pour rendre quelque mauvais office. Comme il y a peu de repas exempts de quelqu'un de ces défauts, tout bien compté, l'obligation est fort compensée.

2. Il semble que le remerciment doive se faire non dans les formes, mais d'une façon indirekte, & délicate. Il devroit plus consister dans les manières, que dans le discours. Ces remercimens si marquez ressemblent plus à l'ingratitude, qu'à la reconnoissance. L'orgueil à qui une obligation pese se hâte d'en être quitte par une reconnoissance précipitée.

Maxime

SUR

SUR LA SECONDE QUESTION,

Savoir, lequel est le plus utile du Jurisconsulte, ou du Medecin *.

Il y avoit dans la Compagnie un Medecin † qui se chargea de montrer les prérogatives de la Medecine, sur la Jurisprudence, & un Jurisconsulte ‡ qui prit le parti de sa Faculté. On peut aisément juger que ce fut à qui exalteroit le plus l'antiquité, l'utilité, la dignité de sa Science; Comme l'un & l'autre la faisoient remonter jusques aux tems fabuleux, ils pouvoient déclamer, à per-
te de vuë, tout à leur aise, & avec un avantage à peu près égal. On n'oublia pas du côté de la Jurisprudence, les Phoronées, les Isis, les Minos, les Lycurgues, les Solons; &c. non plus que du côté de la Medecine les Apollons, les Esculapes, les Podalires, les Ma-

caons;

* Pogge dit qu'il avoit fait deux petits Discours à la louange de ces deux Sciences. p. 37. Edit. Bas.

† C'étoit apparemment Nicolas de Fulgino célèbre Medecin de Florence.

‡ C'étoit Benoit d'Arezzo grand Jurisconsulte de ce tems-là.

taons, les *Hippocrates* *. &c. On reduira ce qui se dit de part & d'autre à quelques maximes, ou à quelques traits généraux:

Il est certain que la Jurisprudence a un plus grand objet que la Medecine, puis que la premiere embrasse tout le corps de la Société, & qu'elle regle les Royaumes, les Républiques, & les Etats:

Sans le secours des Loix la Société seroit un brigandage, où l'on auroit plus besoin de bourreaux, pour punir les Scelerats, que de Medecins pour leur conserver la santé.

La Jurisprudence a pour fin de régler les mœurs des hommes. Elle forme l'esprit, le cœur, & la conduite à la vertu, sans laquelle on est indigne de vivre.

Cette Science est encore au-dessus de la Medecine en ce que de tout tems, elle a été cultivée par les personnages du premier ordre, & qu'elle a conduit aux plus grands honneurs de la République.

* Voyez là-dessus l'excellente *Histoire de la Medecine* de M. Daniel le Clerc célèbre Medecin, & Conseiller de Genève. Livre I. Chapitres V. VI. VII.

blique. Il y a eu des Empereurs qui en ont fait leur étude. Elle a élevé plusieurs Papes au Pontificat. Les Consuls ne dédaignoient pas à Rome de plaider des Causes, & de servir d'Avocats. Les plus grands Philosophes ont écrit sur les Loix, comme *Platon* & *Ciceron* *.

On ne sera peut être pas fâché de trouver ici un beau passage des *Offices*

(a) Livre II. Chap. XIX. p. 249. de la Traduction de M. Du Bois, Ed. de la Haye 1692.

On ne sera peut être pas fâché de trouver ici un beau passage des *Offices* (a) en faveur de la Jurisprudence. *La Science du Droit est une des choses par où l'on peut acquerir le plus de considération, & faire plaisir à un plus grand nombre de gens; soit en leur donnant des Conseils, ou en leur apprenant à faire leurs affaires avec sûreté, & selon les règles du Droit. Aussi voyons-nous, entre beaucoup d'autres choses très-sage-*

* Sur ce dernier article la Medecine ne le cédera point à la Jurisprudence, parce qu'Hippocrate, & Galien ne le céderont point à Platon, & à Ciceron. Hippocrate descendoit d'Esculape du côté de son Pere, & d'Hercule du côté de sa Mere. A l'égard de Galien, quoi qu'il ne paroisse pas qu'il fût de grande naissance, il fut illustre par l'estime de plusieurs Empereurs, comme de *Marc Aurele, Lucius Verus, & Severus*. Voyez l'*Hist. de la Medec.* Part. I. p. 105. Part. III. p. 108.

sagement établies par nos Ancêtres, que la Science, & l'explication du Droit ont toujours été en grand honneur parmi nous; & que même avant la confusion où les choses sont tombées dans ces derniers tems, cette Science étoit demeurée en partage aux premiers hommes de la République. On peut voir encore un grand éloge de la Jurisprudence dans le Livre de Ciceron de l'Orateur. Livre I. Chap. 45. 58.

Cependant Ciceron lui-même parle de la Jurisprudence avec un très-grand mépris dans son Plaidoyer pour *Murena*. Il est vrai que c'est en la comparant avec l'Art Militaire, & avec l'Eloquence qui, à son avis, donnent un beaucoup plus grand lustre à ceux qui en font profession. D'ailleurs il pourroit y avoir de l'exaggeration dans ce profond mépris que l'Orateur Romain témoigne ici pour la Science du *Droit Civil*. Comme *Servius Sulpitius* l'un des plus grands Jurisconsultes de ce tems-là, de l'aveu de Ciceron lui-même, reprochoit à *Murena* de n'avoir pas cultivé cette Science, prétendant que c'étoit un grand obstacle à l'ambition qu'il avoit d'être Consul, Ciceron pour rabattre la vanité que *Servius Sulpitius* tiroit de son

(a) T. IV. métier d'Avocat, en parle (a) avec au-
p. 1427. tant de mepris qu'il en avoit parlé ail-
leurs, avec estime. Quoiqu'il en soit,
le Medecin ne manque pas d'alléguer
ce passage de Ciceron au Jurisconsulte.

C'est à peu près à quoi se réduit ce
que dit le Jurisconsulte à l'avantage de
sa Science, dont le Medecin marque en-
suite les foibles.

1. Il attaque les coutumes de quel-
ques Anciens Peuples, comme, la li-
cence de dérober parmi les *Lacedemo-
niens*, pourvu qu'on ne fût pas dé-
couvert *, & parmi les *Egyptiens* pour-
vû que les voleurs allassent porter leurs
noms chez les Juges. On pouvoit ajou-

(b) Plut. (b) Lycurgue
Lycurg. permettoit l'adultere, avec tant de li-
P. 49. cence que ce vice passoit à Lacedémo-
ne pour une pure chimere. Un Etran-
ger ayant demandé à un Lacedemonien
com-

* Plutarque n'attribue pas cette Loi à *Lycur-
gue* comme fait Pogge. Cet Ancien dit seulement
qu'à un certain âge on ordonnoit aux enfans de
dérober avec défense de se laisser découvrir. Un
enfant se laissa devorer les entrailles par un petit
renard qu'il avoit volé plutôt que de le tirer de
dessous son habit, où il l'avoit caché. *Plutarc.
Moral.* p. 234.

comment on punissoit l'adultere à Lacédémone , ce dernier répondit que l'adultere y étoit inconnu. Mais, repartit l'Etranger , s'il s'en commettoit quelqu'un , comment le puniroit-on ? Le Lacédémonien lui ayant proposé une peine impratiquable , & impossible à infliger ; *C'est* , dit-il en riant , *qu'il est impossible , qu'il se commette un adultere à Lacédémone.* Ce mot a deux sens ; Car il peut signifier , ou que la permission de l'adultere en avoit ôté l'envie , ou que l'adultere n'étant pas un crime , que l'on punit par les Loix , il étoit regardé comme nul.

Le Medecin parla ensuite d'une coutume qu'on avoit autrefois à Rome de couper en morceaux le corps d'un *Banqueroutier* , ou d'un *Dissipateur* , (decoctor) , & de les partager entre ses Creanciers.

2. Il n'y a rien de plus variable que la Jurisprudence , chaque Nation , chaque Païs , & même chaque Ville , ayant ses propres Loix. Il en allégué pour exemple la France , l'Espagne , l'Angleterre , l'Allemagne , les Républiques de Venise , & de Florence où l'on

ne suivoit point le Droit Romain. Au reste il faut que la Jurisprudence ait bien changé de face depuis le XV. siècle, puisque Pogge dit, que le Droit Romain y étoit presque inconnu, aussi bien que les Avocats, & les procès. Aujourd'hui les procès, & les Avocats fourmillent en Allemagne. On y suit aussi le Droit Romain, à la réserve de quelques Païs, comme, par exemple, *la Saxe*.

3. La Science du Droit Civil est si embrouillée qu'au lieu de terminer les procès, comme elle le devroit faire, elle en est elle-même une source inépuisable. *Vos Bartholes, & vos Baldes*, dit-on ici, *que vous nous alleguez comme des Oracles, sont si peu d'accord entr'eux, qu'ils semblent moins avoir eu dessein de nous enseigner la Justice, que de composer un FATRAS d'opinions diverses.*

4. Il y a cet inconvenient dans les Loix, c'est qu'elles ne sauroient tenir en bride que le peuple, & les foibles. Les Grands les violent impunément. *Elles ressemblent, disoit Anacharsis, aux toiles d'Araignée qui ne retiennent que*

que les petites mouches, les plus fortes les rompent. On peut pourtant repliquer à ceci que ce n'est pas la faute des Loix, c'est la faute des hommes. Si malgré les Loix, il se commet tant d'injustices, & tant de violences dans le monde, il s'en commettoit bien davantage sans les Loix.

Il faut juger de même d'un raisonnement que fait ici le Medecin contre les Loix. C'est que bien loin qu'elles soient utiles aux hommes, elles leur ont été données malgré eux, & que pour les y soumettre, il avoit fallu leur faire croire qu'elles avoient les Dieux pour Auteurs, comme firent *Minos*, *Lycurgue*, *Numa Pompilius*, & beaucoup d'autres Legislateurs. Cette repugnance accuse bien la méchanceté de l'homme, mais elle ne porte point contre les Loix.

Du Droit Civil on passa au *Droit Canon* dont le Medecin ne juge pas favorablement. *Je n'ai pas*, dit-il, *daigné parler de la Science du Droit Canonique*, *parce qu'elle ne merite pas d'entrer en aucune comparaison avec la Medecine*. *C'est une invention nouvelle*, & *c'est le tout*, si elle a 300. ans d'antiquité*.

té *. Elle ne consiste qu'en de certaines Constitutions des Papes, dont l'une détruit ce que l'autre avoit établi. Il est vrai que cette Science d'elle-même si méprisable a un grand appas, c'est l'argent qu'elle fait gagner. Aussi est-elle fort couruë, parce que la plupart des hommes aiment mieux l'argent que la Science. **VIRTUS POST NUMMOS.** Ils vont là comme font les Oiseaux dans un champ, ou il y a beaucoup de grain.

Pogge en bon Secrétaire du Pape reprima fort gravement le Medecin, sur la licence avec laquelle il parloit du Sacré Droit Canon. Je ne voudrois pourtant pas garentir qu'il ne s'en moquât aussi bien que l'autre. *Doucement*, dit-il, *parlez avec plus de respect d'une Science, qui est la base & le fondement de la Monarchie Ecclesiastique.* Il étoit bien juste, & même il étoit nécessaire qu'un Empire aussi grand, & aussi vaste se fit des Loix pour regler la Religion, & pour gouverner la République des Prêtres.

Après

* Sur l'Histoire du Droit Canonique, voyez la belle Préface que Mr. l'Abbé Lenglet Du Fresnoy, a mise a la tête des *Libertez de l'Eglise Gallicane*, imprimées à Paris en 1715.

Après ces reflexions sur la Jurisprudence, le Jurisconsulte fait aussi les siennes sur la Medecine, & voici à peu près à quoi se reduit ce qu'il en dit.

„ 1. La Société ne fauroit subsister sans Loix, mais le Genre humain „ a vécu pendant plusieurs siècles sans „ Medécins, & c'est même un grand „ problème s'il s'est mieux trouvé de- „ puis l'invention de la Medecine *.

„ 2. Les Loix sont devenuës ne- „ cessaires pour empêcher le plus fort „ d'opprimer le plus foible. Mais la „ Medecine doit plutôt son invention „ à une curiosité superfluë, qu'à au- „ cune nécessité. La santé se conserve „ fort bien par la sobrieté, par le tra- „ vail, par l'exercice, & par l'absti- „ nence †.

Il y a pourtant des maladies extraor-
dinaires, & des maux qui arrivent par
accident, que tout le régime du mon-
de ne fauroit guérir, & qui n'ont point
leur source dans l'intempérance. D'ail-
leurs

* Voyez l'Histoire de la Medecine de Mr. Daniel le Clerc déjà citée, Part. I. L. I. C. 2. 3.

† Voyez là-dessus un beau passage de Seneque. Epitre LXXXV. p. 362.

leurs les blessures étoient autrefois du ressort des Medecins, parce qu'ils étoient en même tems Chirurgiens. C'est pourquoi, au rapport de *Xenophon*, Cyrus en avoit toujours un bon nombre dans son armée.

„ 3. Les Loix ne doivent pas moins „ leur établissement à la Nature elle- „ même que la Medecine. C'est Dieu „ qui est l'Auteur des Loix, puisqu'el- „ les ne sont autre chose que la droite „ Raison, qui est Dieu même. Cela se „ peut dire au reste du *Droit Naturel*, „ & du *Droit des Gens*, mais pour le „ *Droit Civil*, on ne fauroit lui donner „ une Autorité si sacrée, à moins qu'on „ ne le renferme dans les maximes de l'é- „ quité.

„ 4. S'il y a des abus dans la Juris- „ prudence, ils ne tombent que sur les „ biens, & sur la fortune des hommes, „ mais la Médecine s'attaque à leur „ vie, & sous prétexte de la conserver, „ elle fait mourir plus de gens, qu'elle „ n'en guerit. Elle fait impitoyable- „ ment des expériences, sur de pau- „ vres malheureux qu'elle regarde com- „ me des *Ames viles*, afin de tromper „ les Grands, & les Riches, à la fa- „ veur

„ veur de quelque heureux succès arri-
 „ vé par hazard. Alors on exalte la
 „ Medecine jusqu'aux nuës , mais le
 „ remede ne réussit-il pas, c'est tou-
 „ jours la faute du malade. Comme le
 „ mauvais succès de la Medecine est
 „ plus ordinaire que le bon , elle est
 „ elle-même la dupe de ses propres ex-
 „ périences , parce qu'on en recon-
 „ noît l'imposture. En un mot il faut
 „ que le Genre Humain soit la victi-
 „ me de la diversité des opinions des
 „ Medecins, & de l'incertitude de leur
 „ Science.

La Jurisprudence, & la Medecine
 ont cela de commun qu'elles fournis-
 sent une reflexion fort humiliante. Si Maximes,
 l'homme eût toujours vécu dans l'in-
 nocence , il ne lui eût point fallu d'autre
 s Loix , que celles de la Raison. La
 nécessité de la Medecine d'autre côté
 n'a son fondement que dans la foiblesse
 de notre constitution , & dans les acci-
 dents à quoi nous sommes sujets , ou
 dans notre intemperance.

Les mauvais Medecins , & les mau-
 vais Jurisconsultes n'autorisent pas plus
 à médire de la Jurisprudence , & de
 la Medecine , que les mauvais Théo-
 lo-

logiens, à médire de la Théologie.

Les reproches que se font le Jurisconsulte, & le Medecin leur sont communs. Rien n'est plus aisé à l'un, que de retorquer contre l'autre, ce qu'il dit au désavantage de sa profession.

La *Cloaque* des Vices n'est pas plus honorable que celle d'où le Jurisconsulte fait sortir la Medecine. Si le Medecin vit de nos maux, & de nos douleurs, le Jurisconsulte s'enrichit des Vices, & des Crimes des hommes. Il est plus honteux aux hommes d'être homicides, empoisonneurs, adulteres, incestueux, voleurs, sacrileges, fourbes, trompeurs, usurpateurs, faux témoins, medisants, calomniateurs, &c. que d'être sujets à des nécessitez purement naturelles.

Un Grand disoit un jour en conversation qu'il y avoit trois sortes de Gens dont on se passeroit bien dans le monde. Les *Théologiens*, parce qu'ils ont gâté la Religion; les *Jurisconsultes*, parce qu'ils ne font que brouiller la Société, au lieu de la régler; les *Medecins*, parce que sous ombre de nous guérir, ils nous tuent le plus souvent. Un Théologien, un Avocat, & un Me-

Plin. L.
XXVIII.
cap. 1.

Medecin ayant ouï raconter ce mot ;
 Qu'on nous ôte, dirent-ils, les Grands,
 nous nous contenterons du reste du monde,
 & le reste du monde se passera bien
 d'eux.

Le Genre humain est bien malheu- Maxime
 reux. Il est sujet à mille maux, & il
 ne fauroit en être guéri, que par d'autre
 maux, & souvent le remede est
 pire que le mal.

DIGRESSION HISTORIQUE ET
 CRITIQUE sur la Medecine, ti-
 rée principalement des diverses Leçons
 d'ANTOINE BORREMANS.

Anton.

Borre-

mans.Var.

Leet. Am-

stel. 1676.

Cap. XV.

Plin. L.

VII. c. 57.

L'invention de la Medecine est fort *Mentagra.*
 ancienne. On l'attribue communément *Plin. L.*
 à *Esculape*, l'un des premiers Rois *XXVI.*
 d'Egypte, quoique d'autres la fassent *Ce c. 1.*
 remonter plus haut. Ces peuples lui *Ce c. 1.*
 donnoient le prix sur toutes les Scien-
 ces, & ils la cultiverent avec tant de
 soin pendant plusieurs siècles, que les
 autres Nations avoient recours à eux
 dans les maladies extraordinaires. Il y
 eut à Rome du tems de Tibere un cer-
 tain genre de peste, qui ne put être *Ce c. 1.*
 guéri que par des Medecins d'Egypte.

Suet. Tib. Ce mal n'attaquoit point le commun
34. peuple, mais les Grands, & cela par le
simple baifer. C'est ce qui a fait con-
jecturer à Borremans, que ce fut par
cette raison que Tibere fit un Edit pour
défendre de baifer en saluant.

On prétend que les Hébreux avoient
pris la Medecine des Egyptiens. Au
moins paroît-il par ces paroles de l'Ecc-
clesiastique, qu'ils en faisoient une hau-
te estime. *Rendez au Medecin l'honneur*
Ecclesiastique, *qui lui est dû à cause de la nécessité.* *La*
xxxviii. *Medecine vient du très-haut, & le Me-*
decin recevra de l'honneur (Autr. des pre-
1. 2. 3. *sens) des Grands. La Scicnce du Mede-*
cin exaltera sa tête, & il fera l'admirā-
Rhod. *tion des Grands.* Les Medecins étoient
Antiq. ceux à qui les Brachmanes faisoient le
Leet. plus d'honneur dans les Indes.

XVIII. 31. La Medecine fut aussi fort cultivée
Hygin. par les Greecs imitateurs & Disciples des
Fab. p. Egyptiens. Comme eux ils en attri-
328. buoient l'origine aux Dieux. Ils avoient
Dempst.in leur Apollon dont ils faisoient un *Ocu-*
Rosin. ap. *liste*, leur Esculape, qui avoit soin des
Borre- malades allitez (*Clinici*) & leur Chiron
mans. p. à qui ils avoient donné la Chirurgie
83, pour partage. On mettoit à Athenes la
Medecine à si haut prix, qu'il n'étoit
per-

permis ni aux esclaves, ni aux femmes de l'exercer. Ce qui faisoit que plusieurs femmes mouroient en couche par pudeur, parce qu'elles ne vouloient pas se confier à des hommes. Une fille s'étant déguisée en homme pour soulager les Dames dans leurs couches fut condamnée par l'Areopage. Mais les Dames en ayant porté leurs plaintes à ce Senat, il y fut résolu que les femmes de qualité pourroient exercer la Medecine *.

Il s'en falloit beaucoup, que la Medecine ne fût regardée à Rome du même œil qu'en Egypte & en Grece. Les Romains trouvoient indigne d'un homme libre certaines fonctions de la Medecine, & de chercher ses avantages & sa vie dans les douleurs d'autrui. Il est certain que la plupart des Medecins de Rome étoient des esclaves, ou tout au plus des affranchis. C'est ce que l'on peut prouver par quelques traits d'Histoire. Il paroît par l'Oraison de Ciceron (a) pour Cluentius qu'on achetoit les

(a) *Pro
Cluent.
c. 63.*

* On regarde ici l'Art des Sages-femmes, comme faisant partie de la Medecine, à laquelle en ce tems-là l'operation avoit plus de part que la speculation.

les Medecins d'entre les esclaves, & que pour recompense on leur donnoit des boutiques où ils exerçoient la Medecine. On voit dans le fragment d'une Lettre d'Auguste à Agrippine, conservé

(a) *Suet. Calig. c. 8.* par Suetone (a), que cet Empereur a voit envoyé à *Germanicus*, pendant qu'il étoit dans les Gaules, un Medecin d'entre ses esclaves. On apprend de Sene-

(b) *De Bell. nef. L. III. c. 24. Suet. Cæs. 34.* que (b) que lorsque Jules-César assie-geoit *Corfinium* (c) *Domitius* son com-
petiteur s'y trouvant réduit aux dernie-
res extremitez, commanda à un de ses

(c) *Aujourd'hui Pentina dans l'A-
bruzze.* esclaves qui étoit Medecin, de l'em-
poisonner. La conduite de ce Medecin
dans cette occasion mérite d'être rap-
portée. *Domitius* voyant que son Me-
decin ne pouvoit se résoudre à être l'af-
fassin de son Maître, Croyez-vous, lui
dit-il, que cette affaire dépende entiè-
rement de vous, & ne voyez-vous pas
que je vous demande la mort les armes
à la main. Le Medecin promit donc

d'obéir, mais il donna un remede qui
n'étoit point du poison. *Domitius* s'é-
tant endormi, le Medecin alla prier le
fils de ce Romain, de lui donner des
Gardes à lui Medecin, jusqu'à ce qu'on
fût s'il avoit empoisonné son pere. Do-
mi-

mitius ne mourut pas; César lui donna même la vie, après l'avoir réduit. Mais comme le dit Seneque, l'esclave la lui avoit sauvée le premier:

Pline prétend que les Medecins ne furent connus à Rome, que l'an 535. N. L. de la fondation de cette Ville, & que même ils y venoient de Grece, mais qu'on s'en degoûta bientôt, à cause de la cruauté de leurs operations. Le Grand Caton n'étoit point de leurs amis. Nous sommes perdus, disoit-il, si les Grecs nous envoient leurs Medecins. Ils ont juré de faire mourir tous les Barbares, comme ils nous appellent, par le moyen de la Medecine, & ils se font bien payer, afin qu'on fasse d'autant plus de cas de leur Art. Pline, qui nous a donné ce fragment de la Lettre de Caton à son fils, témoigne pourtant que cet illustre Romain ne méprisait pas la Medecine en elle-même, mais qu'il ne vouloit pas qu'on en fit métier. Il avoit même composé un Traité de Medecine pour sa famille.

Le même Auteur nous apprend que long-tems depuis Caton les Medecins furent chassés de Rome. Il est vrai que le passage est équivoque, & peut signi-

L fier

XXIX. Cap. I. Sect. VI. VII.VIII. Edit. Hard.

fier que quand on chassa les Grecs d'Italie, on *en excepta les Medecins* *. Mais il semble que le P. Hardouin fasse assez bien voir par un passage de Ciceron † que dans cet endroit *excipere* pourroit bien ne pas signifier *excepter*, mais *comprendre nommément*, comme il prétend que les Jurisconsultes prennent ce mot quelquefois. Ainsi ce n'est pas tout-à-fait sans fondement que le Jurisconsulte de Pogge reproche aux Medecins, qu'ils ont autrefois été chassé de Ro-

(a) p. 45. me (a). Mais de dire, comme *Cornelius Agrippa*, qu'ils en furent bannis pendant l'espace de six cens ans, c'est ce qui est insoutenable, comme l'ont remar-

(b) *Bor-*qué Antoine Borremans (b) & *Charles
rem. Var.* *Drelincourt*, célèbre Professeur en Me-
Lect. p. decine.

184. 185. (c) *Suet.* Au contraire Jules César (c) leur ac-
Cæs. 42. corda le Droit de Bourgeoisie, ce qui est une preuve que les Medecins n'étoient plus alors des Esclaves, ou que s'il y en avoit de tels pour l'usage des particuliers, il y en avoit aussi de con-
di-

* *Et cum Græcos Italia pellerent post Catonem, excepisse Medicos.* Plin. ub. supr. Sect. VIII.

† *Cicer. ad Q. Fratr. L. I. Ep. I. T. VII. Edit. Gronov. p. m. 3663.*

dition libre. Suetone * rapporte que quand ce Conquerant fut pris par des Pyrates, dans l'Isle de *Fermaco* (a), il renvoya les gens de sa suite & ses Esclaves, & qu'il ne retint avec lui que deux valets de chambre, & son Medecin que Plutarque (b) appelle son ami.

(a) *Phar-*
macusa
dans l'Ar-
chipel.

Il est certain que les habiles Medecins furent très-considererez des Grands à Rome. Il paroît par plusieurs traits qu'Auguste en faisoit cas. Suetone (c) nous apprend que lors de la première bataille Philippique, Auguste se trouvant fort malade, avoit resolu de ne point sortir de ce jour-là de sa maison, mais qu'il en sortit par le conseil d'un de ses amis, qui avoit eu un songe favorable. Valere Maxime (d), Velleius Paterculus (e) & Laetance (f), nous apprennent que cet ami, étoit *Arturus* (e) L. II. son Medecin. Il falloit que cet Empereur fît grand cas d'un autre de ses Medecins nommé *Antoine Musa*, puisque pour faire plaisir à cet Empereur, les Romains érigerent à Musa une statue (g), qui étoit auprès de celle d'Esculape, (g) Suet. Aug. 59.

(b) *Plut.*
vit. Cæs.
p. 708.

(d) L. I.
Cap. de
sonn.

(e) L. II.
p. 94.

(f) L. II.
c. 5. p.
150.

* Suet. Cæs. 4. Voyez la remarque de Casaubon sur cet endroit de Suetone.

lape, hors de la ville. Antoine meritoit bien cette recompense. Il tira Auguste d'une maladie dangereuse, en lui ordonnant des laitues contre l'avis d'un

- (a) Plin. L. XIX. Sect. xxxviii. Ed. Hard. (b) L. LIII. p. 517. ap. Pitisc. Lex. Antiq. Rom. (c) Tacit. Ann. L. IV. p. 107. (d) Senec. de Benef. L. VI. c. 15. p. 503.
- autre Medecin (a). Ce fut aussi à la consideration de ce Medecin, qu'Auguste donna toute sorte d'immunité aux Medecins, au rapport de Dion Cassius (b). On trouve du tems de Tibere un Medecin entre les amis de Livia femme de Drusus (c). Seneque (d) témoigne que de son tems les Medecins étoient fort aimez & fort reverez à Rome, & il en fait autant de cas que des Précepteurs, qui étant comme les Medecins de l'ame, devroient tenir dans la Société un plus grand rang qu'ils ne tiennent. Les Empereurs Marc Aurele, Lucius Verus & Severe eurent une estime particulière pour Galien, aussi bien que les plus considerables de Rome. Il falloit bien qu'on en fit grand cas à Rome, puisque les Grands leur faisoient jusqu'à vingt cinq mille francs * de pension par an. L'Empereur Claude en donnoit autant à son Medecin. Si c'est

* Plin. L. XXIX. Sect. V. Au reste on suit le calcul du P. Hardouin.

c'est le même qui fut convaincu d'adultere avec Messaline, cet Empereur payoit bien cher son propre deshonneur. Il en couta la vie au Medecin, qui s'appelloit *Vectius Valens* (a). Outre cela ils gagnoient jusqu'à cinquante & soixante mille francs par leurs visites. Il y en eut un qui laissa trois millions p. 183. de livres à ses heritiers. On apprend ces particularitez de Pline. L'Empereur Justinien avoit exempté les Medecins de tutele & de curatelle (b), mais il leur ôta les revenus qui leur avoient été accordez par les Empereurs, comme nous l'apprend Procope (c), qui en blâme fort cet Empereur.

(a) *Plin.**ub. supr.**Tacit. Annal. XI.**nat. XI.*(b) *Instit.**L. I. C.**XX.*(c) *Hist.**Secret. Ch.**XXVI.*

SUR LA TROISIEME QUESTION,

Savoir si du tems de l'Ancienne Rome, la Langue Latine étoit commune aux Savans, & au Peuple, ou si les Savans avoient leur Langue, & le Peuple la sienne.

Pogge soutient ici que le Peuple parlloit la même Langue que les Savans, contre Leonard Aretin & quelques autres, qui avoient avancé le contraire.

Descartes étoit sans doute là-dessus du sentiment de Pogge. Quelcun lui ayant reproché, que son Latin n'étoit pas élégant, il répondit que quand il parleroit mieux, il n'auroit à cet égard, aucun avantage que n'eût la servante de Ciceron.

La question n'est point de savoir, si les Savans & les personnes bien élevées parloient mieux que le peuple. C'est de quoi l'on ne sauroit douter, & l'expérience l'apprend chez toutes les Nations du Monde, où la même Langue a son bel usage & son patois. Mais il s'agit de savoir si le peuple parloit la même Langue que les Savans, c'est-à-dire la Langue Latine, que parlerent les Romains, depuis qu'ils furent maîtres du *Latium* ou du *Païs Latin*. C'est ce que soutient Pogge, & ses raisons m'ont paru convaincantes.

Il allegue d'abord l'autorité de son Quintilien *, qui vouloit, que les per-

res

* *Ante omnia ne sit vitiosus sermo nutricibus, quas, si fieri posset, sapientes Chrysippus optavit, certe, quantum res pateretur, optimas eligi voluit. Et morum quidem in his haud dubie prior ratio est; recte tamen etiam loquantur. Has primum audiet puer, harum verba effingere imitando conatur.* Quintil. Instit. Orat. cap. 1.

res & meres choisissent pour leurs enfans des nourrices qui parlaffent bien. Cette précaution eût été inutile, si le peuple eût parlé une autre Langue que les gens de condition. Aussi Quintilien distingue entre parler *Latin*, & parler *Grammaire*. Les Savans parloient *Grammaire*, c'est-à-dire correctement, & le peuple parloit un mauvais *Latin*.

Mais pour remonter plus haut que le tems de Quintilien qui écrivoit sous l'Empire de Domitien, Pogge fait voir clair comme le jour, par plusieurs traits d'*Histoire* fort curieux, que dès les premiers tems de la République, tout le monde parloit *Latin*. Dès le tems de *Servius Tullius* les Colonies Romaines parloient cette Langue, comme Tite Live (a) le dit des Albanois. Le même Historien nous apprend qu'Annibal a-
(a) *Liv. L. I. c. 27.*
 voit toujours dans son armée des espions qui parloient *Latin*, pour gagner les Soldats Roms. Il est clair qu'avant le tems de Ciceron, on haranguoit le peuple en *Latin*; ce qui auroit été fort inutile, s'il n'eût pas entendu cette Langue. On en peut voir quantité d'exemples au commencement du Livre de cet Orateur intitulé *Brutus*.

L 4 Quand

Quand on haranguoit en plein Senat, cet auguste Corps étoit tout environné du peuple, qui écoutoit avec une attention proportionnée à l'intérêt qu'il prenoit à la cause. C'est ce qui paroît par le commencement de l'Oraison pour Milon. On parloit Latin sur les Théâtres, & le peuple applaudissoit ou siffloit selon son goût. Les femmes parloient Latin à Rome, & même Ciceron

(a) *Cic. de Orat. L. III. c. 13. & Brut. 54.*

(a) prétend qu'elles parloient mieux que la plûpart des hommes, parce qu'elles n'avoient pas tant de commerce avec les Etrangers. Il y avoit même des Ecoles pour apprendre aux enfans à bien parler & à bien écrire en Latin. Ciceron témoigne qu'il y avoit des Orateurs qui haranguoient fort éloquemment le peuple en Latin, sans avoir jamais étudié, comme il le dit de *Curion.* Varron témoigne que les Esclaves, les Crieurs publics parloient Latin, & que tout se disoit au peuple dans cette Langue. Les Romains en étoient si jaloux, que par arrêt du Senat, les Nations étrangères étoient obligées d'y faire leurs propositions en Latin. On parloit Latin en Espagne, Jugurtha l'avoit appris à *Numance*, & il se servit un jour fort

*Sallust. Bell. Ju-
gurth. p. 146.*

fort heureusement de cette Langue, pour tromper l'armée Romaine. Pogge prétend même que de son tems la Langue Espagnole étoit presque toute Latine. Il remarquoit qu'à Rome les femmes & le peuple avoient conservé plusieurs mots Latins qu'il ignoroit. Un Poissonnier lui apprit par exemple, que le poisson qu'on appelle en Italien *Storio* *, s'appelloit en Latin *Lupus Tyberinus*, *Loup du Tybre*, parce que le meilleur se trouvoit dans le Tybre. Ce petit *peson*, que les femmes mettent au bout du fuseau pour mieux filer, Pogge apprit d'une Romaine, qu'il s'appelloit en Latin *vorticulum*, & j'ai ap- pris d'une Poitevine, que le peuple l'appelloit encore en Poitou *verteil*, aussi bien qu'en Languedoc.

Quoiqu'il soit assez clair par tout ce qu'on vient de dire, que tout le monde parloit Latin à Rome, Pogge ne disconvient pourtant pas, que cette Langue n'ait eu ses progrès & ses degrés de perfection, & que pendant long-

* On croit que c'est *la Merlue*, ou *le Merlus*, en Latin *Astellus*, ou *Salpa*, en Allemand, *Stockfisch*.

long-tems elle n'ait été confuse & barbare, à cause du grand nombre de peuples dont celui de Rome fut d'abord composé, & des Nations qui furent assujetties à l'Empire Romain.

DIGRESSION SUR L'ORIGINE,
LES PROGRÈS, ET LES DESTINÉES DE LA LANGUE LATINE.

C'est ce qui me donne occasion de parler des divers progrès de la Langue Latine, & je ne saurois à cet égard suivre de meilleur guide, que Mr. *Jean George Walch*, dans l'*Histoire Critique de la Langue Latine* imprimée à Leipzig en 1716. Il partage les destinées de cette Langue en plusieurs âges. L'âge barbare & inculte, l'âge moyen, l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain, & l'âge de fer.

L'âge barbare dura quatre à cinq cens ans depuis *Romulus*, sous lequel on parla plus Grec que Latin, jusqu'à *Livius*

(a) *Cicero Andronicus*, dont Ciceron (a) dit qu'il *Tusc. I. 1.* introduisit la Fable, ou la Comédie à *Livius L. VII. c. 2.* Rome. La Langue Latine commença à se dégrossir tant soit peu sous Numa Pompilius, par l'institution des douze

(b) *Liv. Saliens*, Prêtres de Mars (b), à qui ce *L. I. c. 5.* Roi

Roi ordonna de chanter des Vers Latins en l'honneur de cette fausse Divinité.

L'âge moyen ou demi barbare s'étend depuis *Andronicus* jusqu'à *Ciceron*. Il y eut pendant cet espace de tems un bon nombre de savans hommes, qui commencerent à polir la Langue Latine. De ce nombre étoient les Poëtes *Ennius* * & *Nævius*. Ce dernier se fit à lui-même cette Epitaphe (a), que l'on rapportera pour donner quelque idée de la Latinité de ce tems-là.

(a) *Agell.*
Noct. Att.
I. 24.

Mortalis immortalis si flere foret fas ,
Flerent Divæ Camœna Nævium Poëtam.
Itaque postquam est Orcino traditus thesauro ,
Obliti sunt Romæ loquier Latina Lingua.

C'est-à-dire, „ S'il étoit permis aux immortels de pleurer les mortels, les Muses plaureroient le Poëte Nævius. Depuis sa mort on a oublié à parler Latin à Rome ”. C'étoit à peu près le stile des Epitaphes de ce tems-là. Les Poëtes ne se piquoient point de

mo-

* Ovide dit d'*Ennius*, qu'il avoit beaucoup d'esprit, mais qu'il écrivoit mal.

Ennius ingenio maximus, arte rudis.

Trist. L. II. 424.

modestie. Dès qu'ils étoient morts, la Comédie étoit en deuil, la Scène étoit déserte, les Jeux & les Ris s'exiloient volontairement, & tout le monde fondeoit en larmes, comme Plaute le dit de lui-même. Celle de Pacuve est plus modeste & plus ingenieuse par sa simplicité.

*Adolescens, tamen et si properas, hoc te saxum rogat,
Utei ad se adspicias, deinde quod scriptu'st legas:
Hic sunt Poëta Marcei Pacuviae sita
Offa. Hoc volebam nescius ne essem. Vale.*

„ Paffant, quelque pressé que vous
„ soyez, cette tombe vous prie de la
„ regarder & de lire ce qu'elle porte
„ écrit. Ci-gisent les os du Poëte Marc
„ Pacuve. C'est ce que je voulois que
„ vous n'ignoraffiez pas. Adieu.

Terence a été un des Auteurs de ce tems-là, qui a écrit le plus poliment, quoiqu'il fente encore beaucoup le vieux, & qu'entrainé par Menandre & les autres Comiques Grecs, sa phrase soit souvent Grecque. Les Comedies

(a) *Cic. ad Attic. L.* de Terence étoient si bien écrites, qu'au rapport de Ciceron (a) on les attribuoit *VII. Ep. 3.* à *Caius Lælius*, qui étoit un des plus *Off. L. I.* agréa-

e. 30.

agréables hommes de son tems, & aussi gai que Scipion son ami étoit sever. Cependant l'Auteur de la Vie de Terence, que l'on croit être Suetone, dit que si ce Poëte Comique avoit eu besoin d'aide pour faire ces Pieces, il ne se seroit servi ni de Lælius ni de Scipion, qui étoient de jeunes adolescents, mais plutôt de *Caius Sulpitius Gallus*, qui fut l'inventeur des Comédies aux Jeux Consulaires, ou de *Fabius Labeo* ou enfin de *Marcus Popilius*, tous deux hommes Consulaires & Poëtes. Il est certain que Terence fut accusé d'être plagiaire. Le Poëme de *Lucrece* fait honneur à cet âge, & ne seroit pas indigne de l'âge d'or pour sa Latinité, s'il étoit moins obscur. On prétend qu'il mourut le même jour que nâquit Virgile. On a encore le Livre de *Caton* l'ainé ou le Censeur touchant l'*Agriculture*. Quoique Ciceron eût une haute estime pour Caton, il faisoit si peu de cas (a) de son éloquence, qu'il au-
 roit voulu qu'on eût refondu ses Ouvra-
 ges pour en faire quelque chose de bon. Plutarque en a jugé plus favorablement, il lui donne du joli & du grave, de l'a-
 gréable & du fulminant, du facetieux
 &

(a) *Brut.*

17.

& du severo, du fententieux & du pi-
quant. Mais l'Auteur Grec m'a bien
la mine de s'être diverti à ses antitheses,
pour faire honneur à son Heros. On
n'a que des fragmens des autres Auteurs
de la même date, comme d'Ennius, de
Cæcilius, Pacuvius, Accius, Afranius,
Lucilius, dans Ciceron, dans Aulugel-
le & dans quelques autres Anciens.

Mr. Walch ne commence l'âge d'or
de la Langue Latine, qu'au tems de
Ciceron, & le finit avec Auguste; c'est-
à-dire, qu'il ne lui donne guere, plus
d'un siècle. Ce fut le tems des Varrons,
des Cicerons, des Jules César, des Cor-
nelius Nepos, des Virgiles, des Horac-
ces, des Ovides, des Severes, des Al-
binovanus, des Sallustes & de plusieurs
autres, dont les Ouvrages subsistent en-
core, au moins en partie, malgré les
injuries du tems. Elles nous en ont en-
levé beaucoup, qui, comme les autres,
feroient les delices des Savans.

Il n'est pas surprenant qu'une Lan-
gue parvienne au comble de sa perfec-
tion, dans un siècle où les Grands eux-
mêmes se font une gloire & un plaisir
de la cultiver. Jules César lui-même qui
sembloit ne respirer que la gloire &
l'Em-

l'Empire, ne laissa pas au milieu de ses projets ambitieux de dédier à Ciceron un Livre de l'*Art de parler* (a). Au-
 guste avoit aussi étudié les Belles Let- (a) Cicer. Brut. I. 72.
 tres avec beaucoup de soin. On pré-
 tend même qu'outre des Lettres il com-
 posa divers Ouvrages, dont on n'a que
 des fragmens (b). On ne sera peut-être (b) Suet. Aug. 89.
 pas fâché de trouver celui-ci d'une Let- Vellei.
 tre qu'il écrivoit à son petit-fils Caïus (c). Paterc. L.
Have, mi Cai, meus ocellus jucundissimus, II. p. 85.
quem semper medius fidius desidero, quum (c) C'est
à me abes, sed præcipue diebus talibus, Caligula.
qualis est hodiernus, oculi requirunt meum
Cajum, quem, ubicumque hoc die fuisti,
spero lætum & benevolentem celebrasse
quartum & sexagesimum natalem meum.
Nam, ut vides, ιλιμαντηρια communem se-
niorum omnium tertium & sexagesimum
annum evasimus. Deos autem oro, ut
mihi quantumcunque supereft temporis, id
salvis vobis traducere liceat, in statu Rei-
publicæ felicissimo ἀνδραγαθών ὄμῶν οαι
διαδεχομένων stationem meam (d). „ Je (d) Agell.

„ vous salue, mon cher Caïus, que XV. 7.
 „ j'aime comme mes yeux. Je vous
 „ puis assurer que vous n'êtes jamais
 „ absent, que je ne vous souhaite ar-
 „ demment : Mais surtout mes yeux
 „ vous-

„ voudroient voir mon cher Caius uti
 „ jour comme aujourd'hui. Quelque
 „ part que vous soyez je ne doute pas,
 „ que vous n'ayez célébré joyeusement
 „ & en bonne santé ma soixante &
 „ quatrième année. Car, comme vous
 „ voyez, j'ai échappé la soixante &
 „ troisième qui est l'année climacte-
 „ rique des Vieillards. Je prie les
 „ Dieux que tout le tems qui me ref-
 „ te, vous jouissiez d'une parfaite
 „ santé, & que par vos belles actions
 „ vous vous mettiez en état de souête-
 „ nir un jour mon poste dans cette flo-
 „ rissante République.

Mécénas * n'étoit pas moins hom-
 me de Lettres, qu'homme de Guerre
 & de Cour, témoin Horace qui l'ap-
 pelle (a) savant dans les deux Langues,

(a) Lib. III. Od. VIII. 5. *Docte Sermones utriusque Linguae.* Un

autre excellent Poète (b) du même tems
 novanus. lui donne l'Eloge d'avoir été élevé
 Eleg. II. dans les Sciences par Apollon & par Mi-
 y. 17. 18. nnerve, & d'avoir fait honneur à l'un &
 Edit. Cle- rici. à l'autre.

Pal.

* Voyez le Mécénas de Jean Henri Meibo-
 mius imprimé on 1654. Cette Piece merite d'être
 lué.

*Pallade cum docta Phœbus donaverat artes,
Tu decus & laudes hujus & hujus eras.*

Mécénas étoit Poëte & Orateur, mais à peine reste-t-il quelques fragmens de ses Ouvrages soit en prose soit en vers. La distinction particulière qu'il faisoit des Savans, & ses liberalitez envers eux sont connues de tout le monde, mais imitées de si peu de Grands, qu'il n'est pas surprenant que l'on ne retrouve que rarement des Virgiles, comme le disoit Martial (a).

(a) *Mart. VIII.*

Sint Mæcenates, nec deerunt, Flacce, Maronæs. 56.

En bons Auteurs si le siecle est sterile,
Ami, ne t'en étonne pas:
Que l'on retrouve un Mécénas;
On verra renaître un Virgile.

Le siècle d'argent qui commence à la mort d'Auguste & finit à Antonin le pieux fut très-fertile en excellens Auteurs, mais la Langue commença à perdre de sa naïveté & de sa gravité malgré les soins, que se donna Quintilien * pour

ra-

* *Corruptum & omnibus vitiis fractum dicendi genus revocare ad severiora judicia contendere.*
Quint. L. X. C. I. p. 517.

M

ramener l'âge d'or. Seneque, qui est de ce siècle-là, a de l'esprit infiniment, & beaucoup de savoir, mais son style plein d'affection, d'antitheses, de pointes, de jeux d'esprit, énerve ses pensées & choque notre goût, comme il choque le goût de ceux qui tenoient encore pour le siècle d'or de la Latinité. Le

Quint. *ubi suprà.* jugement qu'en porte Quintilien mérite d'être rapporté. „ Son style, dit-il,

„ est d'autant plus contagieux, que les
 „ défauts en sont agréables. Il auroit
 „ mieux écrit s'il se fût servi de son
 „ propre esprit & du jugement des au-
 „ tres. Mais le mépris qu'il en a fait
 „ & sa tendresse pour ses productions
 „ affoiblit son éloquence naturelle.
 „ Les jeunes gens sont si charmés de
 „ certaines petites sentences coupées
 „ où il se joüe, qu'ils ne lisent pres-
 „ que point d'autre Auteur. Les gens
 „ d'un goût plus grave & plus sévère
 „ peuvent pourtant le lire avec fruit
 „ pourvu qu'ils le fassent avec choix.
 „ C'étoit un génie heureux, capable de
 „ produire tout ce qu'il vouloit, mais
 „ il n'a pas voulu ce qui étoit le mieux.
 On peut voir le jugement de Mr. Walch
 sur les autres Auteurs de ce siècle-là.

Il compte l'âge d'airain depuis Antonin jusqu'au tems d'*Honorius*, où arriva l'invasion des Barbares. Outre les Auteurs profanes en bon nombre, ce siècle a produit les *Tertulliens*, les *Arnobes*, les *Lactances*, les *Cypriens*, les *Hilaires*, les *Prudences*, les *Juven-
cus*, les *Ambroises*, les *Jerômes*, les *Augustins*, les *Ruffins*, les *Damases*, les *Sulpices Severès*. L'illustre & savant M. Ezechiel de Spanheim a remarqué que depuis Auguste jusqu'aux Antonins, les Médailles des Empereurs étoient d'une admirable beauté, mais que celles des Empereurs suivans sont plus utiles pour l'Histoire que recommandables pour leur beauté. La Langue Romaine eut le même sort, dit M. Walch, elle vieilliffoit insensiblement avec l'Empire. Cet Empire ayant été inondé par les Barbares, sur tout par les *Goths* & les *Lombards*, la Langue Latine se vit sous un siècle de fer qui dura six à sept siècles. Pendant ce long espace de tems, il ne laissa pas d'y avoir des Auteurs qui firent honneur à cette Langue & surtout quelques Poëtes. Mais depuis Charlemagne, ce fut une ignorance si générale qu'à peine les Eccle-

siaстiques favoient quelque peu de méchant Latin. Il y eut à la vérité des Scholaстiques d'un grand savoir, mais ils firent certainement plus de mal que de bien par la barbarie de leur style, & la subtilité de leurs distinctions. On peut dire qu'ils empoisonnerent la Théologie & la Religion.

Comme l'invasion des Barbares en Italie en avoit exilé la Langue Latine, l'irruption des Turcs en Grèce donna occasion aux Italiens de la rappeller de son exil, ces derniers ne voulant pas céder aux autres la gloire de cultiver leur Langue maternelle *. C'est ce qui me ramène à Pogge.

DE LA NOBLESSE.

Laurent de Medicis, & Nicolas Nicoli étoient allez rendre visite à Pogge dans sa maison de campagne pour y voir des Statues & d'autres Antiques qu'il avoit apportées de Rome & dont il ornoit son jardin. Comme Laurent railloit

Pog-

* Au reste le Traité qu'a fait en 1713. M. Jacques Burchard sur les Destinées de la Langue Latine en Allemagne est d'une grande beauté & merite bien d'être lu.

Pogge de cette curiosité à laquelle il sembloit que ce dernier attachât quelque Noblesse, je connois bien, dit Pogge en riant, la finesse de Laurent. Il voudroit me degoûter de mes Statuës pour m'en enlever une bonne partie. Quoiqu'il en soit, ils eurent à cette occasion une conversation sur le sujet de la Noblesse. On en va donner le précis.

Pogge prétend qu'entre les Anciens Grecs il n'y a eu qu'Aristote & Metrodore * qui ayent traité de la Noblesse.

Les Latins ne prenoient pas le mot de Noblesse dans le sens qu'on le prend aujourd'hui. Ils attachoient à la Noblesse tout ce qui illustroit & qui distinguoit le commun, surtout à la Science & aux Vertus morales, civiles, & politiques. Quelquefois même dans leur style on étoit annobli par les grands vices, par les grands crimes & par les grandes passions. *Quintus* frère de Ciceron disoit de *Catilina* & de *Marc Antoine*, ses Competiteurs au Consulat, que ces deux personnages étoient plus

* On ne trouve point ce Traité d'Aristote parmi ses Oeuvres & il n'y a point été compté par Diogene Laerce, qui a parlé de celui de Metrodore l'un des Disciples d'Épicure. *Poggii Op.* p. 64.

plus noblés par leurs vices que par leur naissance. Quand il s'agit des personnes la Noblesse marque aujourd'hui dans notre Langue principalement la naissance & l'extraction, quoi qu'au figuré on puisse avoir des sentimens & des manières & faire des actions nobles sans l'être de naissance. Il y a de beaux traits & des sentimens nobles dans les Anciens touchant cette Noblesse qui n'est fondée que sur celle des Ancêtres & qui n'est pas soutenuë par la vertu ou par le merite. Appius, surnommé le Beau, Général Romain s'étant plaint de ce que Ciceron dans une certaine occasion n'étoit pas allé au devant de lui selon la coutume, & comme Lentulus l'avoit pratiqué à l'égard d'Appius & Appius à l'égard de Lentulus, voici ce que lui dit Ciceron *: „ Vous qui êtes un

* *Appius Lentulo, Lentulus Appio processit obviam: Cicero Appio noluit? Quaso, etiamne tu has ineptias, homo (mea sententia) summa prudenter, multa etiam doctrina, plurimo rerum usu, addo urbanitate, qua est virtus, ut Stoici rectissime putant, ullam Appietatem, aut Lentilitatem valere apud me plus quam ornamenta virtutis, existimas? Cum ea consecutus nondum eram qua sunt hominum opinionibus amplissima, tamen ista vestra nominis numquam sum admiratus: viros esse, qui*

„ homme si prudent & si éclairé, qui
 „ joignez à un grand usage du monde
 „ tant de politesse & d'urbanité, est-il
 „ possible que vous vous arrêtez à ces
 „ chimères? Croyez-vous que je ne fas-
 „ se pas plus de cas des ornement que
 „ donne la Vertu que de toute l'*Appié-
 té*, & de toute la *Lentulité*. Avant
 „ que je fusse parvenu aux plus gran-
 „ des dignitez, je n'étois point ébloui
 „ de vos noms & je ne trouvois de
 „ grandeur que dans ceux qui vous les
 „ avoient laissé. Mais depuis que j'ai
 „ acquis les plus grands honneurs &
 „ exercé les plus sublimes emplois de
 „ la République, si je ne prétends pas
 „ vous être supérieur je croi au moins
 „ être devenu votre égal “. Voici un
 autre trait en style de Seneque (a). Une (a) Senec.
 maison toute remplie de vieux portraits Ep. 44.
 tout pleins de poussiere & de fumée ne
 donne point la Noblesse. Personne n'a
 vécu pour notre gloire, & ce qui a été
 avant nous ne nous appartient point.

Ce

*ea vobis reliquissent magnos arbitrabar. Postea ve-
 ro, quam ita & cepi & gessi maxima imperia ut
 mihi nihil neque ad honorem neque ad gloriam ac-
 quirendum putarem: superiorem quidem nunquam
 sed parem vobis me speravi esse factum. CIC. Ep.
 ad Fam. Lib. III. Ep. VII.*

M 4

Ce qui fait la Noblesse c'est l'Esprit, c'est le Courage, ce sont les sentimens qui de quelque condition que l'on soit peuvent toujours s'élever au-dessus de la fortune. M. Despreaux a fait connoître admirablement dans sa cinquième Satire quel étoit le sentiment de Juvenal là-dessus.

Pourquoi donc voulez-vous que par un sot abus
Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus ?

On ne m'éblouit point d'une apparence vaine.
La Vertu, d'un cœur noble est la marque cer-
taine.

Pogg. · Chaque Nation, selon son genre & son
Op. 67. Caractère fait consister la Noblesse en des choses fort différentes. Les Napolitains, qui s'en piquent plus qu'aucun autre Peuple d'Italie, la font consister à ne rien faire. Les Nobles d'entre eux aimerroient mieux mourir de faim, ou voler, que de travailler, d'exercer le negoce ou de se mesallier pour se tirer de la nécessité. Un noble & riche Napolitain pour avoir vendu ses vins en gros eut toutes les peines du monde à marier sa fille avec une grosse dot parce qu'on

qu'on le regardoit comme un Marchand.

La conduite des Venitiens est toute opposée. Ils n'ont pas la même idée de la Noblesse que les Napolitains, qui ne la fondent que dans la naissance. Il suffit à Venise d'être de l'Ordre des Senateurs pour être noble & pour annoblir sa famille, mais bien loin de faire confister la Noblesse dans l'oisiveté, tous les Nobles negocient & même les Chevaliers. Il n'en est pas ainsi dans les autres païs de la domination des Venitiens. Les Nobles y vivent de leurs rentes sans faire aucun trafic.

Les Nobles Genois sont à peu près de même Caractère que les Venitiens.

A l'égard des Romains, les Nobles y méprisent le métier de Negociant, mais au contraire ils ne croient pas que l'Agriculture & tous les travaux de la campagne soient indignes d'un homme noble. On peut même negocier, sans deroger, des revenus de ses terres, & ce genre de vie rustique y peut quelquefois annoblir un roturier.

A Florence pour être Noble il faut sortir d'une ancienne famille Patricienne, dont une partie se peut jettter dans le Negoce sans deroger, l'autre vit no-

blement. C'est le moyen de soutenir les familles.

Voici l'idée qu'on nous donne ici de la Noblesse chez les autres Nations, au moins dans ce siècle-là. En Allemagne on tient pour nobles ceux qui ont de quoi vivre de leurs rentes hors des villes, qui commandent des châteaux & de petites places. La plus grande partie de cette Noblesse vit de brigandage *. Ceux qui ont plus de génie & d'élevation d'Esprit s'attachent aux Princes & se polissent dans les Cours autant que le peut permettre la rudesse & la grossiereté de leur naturel. La Noblesse Françoise est toute repandue dans la Campagne où chacun fait cultiver ses terres. C'est une honte à un Gentilhomme François d'habiter dans une ville. On y a un profond mépris pour les Marchands, c'est parmi les Gentils-hommes François † une espece de titre de Noblesse de se ruiner en dépenses & de ne s'embarasser point de l'avenir. La Noblesse multiplie tous les jours

* Je l'attribuerois plutot au siècle qu'au naturel.

† La Noblesse est aujourd'hui en France sur un autre pied; je ne sais si Pogge étoit bien informé de tout ce qu'il dit là-dessus.

jours en France, parce que si les Enfans d'un Marchand ou même d'un Artisan se retirent à la Campagne & y vivent du revenu de leurs terres, ils sont regardez comme des demi - Gentilshommes & leurs enfans sont nobles. On regarde aussi comme noble, ceux qui ayant été au service des Princes ont acquis quelque terre. On donne à peu près le même caractère aux Anglois. Il est indifferent aux Espagnols qu'on demeure dans les villes ou à la Campagne pourvu qu'on soit de noble extraction ou qu'on vive noblement. Chez les Polonois c'est l'Art Militaire qui fait les Nobles, & les Esclaves peuvent le devenir pourvu qu'ils se signalent à la guerre *. Parmi les Grecs tous ceux qui sont au service de l'Empereur sont regardez comme nobles quand ils seroient de basse extraction. Ce n'est pas la même chose parmi les Princes de l'Europe; quoi qu'on soit à leur service, il faut qu'ils donnent des Lettres de Noblesse à ceux qu'ils veulent mettre dans le rang des Nobles. Le Pape, l'Empereur, les Rois, les

Prin-

* C'est la même chose chez les Nations Barbares, comme les Egyptiens & les Sarrasins.

Princes ont ce droit & en usent souvent sans beaucoup de choix. Mais on met une grande difference entre la Noblesse acquise par de belles actions & par des services signalez & celle qu'on a acquise avec un peu d'Encre & de Cire. Pogge se moque de cette derniere.

Maximes. La Noblesse ne fauroit nous venir de dehors, il faut que chacun la tire de sa propre Vertu. Un Prince peut bien faire un homme riche & grand Seigneur, mais il n'est pas plus en son pouvoir de faire un homme noble que de le faire sage & vertueux. Les plus grandes dignitez & les plus grands commandemens n'annoblissent point les mechans & les fous, parce que la Noblesse est incompatible avec tout ce qui est vicieux. p. 71.

Un homme qui passe sa vie dans l'oisiveté, ou au moins sans aucune honête occupation, & qui ne se distingue par aucune vertu & par aucune lumiere, & qui ne s'appuie que sur la Noblesse de ses Ancêtres ne fauroit passer pour noble. Encore moins un mechant Citoien, un homme d'une ame basse & venale qui ne se signale que par de mechantes actions prétendroit - il passer pour noble à l'ombre de la Vertu de ses

pe-

peres. Prétendre ne soutenir la Vertu de ses Ancêtres que par un grand nombre de chevaux, de chiens & d'oiseaux & en courant les bois & les forêts; c'est chercher la Noblesse parmi les bêtes.

Quelque ancienne que soit une Maison, s'il n'y a eu de pere en fils que des scelerats & des gens vicieux, elle ne peut donner aucune Noblesse à la posterité, & plus les enfans sont éloignez de tels peres quant au tems de leur naissance, plus ils sont éloignez de la Noblesse.

A quoi sert à la plûpart de nos Chevaliers qui tiennent le premier rang parmi la Noblesse, à quoi leur sert ce grand nombre de Chevaliers qu'ils comptent parmi leurs Ancêtres avec tant d'ostentation, s'ils ne se distinguent que par une agraffe ou par un épéron d'or. Nos mœurs sont bien differentes de celles des Anciens Romains. Parmi eux l'Ordre des Chevaliers étoit populaire, il n'étoit point censé noble. La plûpart d'entre eux étoient *Publicains*, occupez au bas emploi d'exiger des impôts. Les Nobles étoient ceux qui descendoient de Famille Patricienne, & qui tiroicnt leur origine de Senateurs, de Con-

Consuls, de Generaux, de Conquérants & de Triomphateurs: Les Chevaliers pouvoient à la vérité annoblir leurs maisons par leurs belles actions soit en paix, soit en guerre. Ce ne fut point la naissance qui annoblit *Marius* ni *Ciceron*, mais ils auroient laissé à leurs enfans une Noblesse bien legitime, s'ils avoient voulu imiter les vertus de leurs Peres.

p. 83.

L'Affranchi de Ciceron qui se forma à la Vertu sous son Maître étoit plus noble que le fils de Ciceron, puisque ce dernier dégenera des vertus de son pere.

C'étoit là le sentiment de Nicolas Nicoli sur le sujet de la Noblesse. A l'entendre parler, c'est une pure chiimere à toute sorte d'égards. Il ne voudroit pas même accorder aucune Noblesse à la Vertu, parce que son propre est de rendre heureux & sage, & non d'annoblir. Les sentimens de Laurent de Medicis sont & moins outrés & plus rai-
fonnables.

Voici à quoi l'on peut réduire ce qu'il en dit. Quoique les sentimens des Nations soient differents sur le sujet de la Noblesse, suivant leur diverse consti-

tu-

tution, on doit tenir pour noble ceux qui sont regardez comme tels par leurs compatriotes.

Qu'on passe sa vie à la campagne, ou qu'on la passe dans les villes, c'est ce qui ne rend point noble, comme il n'empêche point de l'être.

Malgré le partage des Nations sur la Noblesse, il y a pourtant certaines choses dont elles conviennent toutes. Un homme, par exemple, qui a un grand patrimoine dont il use honnablement, qui mene un genre de vie honnête & noble, qui ne se soutient point par des emplois mercenaires, qui se distingue dans les armes, ou que les dignités élèvent au dessus des autres, passera par tout pour noble.

Cette vertu austere, & Stoïcienne ou plutôt metaphysique, qui se contente d'elle-même, sans prétendre avoir besoin d'aucun appui, est une pure idée qui n'existe nulle part. Tout le monde la louë, mais personne n'y aspire. Elle n'entre point dans les villes, & il la faut chercher dans les deserts inhabités. Mais quand même elle seroit dans l'être des choses, elle ne donneroit point ce qu'on appelle la Noblesse. La Vertu a
be-

besoin pour la donner d'un assemblage de secours qu'elle n'a point d'elle-même. Il faut de la santé, des richesses, des parens, la patrie, tous biens qui dépendent de la fortune.

Quelle Noblesse peut avoir un Philosophe qui content de ses méditations, passe ses jours dans une Bibliothèque, se connoissant à peine lui-même, ou un particulier qui vit comme un ermite dans un village inconnu à tout le reste des hommes. S'il est homme de bien, tout ce qu'on peut dire de lui, c'est qu'il a de la vertu, mais point de Noblesse.

Après cette conversation ils se séparent bons amis, laissant à chacun la liberté de son sentiment.

DE LA MISERE DE LA CONDITION HUMAINE*.

On introduit dans ce Traité le grand Cosme de Medicis, s'entretenant avec Pogge & quelques autres Savans sur la

mi-
* Ce Discours est addressé à Pandolfe de Malatesta. Pogge l'écrivit à l'âge de 72. ans dans le tems de la prise de Constantinople par les Turcs. Pogg. Op. p. 88.

misere humaine à l'occasion de la ruine de l'Empire, par les conquêtes des Turcs. On reduira cette conversation à quelques maximes.

Les regrets inutiles sont indignes d'un homme sage. Nos maux sont-ils sans remede, il vaut mieux les adoucir par la reflexion, que de les aigrir par des plaintes infructueuses. La Nature se montre d'elle-même assez dure envers nous, sans nous exciter à en ressentir plus vivement les rigueurs. C'est l'Apologie de Democrite.

La Fortune ressemble au tonnerre qui tombe ordinairement sur les grands arbres & sur les édifices les plus elevez. Elle se plaît à tomber sur les grands Empires.

Les derniers malheurs paroissent toujours les plus grands. Il n'en arrive point de si lamentables, de si généraux, que l'Histoire ne fournisse encore des exemples d'évenemens & de spectacles plus tragiques.

Pourquoi deplorer les malheurs d'une seule Ville ou d'une seule Nation, comme si tout le Genre humain n'étoit pas la victime de la misere?

La plûpart des malheurs des hommes
N leur

leur arrivent par leur faute, mais comme la Raison n'a pas assez de force pour les corriger, ils meritent d'autant plus de compassion qu'ils sont tout ensemble coupables & malheureux.

La Nature ne nous a donné que la Raison pour tout rempart contre les assauts de la Fortune. Mais en même tems elle a affoibli ce rempart en lui suscitant mille ennemis redoutables & presque toujours invincibles. C'est l'avarice, la prodigalité, la luxure, la crainte, la temerité, l'envie, l'orgueil, la colere, l'ambition, & toutes les autres passions. Celui que la Raison seule munît contre les maux de ce monde est le Phenix qui ne se trouve nulle part. Il y a quelques exemples rares de gens qui peuvent parler fort à leur aise des misères humaines, parce qu'ils se trouvent presque exemts de toutes. *Cosme de Medicis* étoit noble, riche, savant, d'une vertu & d'une valeur peu commune, dans une haute dignité. Il avoit de l'esprit infiniment. Ses services & ses qualitez Heroïques le rendirent les délices de sa Patrie. Mais il étoit sujet aux douleurs de la Goutte qui ne reconnoît pas plus l'Empire de la Raison que

que le Vice & les autres malheurs.

Qu'on ne me parle point des adoucissemens qu'une femme, des enfans, une famille, une posterité, des alliances peuvent apporter aux maux de ce monde. C'est là ordinairement la source la plus feconde & même la plus assurée des malheurs des hommes. Ce sont des biens que la Providence accorde & qu'elle ôte quand il lui plait. La possession n'en est jamais si douce que la perte en est sensible. Ce sont des liens qui durent trop long temps quand ils sont fâcheux & désagréables, trop peu quand ils sont doux, les plus doux ont même leur deboire.

Les apparences du bonheur ne sauroient tromper que le Vulgaire ignorant. Elles cachent souvent une misère plus réelle que la misère de ceux qui passent pour les plus malheureux. Tout le monde fait le mot de ce Romain qu'on blâmoit d'avoir repudié sa femme qui étoit belle & sage. Il ne fit autre chose que montrer à ses censeurs de beaux souliers qu'il portoit. Ils sont beaux, dit-il, mais vous ne savez pas où ils me blessent.

S'il étoit possible qu'on proposât à un 100. 101. N 2 hom-

Pogg.

homme la condition de la vie humaine avant que de naître, il y a lieu de douter s'il ne refuseroit pas de s'embarquer dans un aussi petit vaisseau sur une mer si orageuse, si fertile en écueils, & où le naufrage lui paroîtroit presque inévitable.

S'il y avoit quelque lieu dans le monde d'où la misère dût être bannie, il semble que ce devroit être dans les Monastères, où l'on prétend que la Vertu & la Sainteté se sont retirées comme dans un azyle contre les vices & les vanitez du siècle. Il se trouve en effet quelques-uns de ces bons Moines qui exaltent beaucoup leur bonheur, mais le plus grand nombre avoue ingénûment les misères attachées à la vie monastique. La principale est qu'ils ne sont point à eux-mêmes, & que dans un esclavage perpetuel & insupportable à la plûpart, il faut qu'ils vivent selon les caprices de certaines regles, & de certaines obligations qu'on leur a imposées. D'ailleurs si d'un côté on ne peut pas nier qu'il n'y ait des Religieux fort respectables, par leur Science & par leur Vertu, on ne peut pas disconvenir non plus qu'il n'y en ait beaucoup plus d'ignorans & de vicieux. Il n'y a point de

de lieux où les passions dominent davantage que dans ces retraites destinées à les combattre, & où par conséquent il y ait plus de misère. La plupart des Moines sont ambitieux, avares, & insatiables. On en voit quelquefois venir à Rome fort bien montez & faisant de grandes largesses pour augmenter & pour amplifier leurs revenus. Je parle des Moines rentez.

P. 102.

A l'égard des Moines Mendiants, il semble qu'ils prennent à tâche de reduire les autres à la mendicité, subsistant comme ils font de la sueur & du travail d'autrui pendant qu'ils vivent eux-mêmes dans la faineantise. La plupart de ces Frères *Mineurs*, qui ont pris le nom fastueux d'*Observantins*, ne sont qu'une miserable racaille qui sous prétexte de sainteté s'est devouée à l'oisiveté, & contre l'ordre de la Providence soustraite au travail. Gens superbes, pleins de faste & d'ostentation, médisants, seditieux, & remplis d'une si haute opinion d'eux-mêmes que souvent ils se revoltent contre leur Chef *.

J'ai

* Allusion à la révolte des Cordeliers contre Jean XXII. Poggé n'ose pousser plus loin l'invective contre les Moines de peur de se les attirer à

J'ai vécu cinquante ans, disoit Pogge, à la Cour de Rome, sous plusieurs Souverains Pontifes, & même dans leur confidence. J'en ai vu se plaindre amerement de leur servitude, & détester en secret leur dignité, comme la plus miserable de toutes les dignitez. Il est vrai que la plus grande partie de leur misere a sa source dans leur mauvaise conduite, mais c'est par là qu'ils sont doublement miserables. Ce n'est pas à paître le troupeau de Christ qu'ils donnent le plus de soin, c'est à agrandir & à engraisser leur famille, & s'ils n'y réussissent pas ils en sont plus affligez que de tous les maux de l'Eglise. Ils ont la plupart du tems une telle indifférence pour la Vertu & pour la Religion, que quelquefois on est tenté de croire que Dieu ne s'intéresse pas au bien des hommes, puis qu'il les laisse gouverner par de si méchantes têtes. Ils s'appellent *Serviteurs de Dieu*, mais ils sont le plus souvent les *Serviteurs & les esclaves des ennemis de Dieu*. Il ne

se-
dos. *Ne autem videar cum hac multivaga gente
inane bellum gerere, & ne eos provocem ad male-
dicientiam lingua, sinamus illos in sua felicitatis
opinione tabescere.*

feroit pas malaisé de prouver leur misère , si le respect qu'on a pour une si grande dignité permettoit de découvrir leurs cicatrices. En un mot ils sont si intolérables qu'il n'y a que la patience Divine qui n'en soit pas épuisée.

DU MALHEUR DES PRINCES.

Pogg. p.
392. Edit.
Basil.

Les Empereurs , les Rois , les Princesses , en un mot les Souverains qui paraissent les plus heureux de tous les hommes , peuvent être regardez comme les plus malheureux. S'ils sont méchants , par cela même ils sont d'autant plus misérables , qu'ils font la misère des autres. S'ils sont bons , il faut qu'ils portent le monde sur leurs épaules.

Lors que Marc Aurele fut qu'il avoit été adopté par Adrien pour lui succéder à l'Empire , il fut saisi de tristesse & de frayeur en apprenant cette nouvelle. Il fallut le tirer malgré lui de son Jardin pour le conduire au Palais de l'Empereur. Et comme on lui demandoit la raison de sa répugnance il fit un long Discours sur les maux & les misères du Pouvoir Souverain (a).

Diocletien accablé du poids de l'Empire N 4

(a) Jul.
Capit. p.

160. Pogg.

p. 398.

pire l'abdiqua pour vivre en retraite dans sa Patrie. Hercule & Galere l'ayant exhorté à en reprendre les rênes, il répondit qu'il détestoit l'Empire comme une peste. *Si vous pouviez voir, leur écrivoit-il, les plantes que je cultive dans mon Jardin de Salone, vous ne*

(a) *Aurel. me parleriez jamais de l'Empire* (a). Ce
Vict Epit. qu'il dit sur la difficulté de bien régner,
p. 98.

mérite d'être remarqué. *Quatre ou cinq fourbes, disoit-il, se liguent ensemble pour gouverner l'Empereur. Le Prince enfermé dans son Palais, ignore ce qui se passe, & ne peut presque jamais savoir la vérité. Il faut malgré lui qu'il s'en tienne à ce qu'on lui rapporte. Ce qui fait qu'il donne les charges, à ceux qui le méritent le moins, & les ôte à ceux qui en sont le plus capables. En un mot le meilleur Prince & le plus précautionné est sujet à être vendu* (b).

(b) Vo-
pisc. p.
883.

(c) p. 407.

Pogge dit (c) qu'il y a quatre sortes de gens, qui sont les architectes de la misère des Princes, & par conséquent de celle des peuples. Les flatteurs qui ont l'art de changer les vices en vertus, d'attacher de la gloire & de la justice aux actions les plus honteuses & les plus injustes. Les Ministres de leurs plaisirs &

& de leurs voluptez sont d'autant plus dangereux, qu'ils ont plus d'entrées, & souvent le plus de part à la confidence du Maître. Il n'y en a point dont le Ministere soit plus agréable à la plûpart des Princes que celui des donneurs d'avis pour trouver de l'argent. De là les nouveaux impôts, l'inquisition sur les biens & sur les facultez des riches, les proscriptions, & tous les stratagemes de la convoitise pour avoir le bien d'autrui. Enfin les délateurs sont la plus pernicieuse peste des Etats, sur tout pour l'innocence qu'ils attaquent plus ordinairement que le crime. Ce fut une tache dans la vie d'Adrien, qui étoit d'ailleurs un grand Empereur, d'avoir donné entrée & prêté l'oreille à ces sortes de gens, qui par leurs calomnies lui faisoient perdre ses meilleurs amis.

Pour juger du bonheur ou du malheur des Princes, il ne faut pas les regarder par ce qu'ils nous montrent, mais par ce qu'ils nous cachent,

Au dedans ce n'est que misere.

Voyez cette belle statuë de Jupiter, *Pogg. p.*
qui a la foudre, & celle de Neptune *411. Le*
qui a le trident à la main. Au dedans il *Coq de*
Lucien.

y a des souris & des belettes, qui y prennent leurs repas.

TRAITS D'HISTOIRE TIREZ
DES INVECTIVES DE POGGE.

INVECTIVE
contre
Felix V.

Eugene IV. ayant été déposé en 1438. dans la Session 34. du Concile de Basle, on élût en sa place *Amedée* Duc* de Savoie, sous le nom de *Felix V.* en 1440. Les partisans d'Eugene IV. se mirent alors contre Felix quantité de Libelles, qui furent condamnez dans le Concile. L'Invective de Pogge contre cet Antipape n'eut pas apparemment ce sort, puisqu'il paroît qu'il ne la publia qu'après l'élection de Nicolas V. qui se fit non à Basle, mais à Lausanne, où le Concile fut transféré.

On ne peut pas comprendre la raison de cette furieuse Invective contre Felix & contre le Concile de Basle. Felix avoit abdiqué, Eugene IV. étoit mort, Nicolas V. avoit pris sa place, comme Pogge en convient lui-même dans cette Pièce, le Concile de Basle

ne

* Il avoit été fait Duc par l'Empereur Sigismond en 1416.

ne subsistoit plus, & il semble que tout étoit alors en paix. Il faut pourtant que Felix malgré son abdication fit encore quelques tentatives, pour se relever, ou pour se maintenir *.

Quoi qu'il en soit, Pogge parle du Concile de Basle, qu'il appelle un *Conventicule*, comme d'une *Synagogue damnée* & comme de l'*égout de toute sorte de crimes*. A l'égard des Peres du Concile, il les traite comme des bêtes farouches, qui n'ont que la forme humaine, & comme une racaille de scelerats; *belluæ immanes sub humana forma*.

Pour Felix, c'est selon lui un *Eleve de Satan*, un *Ante-Christ*, un *Mahomet*, une *Idole élevée contre Jesus-Christ*, un *monstre d'avarice & d'ambition*, un *sot* & un *fat* qui fait l'entendu, quoi qu'il soit si ignorant, qu'à peine fait il- lire,

&

* *Demiror insaniam illius execrandi idoli, adeò stupore oppressam, adeò stultitia & cupiditatibus excœcatam, ut mentem audeat tentare Christianorum principum atque optimorum; & præsertim Regis Franciæ, cuius animus semper firmus atque inconcussus stetit pro servanda unitate, semper habuit vero Vicario Christi, semper Eugenium & nunc Nicolaum virum sanctissimum, Pontifices summa coluit veneratione. p. 156.*

& il l'envoye sans façon à tous les Diables. *Abi in malum cruciatum.* Les Cardinaux que Felix créa après son élection, Pogge les appelle des personnages de Theatre & des Comédiens ridicules. *Plures alienis vestibus personatos rubicundo pileo tanquam mimos ridiculos exornasti.*

Voici quelques particularitez concernant Felix. Il avoit toujours été séculier. Il étoit même marié & avoit eu plusieurs enfans, mais il étoit veuf, quand il vint à Basle pour se faire élire Pape. Il y eut à son élection quatre Piemontois. *Ex Gallia Cisalpina, ex his gentibus, quibus Italia noverca est:* quatre François ou plutôt Savoyards, *non ex vera Gallia, quæ floret excellentissimis viris, sed ex illa interclusa sylvis & montibus, patria sordida ac rusticana, quam Sabaudiam vocant:* quatre Allemands, dont il fait une peinture affreuse, quoiqu'il ne disconvienne pas que l'Allemagne n'abondât en bons esprits & en honnêtes gens. *Sunt in eâ natione plurimi egregii viri prudentes, docti, sobrii, omni virtute cumulati, at ex his nullus assumptus est.* Il dit à peu près la même chose des quatre Espagnols qui

qui furent à cette élection. *Totidem attulit Hispania, portenta quædam naturæ, non homines. Referta est enim ea provincia hominibus doctissimis, ornatissimis; nulli eorum est hoc munus nefarium demandatum.*

Philippe de Bergame, Auteur du même siècle, donne de Felix une idée fort différente du portrait qu'en fait ici Pogge. „ C'est, dit-il, un homme „ orné de toute sorte de vertus, par „ lesquelles il a étendu merveilleusement ses Etats, tant au deçà qu'au delà des Monts. Après avoir régné quarante ans, il laissa le gouvernement de ses Etats à *Louis* son fils unique & se retira dans un Hermitage nommé *Ripaille* avec six Gentilhommes, y vivant saintement. Il fut tiré delà pour être couronné Pape à Basle, mais comme il étoit humble & pacifique, il ceda de lui-même le Pontificat à *Nicolas V*, après la mort d'*Eugene IV*, & rentra dans sa retraite avec la dignité de *Legat à Latere*. Il mourut fort âgé en odeur de sainteté. Cet Historien prétend même qu'il fit des miracles après sa mort. A ce dernier fait près, il est plus

plus raisonnable d'en croire l'Historien que le Satirique, à qui l'on peut fort bien appliquer ce mot de Juvenal :

Juvenal.
Sat. X.
v. 31.

Est facilis rigidi cuivis censura cachinni.

„ Rien n'est plus aisé que de critiquer la conduite des gens & de s'en divertir „, comme le traduit le P. Tarteron. On examinera à fond le caractère de Felix dans l'Histoire du Concile de Basle.

INVECTIVES contre François Philelphus. On a déjà parlé ailleurs* des Invectives de Pogge contre *François Philelphus*. Ce dernier avoit écrit en Vers une Satire contre *Nicolas Nicolo* intime ami de Pogge, toute pleine d'obscénitez, que Pogge repoussa souvent par d'autres obscénitez. Il y a dans ces Invectives de Pogge quelques particularitez, qui ne sont pas indignes de la curiosité. Philelphus étoit, si l'on en croit Pogge, fils * d'un Prêtre du Tollen-tin, & d'une tripiére † de Rimini. A en-

* Cependant Philippe de Bergame en fait un Gentilhomme & même un Chevalier.

† *Verum nequaquam mirum videri debet, cum cuius mater Arimini dudum in purgandis ventribus & intestinis sorde diluendis quæstum fecerit, materna artis fætorem redolere, hæsit naribus filii sagas-*

entendre parler notre Auteur, Philelphe étoit un monstre devoüé aux vices les plus abominables. Il avoit été chassé de Florence pour ses mauvaises mœurs à la sollicitation de Nicolo, qui l'y avoit attiré à cause de son savoir. *Hinc illæ lacrymæ.* Il avoit déjà été chassé de Padoüe pour la même raison, & s'étoit retiré à Constantinople, où il fut fort bien reçu d'Emanuel Chrysolore, qui le croyoit un honnête Etranger, & non un autre *Paris*, comme s'exprime Pogge. Il débaucha en effet la fille de Chrysolore, qui l'auroit tué de ses propres mains, s'il n'eût été fléchi par les prières de quelques Italiens, qui engagerent Philelphe à épouser cette fille. Ce qu'il y a de curieux c'est que Philelphe coupable des plus infames débauches, reprochoit quelques amourettes à Nicolas.

Il sembleroit, à entendre parler Pogge, que Philelphe ne fût pas fort savant, puis qu'il étoit sans cesse auprès d'*Ambroise l'Hermitc* * à se faire corriger

sagacis materni exercitii attretata putredo, & continuo stercore fœtens halitus. 165.

* Ambroise étoit Florentin, Général de l'Ordre de Camaldoli, & un des savants hommes de

ger par ce savant Moine les fautes qu'il faisoit en écrivant, & en enseignant. Il faut qu'il y ait beaucoup de passion & de medisance, peut-être, d'envie, dans ce jugement. Philelphe avoit été appellé à Florence pour y enseigner les Belles Lettres. Il les enseigna depuis à Sienne, & à Milan sous la protection du Duc, qui lui faisoit une pension annuelle. Il a passé constamment pour un des plus savans hommes de son tems, tant en Grec qu'en Latin, & il réussissoit également en prose & en vers. Voici les monumens qu'il laissa de son érudition, au rapport de Philippe de Bergame. Un Poëme Heroïque, intitulé *Sforciade*. Des Satires en vers Heroïques. Six Livres d'amusemens serieux & comiques, en vers. Des Odes & des Elegies en Grec & en Latin. Des Histoires convivales en prose. Un Traité de la pieté. Un autre de la morale, en prose aussi. Des Lettres Grecques & Latines, soixante Oraisons, ou, Harangues, quelques Traductions de Platon, d'Hippocrate & de Plutarque.

La

de son tems. Il fut aux Conciles de Basle & de Florence.

La mauvaise Langue de Philelphé lui faisoit perdre tous ses amis. Elle le brouilla avec Ambrôise, dont on vient de parler, avec *Leonard Justinien*, Noble de Venise, avec Francisco Barbaro, aussi Noble Venitien, avec le célèbre Guarin de Verone, avec Charles & Leonard Aretins. On apprend de Philippe de Bergame qu'il y avoit une grande émulation entre Philelphé & Charles Aretini, par rapport aux belles Lettres. A l'égard de Leonard on ne fait pas la date de leurs brouilleries. Parmi les Lettres de Leonard Aretin, il y en a une à Philelphé, où il paroît qu'ils étoient bons amis. Au reste, pour le dire en passant, les Lettres de Leonard sont pleines d'esprit & de savoir. On y trouve des traits fort curieux de l'Histoire ancienne & moderne.

Leon.
Aret. Ep.
L. VI. Ep.
XI.

Philelphé mourut pauvre en 1481: âgé d'environ quatre-vingt-dix ans. Philippé de Bergame lui rend ce témoignage qu'il méprisa toujours beaucoup les richesses. Ce qui ne s'accorde gueres avec l'inclination au vol que Pogge lui attribuë.

Selon Pogge Laurent Valle n'épar- INVEG-
O gnoit TIVES

contre
Laurent
Valle.

gnoit ni les vivans ni les morts, ni les Anciens ni les Modernes. Il trouvoit des fautes, & des défauts dans les meilleurs Auteurs de l'Antiquité, sans excepter les *Varrons*, les *Virgiles*, les *Cicerons*, les *Tite Lives*, les *Sallustes*, les *Laetances*. Pogge ne lui pardonne pas d'avoir mis Quintilien au dessus de Ciceron. Laurent Valle trouvoit que S. Jérôme avoit mal traduit plusieurs endroits de la Bible, & que S. Augustin avoit erré sur le Destin, sur la Trinité & sur la Providence.

Non content d'attaquer l'érudition de Laurent Valle, Pogge attaque sa doctrine, & le représente comme un Hérétique à brûler. Il parloit de la clôture des filles avec une licence qui émut terriblement la bile de Pogge. *Celui qui a le premier inventé les Convens de Réligieuses*, disoit Valle, *a introduit une coutume abominable, & qui doit être releguée aux extrémités du Monde. Les Courtisannes & les femmes publiques sont plus utiles au Genre humain que ces prétendues saintes filles, que la superstition a condamnées à une Virginité perpétuelle.*

Ce que dit ici Laurent Valle, de l'institution même, paroît fort outré, &

& bien contraire aux sentimens de l'Antiquité. Mais il se trouvoit en ce tems-là des Docteurs Orthodoxes, qui ne parloient pas avec moins de force & de liberté des abus de ces Monasteres, & des défordres qui s'y commettoient. Otions-en néanmoins l'abus, & la contrainte des vœux, qui souvent ne sont que des amorces au vice, il n'y avoit rien de plus utile, que ces lieux bien rentez, où des filles & des veuves revenuës des vanitez du monde, ou mal partagées du côté des biens de la fortune, peuvent trouver une honnête retraite pour s'appliquer plus tranquillement au service divin & à la pratique de la vertu & de la pieté.

Pogge raconte que Laurent Valle étant à Naples eut beaucoup de peine à échapper le fagot pour avoir avancé quelques propositions erronées, sur la Trinité & sur quelques autres sujets. L'affaire ayant été portée au Tribunal de l'Inquisition, Valle fut mis en prison, déclaré Hérétique, &, comme tel, condamné au feu, mais le Roi Alfonse ayant intercedé pour lui, il en fut quitte pour le fouët qui lui fut donné dans le Convent des Dominicains.

Il n'y a rien de moins Chrétien, ou plutôt de plus inhumain, que les râilleries & les insultes de Pogge en racontant ce fait, qu'il prétend avoir été de notorieté publique. Laurent Valle retraëta ses erreurs; & le Pape lui donna même un emploi de Lecteur ou de Professeur à Rome.

p. 220.

On trouve ici une particularité assez curieuse de la vie de Laurent Valle. C'est qu'ayant été ordonné Evêque à Pavie, avant l'âge & sans dispense, il quitta de lui même la mitre, & la déposa, en attendant, dans le Palais Episcopal, où elle étoit encore. Pogge tenoit ce fait de *François* Evêque de Pavie. Je rapporterai ses paroles en Latin, qui sont fort embrouillées. *Sed non horruisti, belua impudentissima, falsitatis meminisse, qui olim Papiae penuriâ coactus, ut non redderes pecunias tibi creditas, falsum Chirographum cum scripsisset, accusatus, convictus, damnatus, ante tempus legitimum, absque ulla dispensatione Episcopus factus es. Magna profecto dignitas, id ætatis adolescentem tantam dignitatem assequi sua virtute potuisse. Sed cum tibi invito ea dignitas esset concessa, credo ne à Pontifice culpa-*

veris, mitram albam, eo quo acceperas die in Episcopi curia deposuisti, quæ ad usque hoc tempus suspensa pendet, ad gloriam & detestandam sceleris nominisque tui sempiternam famam. Eam quoque Historiam olim Franciscus Episcopus Papiensis quo cum erat mihi summa familiaritas & antiqua consuetudo, cùm te nondum nossem, singulatim ridens narravit. Quid illa Neapolitana tabularum corruptio? Nonne te nequissimum omnium ac perfidiosissimum, non predonem, sed furunculum esse convicit? Recordare, recordare quæso, vel saltem me admonente, cum ob nummos à mercatore creditos tabulas abrasisti, & pro quodam pecuniae numero alterum subdividi. Quo facto in carcerem conjectum Regis benignitas secundi Episcopatus laude privavit.

Pour avoir une idée générale de ces Invectives de Pogge contre Laurent Valle il en faut donner à peu près le plan. Laurent avoit traité Pogge d'ignorant en toute Science, de déclamateur, de bouffon, en un mot d'homme sans nul merite. Prétendant avoir trouvé quantité de fautes dans ses Lettres, il avoit écrit contre lui une Satire très-

sanglante. Quelques airs de mépris que se donne Pogge il n'en fut pas moins irrité, que Junon du Jugement de Paris. *Manet alta mente repostum.* Dans sa première Invective Pogge décerne à Laurent Valle le Triomphe de la *Sotise*. Dans la seconde il l'envoye sur un Char de Triomphe aux enfers, en qualité d'Hérétique. Dans la troisième il le représente de retour des enfers plus méchant que jamais à la tête d'une armée de Mensonges contre lui. Dans le reste il invente à pleines voiles.

p. 84.

Au reste je souscris volontiers au sentiment de *Henri Bebel*, sur ces *Invectives*; c'est qu'il ne faut juger ni de Pogge ni de Laurent Valle, par ce qu'ils disent l'un contre l'autre. *Licet nimis acerbè insectetur Laurentium Vallam hominem doctissimum, non tamen mibi persuadet, quicquam esse diminuendum de illius existimatione.* *Non enim ego Poggium ob id laudandum censeo, quia scriperit contra Vallam, & quidem copiosè atque disertissimè, nec quenquam probo, qui maledicentia pugnat, id enim proprium est meretricum & scurrarum in triviis & tabernis contra quosque latrantium.* *Ideo Poggium æmulatione vel injuria exaspera-*

ra-

ratum, existimo male sensisse de *Valla*, nec fidem ei adhibendam censeo, cum scripserit contra inimicum. Nec item Laurentium *Vallam* aut probo, aut audio contra *Poggium* fulminantem atque remordentem, nemo enim satis idoneus est testis contra inimicum suum, immo pejus judicant sapientes de eo qui detrahit, mordet & maledicit, quam de eo, qui patitur illas detractiones. Cum igitur ambo in se invicem fuerint graffati per omne genus contumeliae & maledicentiae, ego qui eloquentiam tantum & eruditatem quero, neutrum ex alterius scriptis judico, & cum ambo fuerint disertissimi, elegantia tamen & elaborata oratione *Vallam* praestare duco. Ceterum copia, venustate, facilitate, naturali & sponte nascenti eloquentia, jucunditateque inaffectata longissime praecellere *Valla Poggium*, non est ambiguum. *Poggii* itaque eloquentiam probo, quanque negligendam esse existimo minimè.

Puisqu'on a parlé de Bebelius, il est bon de remarquer que c'est lui qui a donné l'édition de Basle des Oeuvres de Pogge de 1538. Ce Savant, qui étoit Professeur en Belles Lettres à Tubingue, ayant trouvé le Traité de Pogge de

la misere de la condition humaine dans le cabinet de Leonard Dur Abbé d'Al-delberg, & Général de l'Ordre des Religieux de Prémontré, il le joignit aux autres Oeuvres du Florentin. Ce fut sans doute la lecture de ce Traité qui engagea Bebel à faire un très-beau Poëme Latin sur le même sujet. Cet Auteur, qui florissait sur la fin du quinzième siècle & au commencement du seizième sous Maximilien, a fait beaucoup d'honneur à sa Patrie *. Vossius, qui n'en parle que comme d'un Historien & d'un Humaniste, n'avoit pas apparemment vu ses Poësies, puis qu'il n'en a point fait mention dans son Traité des Poëtes Latins, quoi qu'il ne méritât pas moins d'y entrer que François Philelphe. On a de lui des Elégies, des Odes, des Satires, des Epigrammes, des Epitaphes, & des Hymnes.

DE LA VIE CHAMPETRE.

Pogge s'étant retiré à la Campagne sur ses vieux jours en représente les avantages & les délices avec beaucoup d'esprit

* C'étoit Justingen, village de la Souabe.

prit dans une Lettre qu'il écrit à Cosme de Medicis, qui s'y retiroit souvent lui-même, comme dans un port contre les orages de la ville *. Voici à peu près à quoi se réduit ce qu'il en dit (a).

(a) p. 295.

La Campagne a de tout tems été le charme des honnêtes gens de toute condition & de tout caractère, & l'Agriculture a passé chez les Anciens pour une des plus nobles occupations des hommes. Xenophon † nous apprend que Cyrus (b) faisoit gloire d'avoir fait lui-même son beau Jardin de Sardes, & planté ses arbres dont l'arrangement faisoit l'admiration de Lysandre. Seneque a dit là même chose de Scipion l'Afriquain Liv. I. Let. XXVI. Il n'y a personne qui n'ait ouï parler des Jardins d'Epicure dont le même Auteur nous fait une si agreable description (c) : Un Poëte de ce tems-là dit (c) Senec. que Mecenas cultivoit les Muses dans Ep. XXI. son Jardin,

(b) Il s'agit de Cyrus le jeune.

Ma-

* Voyez la Preface du beau Poëme *Des Jardins*, DE HORTIS, du Pere Rapin.

† Voyez l'Oeconomie de Xenophon. p. 656. on trouve là aussi l'éloge de la vie rustique.

Majus erat potuisse, tamen nec velle Triumphos;
Major res magnis abstinuisse fuit.
Maluit umbrosam quercum, Nymphasque canoras,
Paucaque pomosi jugera culta soli.
Pieridas, Phœbumque colens in mollibus hortis,
Sederat argutas garrulus inter aves.

On a parlé ailleurs du plaisir que trouvoit Diocletien dans cet exercice après sa retraite.

Le tumulte des villes & l'embarras des affaires en rend le séjour fâcheux, & sur tout à un certain âge où il semble que le repos & la tranquillité devroient être la récompense des travaux de la jeunesse. Il est vrai que l'avarice & l'ambition sont flattées dans les villes, par les emplois publics qu'on y peut exercer, mais les seuls exemples de Demosthene & de Ciceron, que l'Eloquence fit perir, nous apprennent que la Fortune y vend quelquefois bien cher ses faveurs (a). Les naufrages de la Fortune font encore moins à craindre que ceux auxquels l'innocence est exposée

(a) Juve-
nal. Sat.
X. 119.
130.

* Voyez les Notes de Mr. le Clerc sur ces vers d'Albinovanus. *Eleg. II. p. 120. 121.* & le *Mecenas* de Jean Henri Meibomius Cap. XXVIII.

lée dans la Ville ; au lieu que si elle trouve quel que part un asyle, dans le Monde, c'est constamment à la Campagne. Il falloit que Ciceron en fût bien persuadé, puis qu'entre les raisons dont il se fert pour défendre Roscius Amerinus qu'on accusoit d'avoir tué son Pere, il allegue la vie retirée, que ce Romain menoit à la Campagne *. La difference qu'il y a entre la Ville & la Campagne, c'est qu'à la Ville on fait les affaires des autres, & l'on vit pour autrui ; au lieu qu'à la Campagne on fait ses propres affaires, on y vit pour soi. Ce n'est pas qu'à la Campagne on ne puisse servir le public, & être utile à ses amis. On peut même le faire avec d'autant plus de succès qu'on le fait avec plus de choix, & moins de distraction. On n'y est pas surtout si souvent exposé au chagrin de s'employer inutilement pour un grand nombre de gens qui ne vous recompensent de vos soins & de vos bonnes

* *In urbe luxuriae creatur: ex luxuriâ existat avaritia necesse est; ex avariciâ erumpat audacia: inde omnia scelera ac maleficia gignuntur. Vita autem hac rustica quam tu agrestem vocas, parsimonia, diligentia, justitia magistra est: Cic. pro Roscio Amerino: Cap. 27.*

nes intentions que par des reproches. La simplicité & la frugalité de la vie champêtre n'en sont pas les moindres agrémens. Dans les Villes il faut de la contrainte, du ceremonial, une propreté recherchée, du luxe, on y dépense son bien en habits, en équipages, en ameublemens, en repas, & tout cela le plus souvent sans aucun plaisir, & sans aucune liberté.

Ce n'est pas sous un dais superbe,
Que logent les Jeux & les Ris,
J'aime un repas servi sur l'herbe,
Dont la propreté fait le prix ;
C'est là que le front se deride.
Loin de moi la joye insipide
Qu'on vante à la table des Grands,
La foule qui les environne
Loin de l'augmenter l'empoisonne,
Leurs Spectateurs sont leurs Tyrans.

C'est ainsi que Mr. l'Abbé Pellegrin * a paraphrasé ces trois vers d'Horace.

Munda que parvo sub lare pauperum

Cœ-

* Sa Traduction en Vers des Oeuvres d'Horace a paru à Paris en 1715.

*Cœna sine aulæis & Ostro**Sollicitam explicuere frontem (a);*(a) Horat.
Lib. III.
Od.
XXIX,

Quoique Pogge aimât la Campagne & l'Agriculture, il n'étoit pourtant pas d'humeur à s'y donner beaucoup de peine, trouvant sa main plus propre à manier la plume que la beche. Il ne m'appartient pas, disoit-il, d'imiter les Fabius, les Cincinnatus qu'on tiroit de la charruë pour gouverner l'Empire, ni Scipion qui cultivoit lui-même ses champs dans son Exil de Literne.

Si les Modernes n'ont pas autant relevé l'Agriculture que les Anciens, ils ne l'ont pas negligée. Il est même vraisemblable qu'ils y ont fait plus de progrès. Il y a eu d'excellens Poëtes qui à l'imitation de Virgile ont chanté les louanges de la vie champêtre, & ont prescrit les regles de l'Agriculture. La description que fait Ausone de sa petite metairie est une jolie piece (b). Il faut *Villa.* p. dire la même chose du Poëme d'Ange m. 303. Politien, intitulé *Rustique* (c). Ces Au- (c) Ang. teurs ont de beaucoup été surpasséz dans Polit. Op. p. 548. ce genre d'écrire par le Pere Rapin, (d) Ren. dont on peut dire que le Poëme (d) n'est Rapini *Hortorum* de gueres inferieur aux Georgiques de L. IV. Ul- Vir- traj. 1672.

Virgile. La *Maison Rustique* du Pere Vanier (a) n'a pas moins de beautez que les *Jardins* du Pere Rapin. Le plan du Pere Vanier est plus étendu; il embrasse toute l'œconomie de la Campagne; au lieu que son confrere s'étoit borné aux Jardins & aux Fleurs. Il y a de très-bonnes pieces sur cette matiere, parmi les Poësies de Santeuil; sur tout sa description de Versailles adressée à la Quintinie. Il ne faut pas oublier la charman-te Epître de Mr. Despreaux à son Jar-dinier.

DES DIVERSES DESTINÉES DE
ROME, DE L'EMPIRE ROMAIN
ET DE L'ITALIE.

Rome, dont on peut dire qu'elle a été le fleau non seulement de l'Italie, mais de tout l'Univers, s'est vuë sou-vent elle-même la victime des vicissitu-des humaines. Pendant qu'elle eût des Rois, à peine étoit-il permis aux Citoyens de faire paroître du merite & de la ver-tu. Brutus fut constraint de contrefai-re l'insensé. Dès qu'ils eurent recouvré leur liberté, ce ne fut que factions, que Ligues, que conjurations que re-vol-

(a) Jacobi
Vanieri
predium
Rusticum
Lutetiae.
1707.

voltes du peuple, que guerres entre les Tribuns & les Sénateurs. Elle n'avoit pas moins à craindre au dehors. On fait à quelles extrémitez elle fut réduite par les Gaulois. Il s'en fallut peu que les Elephans de Pyrrhus ne missent aux abois cet orgueilleux Empire. Il eût été ruiné par les Cimbres sans la valeur de Marius. Hannibal étoit maître du Capitole sans les délices de Capouë, qui, comme parle un Historien *, ne fut pas moins fatale à ce grand Général, que Cannæ le fut aux Romains. Les délices de l'Asie penserent être fatales à ses vainqueurs; Rome commençoit à devenir venale †. Jugurtha s'en prévalut pour corrompre le Sénat & les Consuls, & il présagea même que Rome perdroit bientôt sa liberté, si elle trouvoit un acheteur. La confédération des Peuples d'Italie mit l'Empire Rome main à deux doigts de sa ruine ‡. Rome pensa perir par les fureurs de Marius & de

* *Capuam Annibali Cannas fuisse.* Liv. XXIII. c. 5.

† *Urbem venalem & mature perituram si emptorem invenerit.* Sallust Bell. Jugurth. p. 93.

‡ *Bellum Sociale sive Marsicum.* Vell. Paterc. II. 15.

Eutrop.

L. II.

c. 11.

Epitom.

Liv. 67.

de Sylla, & ensuite par la conjuration de Catilina. Elle n'eut pas moins à souffrir par les guerres de Cesar & de Pompee & par les Triumvirs, dont l'Ambition opprimoit la République sous prétexte de la défendre. Auguste lui rendit la paix & la liberté. Mais cet Empire qu'il avoit rendu si florissant * n'éprouva jamais les destinées plus contraires que sous quelques monstres d'Empereurs qui lui succéderent. Constantin lui-même jeta les fondemens † de la ruine de l'Empire Romain en érigéant en Grece une nouvelle Rome ‡. Il fallut créer plusieurs Empereurs, c'est-à-dire, le plus souvent, plusieurs Tyrans, un seul n'étant pas capable de soutenir le poids d'un si vaste gouvernement. L'Empereur Diocletien avoit si bien fortifié les frontières de l'Empire, qu'il étoit inaccessible aux Barbares. Mais Constantin leur en ouvrit l'en-

* Auguste disoit qu'il avoit trouvé la ville de briques, & qu'il l'avoit rendue de marbre.

† *Rerum habentus pereuntium internecioni principium & semina prabuit.* Zozim. L. II.

‡ *Urbem nominis sui ad tantum fastigium evehere molitus est, ut Roma amulam faceret.* Eutrop. L. X. c. 8.

l'entrée en dégarnissant de Soldats toutes les places qui pouvoient la leur fermer, en donnant la paix aux Goths & en recevant dans le sein de son Empire les Sarmates chassés de leur païs.

*Cellarius
Hist. Univ.
Sac. IV.*

Arcadius & Honorius successeurs du Grand Theodosie livrèrent l'Empire aux

p. 9. 10.

étrangers par leur propre foiblesse & par la perfidie de leurs Gouverneurs.

Rome fut prise & saccagée cinq fois.

1. Par les Gots, sous Alaric, 2. par les Huns sous Attila, 3. par les Vandales sous Genseric, 4. par les Scythes sous Odoacer par lequel finit le nom d'Empereur à Rome dans la personne d'*Augustule*, & enfin 5. par *Totila* Roi des Goths le dernier & le plus cruel de tous. Après suivit l'inondation des Lombards, qui regnerent en Italie jusqu'à Pepin Roi de France & Charlemagne son fils qui les en chassèrent. L'Italie fut aussi infestée par les Maures, & Rome elle-même ne put échapper à leur fureur. Ils en pillerent toutes les Basiliques, & entre autres celle de S. Pierre. Ce qui engagea Leon IV.

p. 126.

*Pagi Bre-
viar. Pon-*

tif. Leo

IV. Tom.

II. p. 66.

factious de Berenger & de Gui, qui s'en disputoient l'Empire, le premier soutenu par les Milanois & l'autre par les Romains, pendant que les Sarra-sins & les Hongrois profitoient de ces

(a) *Cellarius Hist. Univ. Sac. IX. p. 103.* guerres intestines (a). L'Italie fut ainsi gouvernée par des Tyrans jusqu'à O-thon I. qui releva l'Empire Romain de sa decadence au dixième siècle. Rien ne contribua davantage à la ruine de Rome & de l'Italie que les schismes & les factions des Antipapes qui ne faisoient nulle difficulté de mettre tout à feu & à sang pour satisfaire leur ambition. On croit que Leon IX. fut le premier, qui entreprit de prendre les armes pour se défendre comme il fit vers le milieu de l'onzième siècle. Depuis ce tems-là Rome n'eut pas moins à souffrir sous la domination des Papes que sous celle des Barbares & des Tyrans.

Après avoir parlé de Rome, de l'Empire Romain & de l'Italie en général Pogge entre dans un plus grand détail, & raconte les diverses destinées des Royaumes de Naples & de Sicile, de la Toscane, de Venise, du Milanois, & des autres endroits de l'Italie.

DES

DES RUINES ET DES ANTI- Pogg.
QUES DE ROME. p. 133.

Un homme tel que Pogge, qui avoit été à Rome pendant cinquante ans, & qui d'ailleurs étoit aussi amoureux d'Antiquitez qu'il l'étoit, devoit bien connoître celles de cette Capitale. Il est d'autant plus croyable là-dessus qu'ayant recherché avec un travail infatigable dans la ville & dans ses dehors, souvent au milieu des ronces & des épines, toutes les inscriptions de ces Antiquitez, il en avoit donné un Recueil au Public *, comme il le dit lui même. Plu- sieurs Voyageurs nous ayant fait la de- scription des Antiquitez de Rome, cha- cun selon son goût & son caractère, les curieux ne feront pas fâchez de con- fron-

* *Ad utilitatem communem diligenter omnia (epigrammata sive inscriptiones) nonnulla vero in- ter virgulta & rubos latentia ex tenebris eruta, ut aliis paterent, ad verbum integra expressi, ut si, (quod per se vidimus,) ea Romani everterent, saltem ti- tularum exstet memoria.* Pogg. p. 134. Au reste M. Recanati n'a point fait mention de cette pie- ce de Pogge. Elle pourroit se trouver dans quel- que Cabinet de l'Italie & meriteroit d'être re- cherchée.

fronter ce qu'en dit Pogge avec leurs Relations pour voir les changemens que le tems peut avoir apportez à ces monumens de l'Antiquité, & les découvertes que l'on a faites depuis. D'autant plus que je n'ai point remarqué que le savant *Pitiscus* ait jamais allegué Pogge dans son Dictionnaire des Antiquitez Romaines.

Pogge & Antonio Lusco s'étant assis dans un endroit de la Roche, appellée *Tarpeienne* *, d'où l'on peut voir presque toute la ville de Rome, s'occupoient à en contempler les Antiquitez.

„ O ! s'écria Antonio Lusco, que ce
 „ Capitole † est different de celui qu'a
 „ chanté Virgile. Il étoit d'or autre-
 „ fois, il est aujourd'hui tout semé de
 „ ronces & d'épines.

(a) *Æneid. Aurea nunc, olim sylvestribus horrida dumis* (a).
 VIII. 348.

A ce vers de Virgile Pogge en oppose un autre de sa façon, par où il paroît bien qu'il n'étoit pas Poète comme

(b) Part. I. on l'a remarqué ailleurs (b).

P. 82.

* Voyez-en la description dans le *Voyage d'Italie* de M. Misson. T. II. p. 234. Au-

† Le Capitole d'apresent est un bâtiment nouveau élevé sur les ruines de l'ancien. Misson. ub. *suprà*. p. 228.

*Aurea quondam, nunc squalida spinetis vepribus-
que referta.*

„ Marius, continue Antonio, étant
„ fugitif en Afrique s'assit sur les rui-
„ nes de Carthage, & comparant sa
„ propre destinée à celle de cette fa-
„ meuse ville qui avoit fait trembler
„ l'Empire Romain, il ne favoit le-
„ quel des deux spectacles meritoit le
„ plus d'admiration & d'étonnement *.
Pour moi, disoit Antonio, je ne trou-
ve dans l'Histoire aucun exemple de fa-
talité qui soit comparable à la malheu-
reuse destinée de Rome, dont Tite Li-
ve a dit, que c'étoit moins une ville
qu'une grande partie du Ciel, & dont
on peut dire à présent, que ce n'est
plus que le cadavre d'un Geant tout cor-
rompu & tout rongé. Il n'est pas sur-
prenant que la fortune exerce son in-
constance sur les Peuples & sur les Em-
pires. Ils font en quelque sorte de son
département, & ils ont été livrez à
son

* Quelle vanité à Marius de se comparer à Carthage, lui qui n'étoit qu'un simple particulier, d'obscure naissance, élevé par une faction & chas-
sé par une autre!

son aveugle domination. Mais elle devoit au moins respecter tant de beaux édifices, que l'immortalité sembloit s'être consacrez *. Que sont devenus ces Temples, ces Portiques, ces Thermen, ces Théâtres, ces Aqueducs, ces Ports, ces Palais? C'est à cette occasion que Pogge entreprend l'énumération des restes de l'ancienne Rome.

P. 133. 1. Il y avoit de son tems au Capitole un double rang de voutes où l'on avoit bâti de nouveaux édifices qui servoient alors de magasin à sel. Il paroifsoit par l'inscription qui étoit fort rongée du sel, que ces voutes étoient l'ouvrage du Consul *Quintus Lucretius Cætullus* qui fut tué par la faction de Marius †.

2. Un tombeau ‡ construit par ordre du Senat au pied du Capitole pour la

fa-

* Cette pensée a plus de brillant que de solide, la ruine des Empires entraîne celle des plus superbes monumens de leur splendeur.

† M. Pitiscus n'a point parlé de cette Antiquité qui peut-être ne subsistoit plus quand il a été à Rome.

‡ Voyez l'inscription de ce Sepulchre: *Pitiscus. Lexic. Antiq. Rom.* au mot *Sepulchrum*.

famille de C. Publicius Edile du Peuple, & contemporain de Caton.

3. Un Pont de pierre pour passer à l'Isle du Tibre, bâti du tems du Consul *Marcus Lepidus* Triumvir, & construit par *Lucius Fabricius*, dont il porte le nom *.

4. Un Arc de Triomphe de marbre de Tivoli au pied du Mont Aventin bâti par ordre du Sénat sous le Consulat de *Publius Lentulus Scipio* contemporain de Cicéron †.

5. Un Temple appellé *Cimbron* parce que Marius le fit bâtir des dépouilles qu'il avoit remportées sur les Cimbres. On y voyoit encore les trophées érigéz à Marius pour cette victoire ‡.

6. Le célèbre *Pantheon* † ouvrage, à
ce

* Voyez-en l'inscription dans *Pitiscus* : au mot *Pons*. On l'appelle aujourd'hui *di quattro capi*.

† On croit que cet Arc de Triomphe fut érigé en l'honneur d'Horatius Cocles. *Pitisc.* au mot *Arcus*.

‡ Je n'en trouve aucune mention dans *Pitiscus*. Ces trophées ne sont plus dans cet endroit-là au rapport de Dom Bernard de Montfaucon, qui au reste nie que le *Cimbrum* fut un Temple. *Diar. Ital.* p. 108. 109. 110.

† *Pitiscus* au mot *Pantheon*, & Dom Bernard de Montfaucon, *Diar. Ital.* p. 297.

ce qu'on prétend, d'Agrippa gendre d'Auguste, où est aujourd'hui l'Eglise de Ste. *Marie la Rotonde*, où le culte des Dieux a fait place à celui des Saints. Ce changement arriva au septième siècle sous Boniface IV. qui en demanda la permission à l'Empereur Phocas.

7. Une Pyramide à la porte d'Hostie, élevée dans le mur où est le Tombeau ou le Mausolée de *Caius Cestius* *, l'un des Septemvirs qui presidoient aux Repas, aux Jeux, & aux Sacrifices du tems de Ciceron.

8. Un Arc de Triomphe d'Auguste entre le Palais & le Tibre, aussi ouvrage d'Agrippa, où paroît le nom de cet Empereur.

9. Trois voutes & une colonne du Temple de la Paix bâti par Vespasien, où

* On a corrigé cet endroit fort fautif sur le Dictionnaire des Antiquitez Rom. du célèbre Pitiscus au mot *Pyramis C. Cestii*. En voici l'Inscription, sur laquelle on pourra corriger les fautes d'impression qui se trouvent dans l'édition de Basle des Oeuvres de Pogge.

OPVS. ABSOLVTVM. EX
TESTAMENTO. DIEBVS.
CCCXXX. ARBITRATV.
PONTI. P. F. CLAMELAE.
HAEREDIS, ET, PONTHI. L.

où furent portées les dépouilles du Temple de Jerusalem *.

10. Une partie de la muraille du Temple de Remus & de Romulus †. On a bâti dans cet endroit l'Eglise de S. Cosme & S. Damien.

11. Près de là les Galeries du Temple d'Antonin & de Faustine sa femme, où étoit alors l'Eglise de S. Laurent.

12. Quelques vestiges du Temple de Castor & de Pollux où s'assembloit autrefois le Senat, & où est aujourd'hui l'Eglise de S. *Marie la neuve*.

13. Le Temple de Vesta sur le bord du Tibre: C'est l'Eglise de S. Etienne.

14. Une partie du Temple de Minerve où étoit alors le Couvent des Dominicains; on y voyoit du tems de Pogge des mazures d'une Galerie d'où l'on tiroit des pierres pour faire de la chaux.

15. Auprès de cette Galerie on trou-
va

* Dom Bernard de Montfaucon, *Diar. Ital.*
p. 177.

† Il faut que cette piece ne subsistât plus du tems de Pitiscus, puisqu'on trouve de la difficulté à marquer précisément la place de ce Temple. Voyez Dom Bernard de Montfaucon. p. 176.

va en souffrant la terre pour faire un Jardin, la statuë de Minerve dont la tête étoit plus grande qu'aucune tête de Statuë qui fût à Rome. Comme tout le monde accourroit à ce spectacle, le maître du Jardin ennuié de ce concours fit enterrer la Statuë.

16. Le Temple de la Concorde au pied du Capitole consacré par le Dictateur *Furius Camillus* après avoir appasé le Peuple Romain qui s'étoit soulevé. Il étoit presque en son entier quand Pogge vint à Rome. Il en reste encore quelques colonnes.

17. Le Temple de Saturne où les Romains avoient autrefois leur Thresor (a) *Æra-
sum.* public (a). Il n'y en'a plus de vestiges, mais on croit que c'est le lieu où étoit le Palais d'Adrien.

18. Une Galerie du Temple de Mercure sur le Mont Aventin où est l'Eglise de S. Michel.

19. Le Temple d'Apollon où est la Basilique de S. Pierre.

20. On voyoit du tems de Pogge au pied de la *Roche Tarpeienne*, un très-ancien Temple bâti de marbre de Tivoli en dôme. Les Romains l'appelloient alors *S. Michel à la balance*.

21. Il

21. Il ne restoit plus que le nom du Temple de Junon *Lucine*. On y avoit bâti l'Eglise de S. *Lucine*.

22. Il n'y avoit rien autrefois de plus magnifique que les *Thermes* *, ou bains publics bâtis par Diocletien †. On en voyoit encore avec admiration les precieux restes. On y a bâti plusieurs Eglises & Monastères.

23. Il restoit aussi beaucoup de beaux monumens des bains de Constantin aussi bien que de ceux d'Alexandre Severe & de Domitien.

24. On peut croire qu'il y a eu autrefois à Rome autant d'Arcs de Triomphe que d'Empereurs † & de Généraux qui avoient remporté des victoires & fait des conquêtes signalées. Il y en avoit sept presque entiers du tems de Pogge, savoir ceux de Severe, de Titte, de Vespasien, & de Constantin.

On

* C'étoit des bains chauds, comme le désigne le mot *Therme* en Grec.

† Cet Empereur employa quarante mille Chrétiens à les bâtir. *Pitisc. Lexic. Ant. Rom.* Pogge en avoit trouvé cent-quarante mille dans les Actes des Martyrs. p. 136.

‡ Dans l'ancienne Rome on ne distinguoit pas ces deux Titres. Les Généraux s'appelloient Empereurs.

Des Thermes ou bains publics.

On y voyoit une partie de celui de * Trajan, & les vestiges de quelques autres dont on peut voir la description dans le Dictionnaire des Antiquitez Romaines de Pitiscus (a).

(a) Au
mot *Ar-
cus*.

Des A-
queducs
ou Con-
duits
d'eau.

(b) Pogg.
Op. p.
138.

25. Jules Frontin (b) qui avoit la direction des Aqueducs de Rome sous l'Empire de *Nerva*, en a fait un Traité dont Pogge † trouva le Manuscrit dans l'Abbaye du Mont Cassin. Cet Auteur en comptoit neuf de son tems & il en comparoit la beauté à celle des Pyramides d'Egypte. Il ne subsistoit du tems de Pogge qu'un seul de ces anciens Aqueducs. On y voyoit les restes de celui que fit faire l'Empereur Claude qui étoit le plus magnifique de tous.

26. Il y avoit à Rome quantité de Théâtres & d'Amphithéâtres qui servoient à célébrer les Jeux publics. Le plus magnifique de tous étoit celui de Vespasien nommé le *Colisée*. Pogge prétend que cet Amphithéâtre a été presque entierement détruit, par la *sot-
tise*

* Voyez sur cet Arc de Triomphe le *Voyage* de feu Mr. Burnet Evêque de Salisburi & celui de Mr. Mission. T. II. p. 234.

† Voyez ci-dessus p. 23. dans la Vie de Pogge où on parle de ses découvertes.

rise des Romains, comme il parle, de sorte que celui d'aujourd'hui doit être un édifice moderne. On voyoit une partie d'un autre Amphithéatre attribué à Jules Cesar entre la Roche Tarpeienne & le Tibre, où se tenoit alors le marché.

27. Le Mausolée que fit construire Des Auguste entre la voie Flaminienne & le Tombeaux & Tibre a été la sépulture des Empereurs des Mau- jusques à Adrien qui fit bâtir un autre solées. Mausolée * au delà du Tibre vis-à-vis de celui d'Auguste.

28. Pogge parle aussi des Colonnes de Trajan & d'Antonin, si célèbres parmi les Voyageurs. Elles ont été mieux connues par les soins que quelques Papes ont pris de les relever de leurs ruines. Il paroît que Pogge, sans doute pour n'avoir pu lire l'Inscription, étoit dans l'erreur du Vulgaire qui a pris la Colonne de Marc Aurele Antonin appellée *Cochlis* pour celle d'Antonin le pieux son pere. C'est une remarque qu'on peut voir dans le Dictionnaire des Antiquitez Romaines de Pitiscus

* Pitiscus donne la description de l'un & de l'autre, aux mots *Mausoleum* & *Moles Adriani*.

tiscus qui avoit vu lui-même à Rome cette Colonne où il est fait mention de la guerre de Germanie, ce qui ne peut convenir qu'à Marc Aurele.

29. On voyoit encore dans son entier le superbe tombeau de *Quinta Cæcilia* fille de *Metellus* appellé le *Cretois*, & femme du Général *Crassus*. Pogge dit que dans la suite il avoit été en partie détruit, c'est-à-dire sans doute enseveli sous des ruines, puisque Pitiscus témoigne qu'il l'a vu tout entier. Je ne trouve dans ce Savant aucune mention d'un tombeau dont parle Pogge. C'est celui de *M. Antonius Antius Lupus*; il étoit entier de son tems. C'est apparemment tout ce qui se trouvoit alors d'Antiquitez à Rome. Depuis on

(a) Voya- en a déterré & decouvert (a) un grand
ge de Bur- nombre, sur tout sous le Pontificat de
net. p. Leon X. qui en étoit fort amateur. Il
180. avoit sans doute pris ce gout de *Lau-
rent de Medicis* son pere.

LETTRES DE POGGE.

Il y a parmi les Lettres de Pogge des traits remarquables, soit par rapport à l'Histoire, soit par rapport aux sentimens.

mens. Celle qu'il écrivit de Constance à Leonard Aretin tient de l'un & de l'autre; Non seulement sa rélation est conforme aux Actes, & à l'Histoire, mais on y voit des sentimens de moderation, & même des mouvemens d'admiratio& d'affection qu'on n'attendroit pas du Secrétaire d'un Pape, à l'égard d'un *Héretique* aussi odieux que le devoit être Jerôme de Prague, sur tout par rapport au siège de Rome. On peut regarder cette Lettre comme l'Oraison funebre de Jerôme de Prague, & comme un éloge d'autant moins suspect qu'il part d'une main d'ailleurs très-Catholique. C'est un contraste assez curieux de voir d'un côté, Pogge juger Laurent Valle digne du feu pour quelques spéculations creuses, & de le voir de l'autre lamentez du supplice d'un homme qui avoit sappé les fondemens de l'Eglise Romaine, & faire son apologie autant qu'il le peut sans s'exposer au même sort que son Héros: Leonard Aretin sentit bien que son bon ami en avoit trop dit & il l'en censura tout doucement dans une Lettre qu'il lui écrivit là-dessus. *J'ai reçu, lui* Aret. Ep. écrit-il, *votre Lettre sur le supplice de L. IV.* *Je-* Ep. IX.

Jerôme de Prague & j'en goûte beaucoup l'élegance ; mais vous en dites plus de bien que je ne voudrois. Il est vrai que de tems en tems vous apportez quelques correctifs à votre Jugement. Mais au milieu de tout cela il regne un caractere d'affection trop marqué ; Il me semble , qu'on doit écrire avec plus de précaution sur ces sortes de matieres.

Cette Lettre a été imprimée plusieurs fois en Latin en divers Recueils. On la trouve en François dans l'Histoire des Martyrs de la Réformation. Il y en a des extraits dans l'Histoire du Concile de Constance.

— Comme cette Lettre est très-digne d'attention, on la donnera ici toute entiere. On y voit avec plaisir que l'équité naturelle ne laisse pas de se faire jour au travers des plus grands préjugez, & que quels que soient les sentimens des hommes sur la Religion, on doit toujours rendre justice à leurs vertus , à leurs lumieres , à leurs talens & à toutes leurs bonnes qualitez.

LETTRE DE POGGE A LEONARD Pogg.
ARETIN, *sur le supplice de JERO-* Op. p.
ME DE PRAGUE. 301.

„ J'ai écrit des bains (a) à Nicolo & (a) De
 „ j'espere que vous aurez vu cette Let- Bade.
 „ tre. Peu de jours après mon retour
 „ à Constance (b), on commença à (b) Où se
 „ examiner l'affaire de Jerôme que tenoit le Concile.
 „ l'on fait passer pour hérétique dans
 „ le public (c). Je veux vous faire la (c) *Quem*
 „ relation de cette affaire; tant à cau- *hæreticum*
 „ se de son importance, qu'à cause de *serunt &*
 „ la Doctrine & de l'éloquence de cet *quidem* *publicè.*
 „ homme. J'avoue que je n'ai jamais
 „ entendu personne qui dans la défense
 „ d'une cause criminelle approchât da-
 „ vantage de cette éloquence des An-
 „ ciens que nous admirons tous les jours.
 „ Rien n'étoit plus admirable que la
 „ beauté de son discours, la force de
 „ ses raisons, la grandeur de son cou-
 „ rage, la hardiesse & l'intrepidité de
 „ son visage, & de sa contenance, en
 „ répondant à ses adversaires. C'est
 „ dommage qu'un si beau Genie se
 „ soit écarté de la foi; Si toutefois
 „ ce qu'on en dit est véritable. Car il

Q

„ en

„ ne m'appartient pas de juger d'une
 „ affaire de si haute conséquence, &
 „ je m'en rapporte à ceux qui passent
 „ pour en savoir plus que moi.

„ Ne vous attendez pourtant pas
 „ qu'à la maniere des Orateurs je vous
 „ rapporte en détail, tout ce qui s'est
 „ passé là-dessus. Ce seroit une affaire
 „ de trop longue haleine. Je m'arrête-
 „ rai à ce qui s'y passa de plus memo-
 „ rable, seulement pour vous donner
 „ quelque idée de la Doctrine de ce
 „ Personnage. Quand on eut proposé
 „ contre lui plusieurs Articles par les-
 „ quels on prétendoit le convaincre

(a) *Quibus argueba- tur hære- sis.* „ d'Heresie (a), & qu'il fut en effet
 „ jugé tel, on résolut de l'appeler pour
 „ entendre ses réponses. (b) Ayant com-

(b) *Le 23 Mai 1416.* „ paru on lui ordonna de répondre aux
 „ Articles proposéz contre lui. Il le
 „ refusa long-tems disant, qu'il vou-
 „ loit plaider sa cause avant que de ré-

„ pondre aux calomnies de ses enne-
 „ mis (c). Mais comme on ne voulut
 „ pas le lui permettre il parla en ces

(d) *C'étoit une Con- gregation generale.* „ termes, au milieu de l'Assemblée (d).
 „ „ Quelle injustice! vous m'avez te-
 „ nu pendant trois cens quarante jours,
 „ aux fers en diverses prisons, dans l'or-

„ du-

„ dure, dans la puanteur, & dans la
 „ difette de toutes choses. Pendant ce
 „ tems-là vous avez toujours écouté
 „ mes ennemis, & vous ne voulez pas
 „ m'entendre feulement une heure? Je
 „ ne m'étonné pas que leur ayant don-
 „ né une si longue & si favorable au-
 „ dience, ils ayent eu le tems de vous
 „ persuader que je suis un héretique,
 „ un ennemi de la foi, un persecuteur
 „ des Ecclesiastiques, & un scelerat.
 „ C'est dans cette prévention que vous
 „ m'avez jugé sans m'entendre & que
 „ vous refusez encore de m'écouter.
 „ Cependant vous êtes des hommes &
 „ non pas des Dieux, mortels comme
 „ vous êtes vous pouvez errer, vous
 „ tromper vous-mêmes, & vous laisser
 „ seduire par les autres. On dit que toute
 „ la lumiere & toute la sagesse est rasssem-
 „ blée dans ce Concile. Vous devez donc
 „ bien prendre garde de ne rien faire à
 „ la legere, & de ne commettre aucune
 „ injustice. Je sai bien qu'on veut me
 „ condamner à la mort; mais au fond
 „ je ne suis qu'un homme de fort peu
 „ d'importance (a), tôt ou tard il faut
 „ mourir. Ce que j'en dis n'est donc
 „ pas tant pour moi-même, que pour

Q 2 „ vous.

(a) *Ho-*
muncio.

„ vous. Il seroit fort indigne de la fa-
 „ gesse de tant de grands hommes de
 „ rien decerner d'injuste contre moi,
 „ & de donner par là un exemple d'une
 „ conséquence bien plus dangereuse que
 „ ne le peut être ma mort.

„ Pendant qu'il parloit avec tant de
 „ force & de grace, il se fit parmi le
 „ peuple un si grand tumulte * qu'il
 „ ne pouvoit plus être entendu. On
 „ résolut donc qu'il répondroit aux Ar-
 „ ticles proposez contre lui, & puis
 „ qu'il auroit toute liberté de parler.
 „ On lui lût tous les Articles l'un après
 „ l'autre; & quand on l'interrogeoit
 „ sur chacun, il n'est pas croyable avec
 „ quelle dexterité & quelle finesse il
 „ répondoit †, & de quels argumens il
 „ se servoit pour appuyer ses sentimens.
 „ Jamais il n'avança la moindre chose
 „ qui fût indigne d'un homme de bien;
 „ de sorte que si ses sentimens sur la foi
 „ étoient conformes à ses paroles, il
 „ n'y

* On ne dit pas si c'étoit contre Jérôme ou en
 sa faveur, l'un & l'autre peut être vrai.

† *Quam callidè.* Ce qui fait voir que Pogge
 ne prend pas ce mot en mauvaise part, c'est, qu'au
 lieu d'argumens & de raisons dont il dit que Jérôme
 se servoit, il l'auroit accusé de Sophismes.

„ n'y avoit pas le moindre sujet d'accusation, bien loin de le condamner à la mort *. Il soutenoit hautement „ que tout ce qu'on alleguoit contre „ lui étoit faux & controuvé par ses „ ennemis. Quand on lui lût, qu'il de- „ chiroit le Siege Apostolique par ses me- „ disances, qu'il s'étoit attaqué au Pape „ lui-même, qu'il étoit ennemi des Cardi- „ naux, persecuteur des Prelats, & „ l'adversaire de tout le Clergé Chrétien; „ il se leva & d'une voix plaintive il „ s'écria en étendant ses mains : De „ quel côté me tournerai-je, mes Pe- „ res, de qui implorerai-je le secours, „ & qui prendrai-je à témoin de mon „ innocence? Sera-ce vous? Mais mes „ persecuteurs ont entierement aliené „ de moi vos esprits en disant que je „ suis moi-même le persecuteur de mes „ Juges. Ils se sont bien imaginé que „ si leurs autres accusations n'avoient „ pas assez de poids pour me faire con- „ damner, ils auroient un moyen in- „ faillible de m'opprimer & de vous „ ani-

* *Ut si in fide sentiebat quod verbis profiteba-
tur, nulla in eum, nedum mortis causa inver-
justa posset, sed nequidem levissima offensionis.*

„ animer contre moi en me représentant faussement comme l'ennemi de „ vous tous. Si donc vous voulez les „ croire il n'y a rien à espérer pour „ moi.

„ Il les piquoit souvent par des rail- „ leries sanglantes, ou même quelque- „ fois il les forçoit de rire dans un su- „ jet si triste, en donnant un tour ri- „ dicule à leurs objections. Quand on „ lui demanda quel étoit son sentiment „ sur le sujet du Sacrement (a). Na- „ turellement, répondit-il, c'est du „ pain, pendant & après la consecra- „ tion, c'est le vrai corps de Christ *.

„ Il répondoit de même Catholique- „ ment, sur les autres Articles (b). Quel- „ ques-uns lui ayant reproché d'avoir dit „ qu'après la consecration le pain demeu- „ roit pain. Oui, dit-il, celui qui est de- „ meuré chez le Boulanger. Il dit à un „ Dominicain qui s'emportoit contre „ lui, tais-toi hypocrite, & à un autre „ qui affirmoit avec serment ce qu'il „ avoit avancé, c'est, dit-il, là le „ meilleur moyen de tromper. Il y avoit „ là

(a) De
l'Eucha-
ristie.

(b) *Et re-
liqua se-
cundum
fidem.*

* *Natura panem, in consecratione & post, ve-
rum Christi corpus.*

„ là une de ses principales parties qu'il
 „ ne traita jamais que *d'ane & de chien*.
 „ Mais l'affaire n'ayant pu être termi-
 „ née ce jour-là à cause du grand nom-
 „ bre des accusations & de leur impor-
 „ tance, on la remit à un autre jour. Au 26.
 „ Ce jour-là les autres Articles lûs Mai.
 „ & prouvez par témoins, Jérôme
 „ pria l'Assemblée de lui donner au-
 „ dience. L'ayant obtenue non sans
 „ opposition, il commença par de-
 „ mander à Dieu la grace de si bien
 „ conduire son esprit & sa langue qu'il
 „ n'avancât rien qui ne tournât au sa-
 „ lut de son ame *, & parla ainsi: *Je*
 „ *n'ignore pas, ô savante troupe* (a), (a) Doc-
 „ *qu'il y a eu plusieurs excellens hom- tissimi vi-*
 „ *mes qui opprimez par de faux témoi- ri.*
 „ *gnages ont été traitez d'une maniere*
 „ *indigne de leurs vertus, & condam-*
 „ *nez par des Jugemens très-iniques.* Il
 „ commença par l'exemple de Sogra-
 „ te injustement condamné par ses
 „ Concitoyens & préferant la mort à
 „ une retractation de mauvaise foi,
 „ quoi

* *Primum à Deo exorsus deprecatus est, eam*
sibi dari mentem, eam dicendi facultatem que in
commodum ac salutem animæ suæ vertent.

„ quoi qu'il n'eût tenu qu'à lui d'écha-
 „ per le dernier supplice. Il allegua
 „ ensuite la captivité de Platon (a), les
 „ maux que souffrissent *Anaxagoras* (b),
 „ & *Zenon* (c), l'exil de *Rutilius* (d), de
 „ *Boëce* (e) & de quelques autres.

„ Ensuite passant aux exemples des
 „ Hébreux, il représenta que Moysé
 „ avoit été souvent calomnié par le
 „ peuple, comme s'il eût été un Im-
 „ posteur; que Joseph avoit été ven-
 „ du par la jalousie de ses frères, &
 „ ensuite mis en prison sur de faux rap-
 „ ports. Qu'Esaïe, Daniel, & pres-
 „ que tous les Prophètes avoient été
 „ injustement persécutéz. Il n'oublia
 „ pas

(a) Ce Philosophe fut vendu par ordre de De-
 nys le Tyran. *Diog. Laert.* III. 19.

(b) Quelques-uns disent qu'il fut exilé. D'aut-
 res qu'on le fit mourir sous prétexte d'impiété.
Diog. Laert. L. II. 12.

(c) Plutarque rapporte que Zenon s'arracha la
 Langue & la cracha au visage d'un Tyran qui
 vouloit lui arracher un Secret. *Plut. Moral.*
 p. 505.

(d) C'étoit l'oncle de Ciceron. Il fut banni de
 Rome du tems de Sylla qui l'ayant voulu faire
 rappeller il ne voulut pas retourner. *Cicer. de
 Nat. Deor.* III. 32.

(e) Consul Romain dans le sixième siècle. Théo-
 deric lui fit couper la tête sur quelques soupçons.

„ pas l'exemple de Susanne. Après
 „ ces exemples tirez de l'Ancien Tes-
 „ tament , il passa à ceux du Nou-
 „ veau. Il leur repréSENTA les injus-
 „ tes supplices de Jean Baptiste , de
 „ J. C. & de la plûpart des Apôtres
 „ mis à mort comme des impies &
 „ des seditieux. *C'est , disoit-il , une*
 „ chose indigne qu'un Prêtre soit in-
 „ justement condamné par un Prêtre ,
 „ mais le comble de l'iniquité , c'est
 „ qu'il le soit par le Conseil , & par le
 „ Collège des Prêtres.

„ Comme toute l'affaire rouloit sur
 „ les témoins , il souTint qu'on ne de-
 „ voit ajouter aucune foi à leur dé-
 „ position , parce qu'ils n'avoient rien
 „ avancé que de faux , & qu'ils ne
 „ l'avoient fait que par haine & par
 „ envie. Il exposa les raisons de cet-
 „ te haine avec tant de vrai-semblan-
 „ ce que peu s'en fallut qu'il ne per-
 „ suadât , & si ce n'eût pas été une
 „ affaire de Religion , il eût été ren-
 „ voyé absous , tant on étoit touché
 „ de compassion. Pour l'émouvoir
 „ davantage il ajoutoit qu'il étoit ve-
 „ nu de son bon gré au Concile pour

Q5 „ se

„ se justifier, & que ce n'étoit pas la
 „ démarche d'un homme qui se feroit
 „ senti coupable. D'ailleurs par le
 „ compte qu'il rendoit de sa vie & de
 „ ses études, il paroifsoit qu'il avoit
 „ employé son tems dans l'exercice de
 „ la Vertu, & dans des travaux utiles
 „ & pieux. A l'égard de ses senti-
 „ mens il fit voir que de tout tems
 „ les plus savans hommes avoient eu
 „ des opinions differentes sur la Reli-
 „ gion, qu'ils en avoient disputé,
 „ non pour combattre la Vérité, mais
 „ pour l'éclaircir, que S. Augustin,
 „ & S. Jérôme n'avoient pas toujours
 „ été de même avis sans que pour cela
 „ on les eût accusé d'hérésie.

„ Comme on s'attendoit, ou, qu'il
 „ se justiferoit, ou qu'il se retracte-
 „ roit, il déclara qu'il ne vouloit faire
 „ ni l'un ni l'autre, non le premier,
 „ parce qu'il ne se fentoit coupable
 „ d'aucune erreur, non le second, par-
 „ ce que ce n'étoit pas à lui à retrac-
 „ ter les fausses accusations de ses en-
 „ nemis. Il se jeta même sur les
 „ louanges de *Jean Hus* qui avoit dé-
 „ ja été brûlé, l'appellant un hom-
 „ me

„ me juste , & saint , indigne d'une
 „ telle mort , & déclara qu'il étoit
 „ prêt à souffrir avec constance tou-
 „ te sorte de supplices. Qu'il ai-
 „ moit mieux céder à la violence de
 „ ses ennemis , & à l'impudence de
 „ ses accusateurs que de mentir com-
 „ me eux ; sachant bien d'ailleurs
 „ qu'ils en rendroient compte un jour
 „ à celui qui ne peut être trompé.
 „ Toute l'Assemblée étoit penetrée de
 „ douleur ; On desiroit ardemment de
 „ sauver un si excellent homme , s'il
 „ eût voulu rentrer en lui-même (a). (a) *Si bo-*
 „ Mais ferme dans sa résolution il sem- *na mens*
 „ bloit ne respirer que la mort. Il se *fuiisset.*
 „ remit encore sur les louanges de Jean
 „ Hus , qui , comme il le disoit , n'a-
 „ voit rien fait contre l'Eglise de Dieu ,
 „ en blâmant les abus du Clergé , l'or-
 „ gueil , le faste , & la pompe des
 „ Prélats. *Comme les revenus de l'E-*
 „ *glise sont principalement destinez à*
 „ *l'entretien des pauvres , aux œuvres de*
 „ *l'hospitalité , à la fabrique & à la*
 „ *reparation des Eglises , cet homme pieux ,*
 „ *disoit-il , ne pouvoit souffrir , qu'on*
 „ *les consumât en débauches avec des*
 „ *fem-*

„ femmes, en festins, en chiens, en
 „ chevaux, en ameublemens, en super-
 „ bes habits & en d'autres dépenses in-
 „ dignes du Christianisme.

„ Il avoit une telle présence d'esprit,
 „ & une telle fermeté que quoi qu'on
 „ l'interrompît par mille clamours, &
 „ qu'on le harcelât sans cesse, il ne de-
 „ meuroit jamais sans replique, & fai-
 „ soit taire ou rougir ses agresseurs.
 „ On admireroit sa mémoire qui ne lui
 „ rendit jamais un mauvais office quoi
 „ qu'il eût été trois cens quarante
 „ jours dans un cu de basse fosse, sans
 „ pouvoir lire, ni même voir la lu-
 „ miere, sans compter des inquietu-
 „ des & des agitations d'esprit qui au-
 „ roient fait perdre la mémoire à tout
 „ autre. Cependant il allegua pour
 „ soutenir ses sentimens un si grand
 „ nombre d'autoritez des Docteurs de
 „ l'Eglise, qu'à peine peut-on conce-
 „ voir qu'il eût pu les rassembler dans
 „ cet espace de tems quand même il
 „ auroit jouï d'une parfaite tranquil-
 „ lité. Il avoit une voix male, agréa-
 „ ble, distincke & sonore. Son geste
 „ étoit tout propre à exciter la com-
 „ pas

„ passion quoi qu'il n'en souhaitât aucun. En un mot, à voir son intrepidité, vous l'eussiez pris pour un autre Caton. O homme vraiment digne d'une mémoire immortelle ! S'il a eu des sentimens contraires à ceux de l'Eglise, je ne le loue pas en cela ; mais j'admire son savoir prodigieux, & son éloquence. Je crains que la Nature ne lui ait fait ces présens, pour sa perte (a).

(a) *It.*

„ Comme on lui donna deux jours *pestens.*
 „ de terme pour se repentir, plusieurs personnes, & entre autres le Cardinal de Florence, allèrent le voir pour tâcher de le ramener. Mais ayant perseveré dans ses erreurs, il fut condamné au feu par le Concile. Il marcha au supplice avec un visage gai, & avec plus d'intrepidité, que jamais aucun Stoïcien n'en fit paroître. Quand il fut au lieu du supplice il quitta lui-même ses habits & se jettant à genoux, il baîsa * le

„ po-

* *Veneratus*, témoignant par-là la joye qu'il avoit de souffrir pour une bonne cause, & sa soumission aux ordres de Dieu.

„ poteau auquel il devoit être attaché. On le lia d'abord tout enchainé „ & tout nud avec des cordes mouillées. „ Ensuite on mit tout autour de lui „ de gros morceaux de bois entremêlez de paille. Le feu ayant pris, il „ se mit à chanter un hymne qu'il ne „ discontinua pas, malgré la flamme „ & la fumée. Comme le Bourreau „ approchoit le feu par derriere de peur „ qu'il ne le vît, *avancez* lui dit-il avec „ courage, *& mettez le feu en ma presence.* *Si je l'avois craint, je ne serois pas venu ici, pouvant bien l'éviter.* „ Ainsi perit cet homme dont on ne „ peut assez admirer le merite (a). J'ai „ été témoin de cette fin & j'en ai „ consideré tous les actes. Qu'il y ait „ eu de la mauvaise foi ou de l'opiniâtreté, je n'en sai rien, mais jamais „ on ne vit mort plus philosophique.

(a) *Vir
prater fi-
dem egre-
gius.*

(b) *Lon-
gam can-
tilenam
narravi.*

„ Je vous ai fait là un long recit (b). „ J'ai cru ne pouvoir pas mieux profiter de mon loisir qu'en racontant „ une Histoire aussi semblable à celles „ de l'Antiquité. *Mutius Scevola* ne „ vit pas brûler son bras avec plus de „ constance que celui-ci tout son corps, „ &

„ & Socrate ne prit pas le poison avec
 „ plus d'allegresse. Mais cela suffit.
 „ Pardonnez-moi ma longueur. Un
 „ tel sujet demanderoit encore une
 „ plus ample narration.

La prudence ne permet pas de faire le Prophete, & d'entreprendre de prédire l'avenir, à cause de l'incertitude des choses humaines, mais elle peut le pressentir jusqu'à un degré de certitude qui passe la conjecture. Quand l'évenement répond à cette espece de Prophetie, quelque fâcheux qu'il puisse être, l'amour propre nous en console aisément par le plaisir secret d'avoir deviné. C'est la disposition où se sentit Pogge lorsque l'armée Allemande fut battuë par les Hussites en 1431. comme il le témoigne dans une Lettre à Julien Cardinal de S. Ange, Legat en Allemagne, & Chef de cette infortunée Croisade. Il se moque fort plaisamment de ce Cardinal, sur ce que n'ayant pû réussir à reduire les Hussites par les armes il vouloit convoquer contre eux un Concile (a). „ On dit que vous as- „ semblez un Concile & qu'il y vient „ beaucoup de monde. C'est un effet „ de

p. 310.

(a) Le Concile de Basle.

„ de votre prudence , d'avoir recours
 „ aux Conseils des Prêtres , les armes
 „ vous ayant fait faux bond. La pureté
 „ de leur vie & leur zèle pour la foi
 „ donne lieu de tout espérer de ces
 „ gens-là. Ce sont de vrais tonneaux

(a) Vasa „ de vin (a). Il semble qu'ils ne soient
vinaria. „ nez que pour boire , manger & dor-
 „ mir. Autrefois la Nation Germani-
 „ que étoit fort belliqueuse ; aujour-
 „ d'hui au lieu des armes elle a choisi
 „ le vin , & la crapule. Le vin est la
 „ la mesure de leurs forces. Quand ils
 „ manquent de vin le courage leur
 „ manque. Je ne doute point que la
 „ disette de vin n'ait plus contribué à
 „ une fuite si honteuse , que la crainte
 „ des ennemis que vous n'avez pas mê-
 „ me vûs. Vous croyiez remporter la
 „ victoire par la sobrieté , jugeant des
 „ autres par vous-même. Mais si vous
 „ entreprenez une nouvelle expedition ,
 „ vous trouverez , je m'assure , que
 „ pour bien combattre , il faut four-
 „ nir du vin copieusement. On dit
 „ que le Poète Ennius n'entreprenoit
 „ jamais de faire l'Histoire d'une guer-
 „ re qu'après avoir bien bû. Mais il
 „ faut

„ faut bien plus de vin pour manier les
 „ armes que pour en écrire. Le vin
 „ ne sera pas moins utile au Concile
 „ qu'il l'eût été à la guerre. Je vous
 „ conseille de leur mettre dans la bou-
 „ che quelque morceau qu'ils ne puif-
 „ sent pas avaler aisément *.

Après ces plaisanteries Pogge reprend son sérieux. Il dit à Julien qu'il a écrit au Cardinal Angelotto † une Lettre dont il souhaite qu'il ait la communication, pour le détourner d'assembler un Concile. La raison en est qu'Eugene III. ne le souhaitoit pas, parce qu'il n'attendoit rien que de sinistre de cette Assemblée, où le Duc de Milan vouloit le faire déposer, comme il fit.

On peut être docile sans déferer aveuglément aux Conseils de ses amis. Et même lorsque leurs avis sont mal fondéz ou qu'on les donne à mauvaise intention, il faut les écouter à l'exemple de ce Lacedemonien qui savoit bon gré à ceux qui médisoient de lui, parce que leur malignité pouvoit servir à le cor-

p. 317.

ri-

* *Injice faucibus aliquam offulam quam non facile deglutiunt.*

† Il sera parlé de ce Cardinal dans la troisième partie de cet Ouvrage.

R

riger. Quoiqu'il n'y ait rien de si beau que la docilité, il ne faut pourtant pas abandonner sa cause. Un honnête homme peut toujours se relever d'une censure mal appliquée, pourvu qu'il le fasse avec moderation, & sans user d'aucune recrimination injurieuse. C'est ce que fait Pogge dans une Lettre à un certain Moine qui le blâmoit d'avoir dit qu'il y avoit peu d'honnêtes gens parmi eux. Il prouve & fortifie sa thèse par des reflexions qui ne leur font pas honneur, sur tout aux Moines Mendians dont il peint vivement les débauches, les crimes & l'hypocrisie, comme en en ayant été souvent témoin oculaire.

p. 326. Pogge en use de même dans une Lettre à Gregoire Coriario Protonotaire Apostolique. Ce Venitien prétendant que le mot de *Faction* ne se prenoit qu'en mauvaise part, avoit blâmé Pogge d'avoir dit dans son Traité de la Noblesse qu'il y avoit des factions à Venise. Pour justifier son expression il allegue l'autorité de Tite Live qui par des *Factions* n'entend pas des seditions, mais des partis differents qui ayant tous pour but le bien de la République, se trouvent par-

partagez de sentiment sur la maniere de le procurer, & employent des moyens differens pour arriver à ce but. Il regarde le mot de *Faction* comme ceux d'*Heresie* & de *Seete*, qui originairement se prennent en bonne & en mauvaife part. Il s'appuye encore de l'autorité de Pompeius Festus qui dit qu'autrefois ces mots, *Faction*, *Factieux*, se prenoient en bonne part. *Factio* & *Factiosus initio honesta vocabula erant*. On apprend dans cette Lettre que le mot François, *Gentilhomme*, eit d'origine Venitienne. Elle est datée de 1440.

*Gentiles
homines,
ut vestro
verbo
utar.*
p. 356.

Les meilleurs amis se brouillent quelquefois pour des sujets qui leur sont indifferens. Le parallel de Cesar & de Scipion brouilla ensemble Pogge & Jean Guarin de Verone, qui étoient intimes amis. Pogge ayant mis Scipion au dessus de Cesar dans une de ses Lettres, Guarin s'échauffa si fort en faveur de Cesar, qu'il écrivit contre son ami, une piece si pleine d'invectives qu'il semble qu'il eût moins pris à tâche de défendre Cesar que d'offenser son ami. On n'a point cette piece de Guarin. On donnera ici le précis d'une des deux Lettres de Pogge sur ce sujet;

R 2 l'unc

l'une à Scipion de Ferrare, où il donne à Scipion l'Africain la préférence sur Cesar; l'autre à Francisco Barbaro où il répond à Guarin.

Plutarque a donné un grand préjugé en faveur de Cesar en le comparant à Alexandre le Grand. Mais il y a beaucoup d'apparence qu'il n'a fait le parallèle de ces deux Héros que par rapport aux vertus militaires. On ne peut pas savoir quel a été le jugement de Tite Live touchant Cesar parce que les Livres de cet Historien, qui regardent ce tems-là, sont perdus. Mais ayant regardé Scipion comme le plus grand Capitaine & comme le plus honnête homme, non seulement de son tems, mais des siècles passés, on peut juger par là qu'il ne le trouvoit pas inférieur à Alexandre & à Cesar. On ne sauroit ôter à Cesar la gloire d'avoir été un grand Conquerant, mais il faut convenir en même tems, que c'étoit un très-mauvais Citoyen, puis qu'il trahit sa patrie en la rendant son Esclave de Maîtresse du Monde qu'elle étoit, & en se servant pour la perdre des forces qu'elle lui avoit commises. C'est ce qu'on ne sauroit dire de Scipion: joignant à la valeur toutes

tes les autres vertus il rapportoit toutes ses actions au salut de la République : En effet il la sauva dans une des plus perilleuses conjonctures, où elle se soit jamais trouvée. Mais on fera mieux ce parallèle par le détail de la vie & des mœurs de l'un & de l'autre, tant par rapport à la guerre que par rapport à la paix, en commençant dès leur adolescence. Celle de Cesar commença par des infamies que la pudeur ne permet pas d'exprimer ; & qui le rendirent le jouet de ses Soldats*. Il fit même paroître d'abord un esprit inquiet & remuant qui donnoit de l'ombrage aux Romains. Ce qui fit dire au Dictateur Sylla que ce jeune homme deviendroit la peste de la République ; & qu'il y avoit en lui plus d'un Marius. Il passa le reste de son adolescence sans acquérir beaucoup de gloire.

Fogge dissimule ici plusieurs endroits honorables à la jeunesse de Cesar. Si sa réputation souffrit quelque atteinte en Bithynie, la conquête de Mitylene lui procura la couronne † de Citoyen.

* *Gallias Cesar subegit, Nicomedes Cæsarem.* p. 358. Plutarque, vie de Cesar. Suet. Cæsar.

† La couronne de Citoyen étoit une des principes.

toyen. Sa conduite noble & vraiment heroïque envers des Pirates qui le prirent dans l'Ile de Pharmacuse, est un des beaux endroits de sa vie. Il se signala encore en Cilicie avant son retour à Rome.

(a) Plutarque, Sue-

tone.

Quand il eut appris la mort de Sylla son mortel ennemi, il retourna à Rome dans l'espérance de brouiller. A l'âge de trente-trois ans * étant de retour d'Espagne où il avoit été envoyé Questeur †, il voulut soulever contre sa patrie les Colonies Latines qui demandoient le droit de Bourgeoisie Romaine

cipales qu'on donnoit au Vainqueur. Elle se donnoit par un Citoyen à un Citoyen qui s'étoit signalé au service de la République. Suetone nous apprend que ce fut le Preteur Termus qui la donna à César. On n'en donnoit point aux Vainqueurs dans les Guerres Civiles.

* Pogge faute ici de 22. ans, qu'avoit César quand il revint à Rome, à 33. Pendant cet espace de temps César fit bien des choses remarquables, qu'on peut voir dans Suetone, dans Plutarque & dans Velleius Paterculus.

† Les Questeurs accompagoient les Proconsuls dans les Provinces & fournisoient l'argent & les provisions nécessaires à l'Armée & aux Généraux. Ils rendoient aussi la Justice dans les Provinces, ce que ne faisoient pas les Questeurs de la Ville qui avoient beaucoup moins d'autorité.

ne *. Quand il fut Edile † il conspira avec Crassus pour attaquer le Senat ; & pour assassiner ceux des Senateurs qui ne seroient pas dans ses intérêts. Le coup manqua par la foiblesse ou par la repentance de Crassus qui ne se trouva pas au jour marqué. Pendant qu'il exerça cette charge il gagna les bonnes grâces du Peuple, par ses liberalitez, par les beaux édifices dont il orna la Ville, & par les Jeux & les Spectacles qu'il donnoit, ensorte qu'il y faisoit tout ce qu'il vouloit. Il osa bien rétablir les Trophées de Marius sur Jugurtha, sur les Cimbres, & sur les Teutons, que Sulla avoit fait détruire ; & rappeller les Proscrits. Pogge devoit ajouter que si cette entreprise plut à la populace, elle rendit César fort suspect d'aspirer à la Tyrannie. On assembla là-dessus le Senat où un des plus illustres Senateurs dit tout haut : *Ce n'est plus par des mines secrètes, c'est par une batterie ouverte que* Ce-

* C'étoit le plus grand des droits que pussent avoir ceux qui n'étoient pas Romains.

† L'Edile étoit un Magistrat qui pourvoyoit aux provisions nécessaires dans la Ville, & qui avoit soin des Temples. Cette charge se donnoit après la Questure.

Cesar attaque la République *. Peu de tems après on vit encore une preuve de son grand credit. Il emporta par les suffrages du Peuple la charge de *Souverain Pontife* †, sur deux redoutables *Concurrens* qui lui étoient de beaucoup superieurs, en âge & en dignité. Il ambitionnoit tellement cette charge qu'allant à l'Assemblée où l'Election se devoit faire il baisa sa mere & lui dit les larmes aux yeux qu'il ne reviendroit pas à Rome s'il n'obtenoit pas le Pontificat.

Pendant sa Preture ‡ il fut extreme-
ment soupçonné d'avoir trempé secre-
tement dans la conjuration de Catilina.
Au moins fut-il le seul d'avoir épargner
les conjurez que le Senat vouloit punir
du dernier supplice †. Il lui en auroit

cou-

* Plut. Cæs. Je suis la version de l'Abbé Talle-
mant.

† Les Souverains Pontifes s'élisoient alors par
le Peuple. Voyez leurs fonctions & leur autorité
dans le Dictionnaire des Antiquitez Romaines de
Pitiscus.

‡ Les Preteurs étoient tirez du Senat & on les
appelloit Collegues des Consuls. Leur Jurisdiction
étoit d'une très-grande étendue. Voyez l'Auteur
allegué ci-dessus.

† Il fit un si beau discours là-dessus que la plu-
part revinrent de leur avis, & le sien l'auroit em-
por-

coûté la vie sans le secours de Curion qui le couvrit de sa robe, & sans le conseil que donna Ciceron de les laisser aller.

Pogge omet ici plusieurs particularitez entre la Preture de Cesar & son Consulat, qui découvrent bien le caractere qu'il veut donner à ce Conquerant. Il fut chassé du Senat pour avoir soutenu Cæcilius Metellus Tribun * du Peuple qui brouilloit à Rome. Cependant malgré cette exclusion il ne laissoit pas d'exercer sa charge, & d'aller dans la Ville avec ses Liéteurs †, & les ornemens de sa Magistrature. Mais comme il y avoit des gens qui le menaçoient de le tuer, s'il continuoit, il prit le parti de se retirer chez lui pour y vivre comme particulier. Quelque tems après sa moderation le fit rappeller dans le Senat

porté sans Caton qui tint bon pour le supplice des coupables. Voyez ce fait bien développé dans Plutarque & la note de Casaubon sur Suetone.

* Les Tribuns du Peuple étoient des Officiers élus pour empêcher le Senat & les Consuls d'abuser de leur autorité.

† Les Liéteurs étoient des especes de Sergens ou Valets de Ville qui marchoient avec des faiseaux de verges & des haches devant les Consuls & les premiers Magistrats, pour leur faire faire place & pour reprimer le Peuple.

nat, & rétablir dans sa dignité : mais son éloignement paroissant nécessaire à cause de ses projets ambitieux, on l'envoya en Espagne, où par ses conquêtes & par les bons ordres qu'il y donna il rendit des services importants à la République. Plutarque nous apprend qu'en passant les Alpes, il entra dans une bicoque où le peuple paroissait fort misérable. Ceux qui l'accompagnoient, lui ayant demandé s'il n'y avoit pas quelque Magistrature à briguer dans ce petit endroit il répondit fort sérieusement qu'il aimeroit mieux être là le premier que le second dans Rome. Au retour d'Espagne il demanda les honneurs du Triomphe & le Consulat. On lui refusa le

(a) Il a-
voit alors
43. ans. premier, mais il obtint le dernier (a). Son Consulat fut extrêmement Tyrannique. Sa première démarche eut à la vérité une fort belle apparence; ce fut de reconcilier Crassus & Pompée: Mais il ne le fit au fond, comme Plutarque l'a remarqué, que pour réunir en lui toute leur autorité. Il s'empara en effet seul de toutes les affaires, & réduisit Bibulus son Collègue à se renfermer dans sa maison sans se mêler de rien. De là vient que le Peuple disoit en riant;

tel-

tel^e chose s'est passée sous le Consulat de Jules & de Cesar; & non de Jules Cesar & de Bibulus: C'est sur le même sujet qu'on fit cette Pasquinade:

Nos Bibulo quidquam nuper, sed Cæsare factum est:

Nam Bibulo fieri Consule nil memini.

Ne pouvant plus souffrir les oppositions continues de Caton, il fit chasser ce grand homme du Senat, & le fit mettre en prison, malgré la vénération que les Sénateurs & le Peuple avoient pour lui *. On raconte un bon mot d'un Sénateur (a) que Cesar repro^{it}oit d'avoir quitté le Senat pour suivre ^{(a) Mar-} Cato en prison. *J'aimerois mieux, dit-treius.* il, être en prison avec Caton que d'être ici avec Cesar. Quoique Clodius eut violé la femme de Cesar, il se joignit à lui pour perdre Cicéron. Il ôta telle-ment, toute liberté au Senat, en y tenant toujours des gens armés, qu'il étoit le plus souvent désert, parce que personne n'y étoit en sûreté. Un Sén-

na-

* Plutarque nous apprend qu'il le fit ensuite relâcher de lui-même.

(a) Con- nateur (a) s'en étant plaint un jour hau-
 fidius. tement, Cesar lui demanda pourquoi
 donc il y venoit? *C'est*, dit-il, *parce*
qu'étant fort âgé le peu de vie qui me reste
ne merite pas tant de précaution.

Autant que Pogge prend plaisir à s'étendre sur les endroits desavantageux à Cesar, autant est-il ferré sur ceux qui lui ont acquis le plus de gloire. Il passe sur ses conquêtes dans les Gaules, en Allemagne, chez les Belges & en Angleterre avec la même rapidité que ce Heros les faisoit. Toutes ces grandes qualitez dont Plutarque a fait une peinture si admirable; sa liberalité envers son armée, son air gracieux & insinuant, ses manieres nobles & engageantes qui lui gagnoient le cœur des Soldats & qui les faisoit combattre en desesperez dans les occasions les plus périlleuses; sa clemence, son desinteressement; sa generosité envers ses ennemis; sa moderation dans la victoire; tout cela, selon lui, ne sont que de fausses vertus. Il compare sa clemence à celle des voleurs, qui n'ôtent pas la vie après avoir ôté le bien: sa liberalité n'étoit que le fruit de ses brigandages, de ses pilleries, & de ses sacrileges; & il ne faisoit largesse que

que du bien d'autrui *. C'est moins à sa valeur jointe à sa bonté qu'il attribuë l'affection de ses Soldats, qu'à je ne sai quelle ferocité contagieuse, & aux fureurs de son ambition, qui le rendoit souple & ingenieux dans l'art de gagner les cœurs.

Si Pogge n'a pas tout à fait le courage de contester à Cesar la gloire de ses conquêtes en faveur de la République, les guerres intestines ouvrent une ample carriere à sa mauvaise humeur. Il regarde Cesar non seulement comme un traître, mais comme un parricide qui par un prodige d'ambition a trempé ses mains dans le sang de sa mere, c'est-à-dire, de sa patrie: † & même sans compter l'injustice, l'infidélité, & la cruauté de Cesar dans ces guerres, il prétend qu'il ne s'en tira pas fort glorieusement, & que sa fortune eut plus de

* Il amassa des sommes immenses dans les Gaules; & en étant de retour, il s'empara du Thresor public.

† Suetone nous apprend que Cesar avoit sans cesse dans la bouche ces paroles d'Euripide: *Qu'il n'est permis de faire des injustices que pour regner, & qu'en toute autre chose, il faut être religieux observateur des Loix.*

de part que sa valeur aux conquêtes

(a) Voyez qu'il fit en Espagne (a). La victoire de le contraire dans Pharsale fut un effet de l'imprudence & de la lacheté de Pompée. Sa passion

pour Cleopatre lui fit entreprendre mal à propos la guerre en Egypte d'où il se

retira moins en vainqueur qu'en fugitif.

Il vainquit Pharnace, presque sans coup

ferir. De là son mot au retour de cette

expedition: *Je suis venu, j'ai vu, j'ai*

vaincu. Ce fut pourtant après ces vic-

toires si extenuées par Pogge que Cesar

obtint la Dictature perpétuelle qui lui

donnoit dans Rome une autorité Sou-

veraine qu'il n'étoit pas d'humeur à quit-

ter comme le fit Sylla. Il est surprenant

que Pogge ait omis deux particularitez

fort favorables à sa cause. La premiere,

c'est que Cesar non content de la qua-

lité de Dictateur, voulut se faire décla-

rer Roi, & qu'il s'étoit fait un diadê-

me. Marc Antoine voulut lui-même

le couronner, mais comme il n'y avoit

que peu de gens qui applaudissent à une

entreprise si odieuse à la République,

il inventa ce stratageme pour la faire

réussir hors de Rome. Il resolut d'aller

contre les Parthes sous prétexte de ven-

ger les Romains de la défaite & de la

mort

mort du Général Crassus. En même tems ses amis publierent qu'on lisoit dans les livres des Sibylles que les Parthes ne pouvoient être vaincus que par le Roi des Romains. La seconde particularité omise par Pogge, c'est que les ennemis de Cesar, ou plutôt les partisans zelez de la République, se servirent de ce prétexte pour se defaire de lui. Tout le monde sait les circonstances de cet assassinat. Si Cesar fut un Tyrant, comme le prétend Pogge, il eut le fort des Tyrans.

*Ad generum Cereris sine cede & vulnere pauci
Descendunt Reges & sicca morte Tyranni* (a).

(a) Juv.
Sat. X.

„On voit peu d'Usurpateurs & de Tyrans mourir de leur mort naturelle *.

Voici dans Scipion † un Heros d'un tout autre caractere que Cesar. Il signala sa premieré jeunesse par de belles actions sans en ternir l'éclat par des mœurs dereglées, Personne n'accorda jamais mieux l'ardeur & la vivacité de la jeunesse avec la gravité, la temperance, l'in-

* C'est la traduction du Pere Tarteron.

† C'est *Publius Scipion*, dit *l'Africain*, fils de *Publius Cornelius Scipion* qui fut vaincu par *Annibal*.

l'intégrité, la moderation, & le flegme de la vieillesse. Dès l'âge de dix-sept ans il signala sa valeur dans la premiere guerre de Carthage qui fut si funeste aux Romains. Son Pere qui fut blessé dans la bataille, se trouvant enveloppé d'un gros d'ennemis alloit perdre la liberté ou la vie. Le fils, sans s'allarmer du nombre, court à son secours l'épée à la main, écarte les ennemis & le tire d'entre leurs mains *. Cette defaite de Scipion le pere fut suivie de la fameuse journée de Cannes †, qui auroit été le tombeau de la République Romaine sans l'intrepidité du jeune Scipion, à qui on defera le commandement des restes de l'armée avec *Appius Claudius*. Scipion ayant appris qu'il y avoit chez *Quintus Cæcilius Metellus* des Officiers Romains qui déliberoient entre eux d'abandonner l'Italie, s'en alla plein d'une noble fureur dans cette maison, & tirant son épée les menaça de les égorger tous s'ils ne juroient, comme il fit lui même, de verser jusqu'à la

* Cette action se passa sur le *Tesin* riviere du *Pavesan*.

† Ville du Royaume de Naples.

la dernière goutte de leur sang pour le salut de la République. Animez par un si grand exemple, & honteux de leur lâcheté, ils s'engagerent tous par serment à sacrifier leur vie au salut de la Patrie, elle fut en effet sauvée par cette seule action *.

Ce ne fut que le commencement des actions Heroïques de Scipion. Son Père & son Oncle avoient été tuez en Espagne; l'armée Romaine y avoit été taillée en pieces; la consternation étoit si grande dans Rome que personne n'osoit entreprendre d'aller secourir cette Province si importante aux Romains. (a) (a) Tit. Scipion n'ayant que vingt-quatre ans se Liv. L. presenta pour aller venger la mort des XXVI. c. 18. Scipions & restituer à sa patrie une conquête qu'elle alloit perdre. Il y fut envoyé sous le titre de Proconsul & avec une assez petite armée; il reconquit toute l'Espagne & defit les Carthaginois en plusieurs batailles rangées: mais il se distingua sur tout dans cette occasion par la victoire qu'il remporta sur lui-

* Cette action est admirablement décrite par Mr. l'Abbé de Vertot, *Hist. des Revol. de la Rep. Rom.* L. VIII. p. 319.

lui-même. Il prit un soin particulier de l'honneur des femmes & des filles. On lui amena un jour une jeune prisonniere d'une beauté ravissante. Ayant appris qu'elle étoit accordée à un jeune Prince de Celtiberie, il fit venir aussi-tôt auprès de lui ce Prince & les parens de la fille, & tint ce discours au Prince. *Quand j'aurois disposé de cette fille je n'aurois rien fait, qu'on ne pût pardonner à mon âge : mais comme j'ap- prens que vous l'aimez & qu'elle vous est promise, je vous la rends dans le même état que si elle n'étoit point sortie d'entre les mains de ses parens, afin qu'elle vous puisse faire un don digne de vous & de moi, & à condition que vous serez ami du Peuple Romain.* Pogge omet ici un bel exemple du desinteressement de Scipion dans cette rencontre ; les parens de cette Dame ayant destiné une grosse somme d'argent pour la racheter, ils prirent instamment Scipion de l'accepter, comme un témoignage de leur reconnoissance & non comme une rançon. Il fit mettre cette somme à ses pieds & se tournant vers le Prince, *ajoutez, lui dit-il, cette somme à la dot qu'on doit donner à votre Epouse.* C'est ainsi que Sci-

*Tit. Liv.
ub. supr.
c. 50.*

Scipion faisoit autant de conquêtes par sa clemence & par sa générosité que par ses armes. Au retour d'une expédition si glorieuse il fut fait Consul pour la premiere fois alors, toujours attentif aux intérêts de la Patrie, il resolut presque malgré le Senat d'aller en Afrique pour obliger Annibal à quitter l'Italie. Il remporta plusieurs victoires sur les Carthaginois, il vainquit Annibal qui depuis quinze ans avoit toujours vaincu les Romains, & l'obligea à faire la paix sous des conditions dures & honteuses. Cette victoire fut suivie des honneurs du triomphe qu'il reçut à Rome, où il fut surnommé l'Africain (a). C'est le premier des Généraux Romains qui ait porté le nom d'une Province conquise. Il alla ensuite en Asie pour soutenir son frere *, & y subjugua *Antiochus le Grand.*

Scipion ne se montra pas moins grand pendant la paix que pendant la guerre. L'Histoire a beaucoup vanté sa pieté envers les Dieux. On rapporte que quand il étoit à Rome il ne manquoit pas un seul jour, d'aller avant le lever de l'Au-

* *Lucius Scipion surnommé l'Asiatique.*

l'Aurore, s'enfermer pendant plusieurs heures dans le Temple de Jupiter com-

(a) Aul. me pour le consulter (a). Que ce fût Gell. superstition, ou imposture, cette con- Noët. duite donnoit beaucoup de poids à ses Attic. L. VII. c. 1. sentimens & de relief à ses actions dans l'esprit du Peuple. Il eut toujours un zèle & un amour à toute épreuve pour sa patrie. Il étoit d'ailleurs affable & populaire ; sa magnanimité étoit accompagnée d'une douceur qui lui ga-

(b) Tit. gnoit tous les cœurs (b). Il ne fit pas Liv. L. moins éclater sa modestie que ses autres XXVIII. vertus, par le refus des honneurs extraordinaire que le Senat lui voulut de- cerner, en érigéant à sa gloire des Sta- tues au Capitole, dans la Tribune aux Harangues, dans le lieu où se tenoient les Assemblées du Peuple Romain qu'on appelloit *Comices*, & même jusques dans la *Chapelle de Jupiter* * : il refusa enco- re les offres qu'on lui fit d'être Consul & Dictateur perpetuel. Toutes ces ver- tuts lui avoient donné une autorité pres- que absolue dans Rome. Elle parut d'une

* *Cella Jovis.* Valere Maxime nous apprend que Scipion l'Africain y avoit une Statue, qui apparemment y fut mise en son absence.

d'une maniere éclatante à cette occasion. Les Tribuns du Peuple l'affigèrent un jour pour rendre compte de quelque somme d'argent qu'on l'accusoit d'avoir reçue d'Antiochus pour lui procurer la paix avec les Romains, sous des conditions favorables. Etant venu au jour marqué avec sa couronne triomphale sur la tête: *Messieurs, dit-il, c'est à pareil jour que j'ai triomphé d'Annibal, & que je vous ai donné en même tems la paix & la victoire. Il est juste d'en aller rendre graces aux Dieux. Allons au Capitole & laissons là les Chicaneurs.* Il fut aussi-tôt suivi de tout le Peuple, des Chevaliers, & du Senat. Les Tribuns demeurerent seuls bien confus: Quelques Historiens disent même qu'ils suivirent aussi. Tite Live a jugé que Scipion acquit autant de gloire par ces marques de l'estime publique que lorsqu'il entra triomphant dans Rome (a). L'affaire ne fut pourtant pas finie, Scipion ayant encore été tiré en cause pour le même sujet, produisit lui-même ses comptes: mais comme les Tribuns vouloient qu'on les lût, & qu'on les mit dans l'Archive du Thresor public, il les déchira de ses propres mains en

(a) Liv. xxxviii.

c. 51.

présence du Senat, trouvant indigne qu'après avoir sauvé la République on se méfiait de lui, & que ses ennemis cherchassent dans leurs chicanes des *Reflexion de l'Auteur.* prétextes de le détruire. L'action étoit hardie & je ne fais s'il n'y avoit pas plus d'orgueil que de magnanimité. Il pouvoit bien y avoir de la jalouse dans la recherche des Tribuns *; mais en obligeant Scipion à rendre compte ils ne faisoient rien que de conforme aux Loix; les plus grands Conquerants & les plus illustres restaurateurs de la République n'en avoient point été dispensés: si l'Africain se fendoit innocent de peculat, il me semble qu'il y eût eu plus de grandeur à s'assujettir aux Loix, qu'à donner, en les violant, un exemple que son mérite extraordinaire & sa grande autorité, rendoit doublement dangereux.

Scipion le sentit bien lui-même. Craignant

* Le Senat blâma hautement les Tribuns d'avoir voulu signaler leur zèle aux dépens du Libérateur de la Patrie. Il faut pourtant en excepter le généreux **S E M P R O N I U S G R A C C H U S**, qui quoiqu'ennemi de Scipion ne voulut pas entrer dans ce complot d'ingratitude, & harangua fortement le Peuple & les Tribuns en faveur de Scipion. **Tit. Liv. L. XXXVIII. C. 53.**

gnant que Rome ne fût la victime des factions qui se formoient à son occasion, il prit le parti de la retraite. Seneque a regardé cet exil * volontaire de Scipion, comme le plus bel endroit de sa vie.

Je l'estime plus, disoit-il, par sa moderation & par son amour pour la patrie que par toutes ses conquêtes. Il n'y avoit plus de milieu. Il falloit bannir de Rome ou Scipion ou la Liberté. Il choisit généreusement le premier parti, plus admirable quand il quitte sa Patrie que quand il la défend. Le sentiment le plus général est qu'il mourut au lieu de sa retraite, où Seneque croyoit avoir vu son tombeau. † Tite Live dit la même chose, mais il ajoute qu'il avoit un Mausolée & des statues à Rome. Il est surprenant qu'on ne sache point en quelle année mourut un si grand Héros.

DES-

* Il se retira à *Linterne* ancienne ville de la Campanie, dont Seneque a fait la description.

† Quand on a travaillé à ce morceau, on n'avoit pas encore vu la belle *Histoire des Révolutions de la République Romaine, par Monsieur l'Abbé de Vertot.* C'est une des plus engageantes lectures qu'on puisse faire.

Pogg. Op. DESCRIPTION DES BAINS
p. 297. DE BADE.

Pogge étant au Concile de Constance alla aux bains de Bade pour y rétablir sa santé. Il fait une agréable peinture de ces bains dans une Lettre qu'il écrivit de là à son ami Nicolas Nicoli. Quoiqu'ils soient connus, sur tout en Allemagne, on ne sera peut-être pas fâché de savoir l'état où ils étoient au commencement du XV. Siècle. Ils étoient

(a) *Thu-regum.* dans un village (a) situé sur une rivière qui se jette dans le Rhin à environ 500. pas de Bade. Au milieu du Village il y avoit une très-grande place entourée de bâtiments magnifiques dont chacun avoit son bain particulier. Il y avoit en tout 30. bains entre lesquels il y en avoit deux publics, où le Peuple de l'un & de l'autre sexe se baignoit tout à découvert. Celui des femmes n'étoit séparé de celui des hommes que par une espece de chaussée qui ne déroboit point la vuë, & n'empêchoit point la communication. Pogge dit qu'en voyant tant de nuditez, il croyoit être aux Jeux Floraux de Rome, dont *Ovi.*

Ovide (a), & après lui *Laetance* (b), (a) Ovid.
nous ont si bien représenté la licence, *Fast. L.*
& l'éfronterie. V. vers.

Il y avoit un peu plus de bienféance,^{327.} (b) *Laet.*
& d'honnêteté dans les bains des parti- p. m. 84.
culiers. Les femmes y étoient séparées
des hommes par une cloison de planche
où l'on avoit pratiqué plusieurs fenêtres
pour faciliter la conversation, & le
commerce, qui pour l'ordinaire étoit
libre jusqu'au libertinage. Comme au
dessus de ces bains il y avoit des prome-
noirs d'où l'on pouvoit voir tout ce qui
se passoit, Pogge se donnoit souvent le
régal de les visiter tous. Il lui sembloit
alors qu'on l'avoit transporté dans la Ré-
publique de Platon, où tout devoit
être commun. J'admirois, disoit-il, la
simplicité, la facilité, & l'indulgence
de leurs mœurs. Quelque liberté qu'on
s'y donne tout est pris en bonne part,
& personne n'y entend finesse. La Ja-
louſie n'est pas moins releguée de ces
lieux que la Modestie, & les maris y
sont les meilleures gens du monde.

Pogge n'oublie aucun des divertisse-
mens que l'on prenoit à Bade pendant
les Bains, comme la Musique, la Danſe,
les Collations, les Promenades, & tou-

S 5 tes

tes sortes de Jeux, où l'innocence, & la pudeur étoient souvent blessées impunément. En un mot, si le bonheur consistoit dans la volupté, il prétend qu'il ne manquoit rien là pour la rendre complète. La joye y étoit un devoir, la tristesse une espèce de crime, tout n'y respiroit que l'enjoüement. La variété des amusemens & la diversité des caractères y conspiroient à l'envi à en chasser le sérieux, & l'ennui. Il y a beaucoup d'apparence que la joye, & le plaisir contribuoient autant à la santé que la vertu des eaux, quoi que Poggie l'exalte infiniment. Il leur en attribue sur tout une merveilleuse contre la stérilité.

On eût dit que c'étoit un rendez-vous général que la Volupté donnoit tous les ans, à ses partisans. Aussi plusieurs gens y venoient-ils, moins pour prendre les bains, que pour profiter de cette occasion de se divertir. La santé n'étoit que le prétexte, le plaisir étoit le véritable motif, & le privilége des bains étoit le voile de quantitez d'intrigues qui n'auroient pû réussir en d'autres occasions. Il sembloit même que les Ecclesiastiques Seculiers, & Réguliers n'al-

n'allassent là que pour se dédommager des austéritez de leur état, en portant la licence plus loin que les autres. On en voyoit qui se baignoient avec les femmes, vêtus, & coiffez d'une manière efféminée, sans aucun respect pour leur caractère.

Ce qu'il y avoit de plus charmant, c'est que parmi une si grande multitude de gens de toutes sortes, il ne se trouvoit jamais un *Rabat-joye* ni un *Trouble-fête*. On y vivoit dans une parfaite union. On n'y entendoit parler ni de querelles, ni de batteries, & on n'y disputoit que de politesse. La médisance y étoit inconnue aussi bien que la jalousie. C'est un plaisir (dit Pogge,) de voir ces bonnes gens, vivre au jour la journée, dans une tranquilité profonde; sans avarice, & sans ambition*. En cela bien differens de nous autres Italiens qui nous rendons misérables toute notre vie, par notre humeur inquiète, & notre insatiable avidité, de biens, & de gloire.

MAXI-

* Il faut qu'il y ait beaucoup de Rhetorique, & d'exagération dans cette peinture, ou que les mœurs ayant bien changé depuis 300. ans.

MAXIMES SUR DIVERS SUJETS
TIRE'ES EN PARTIE DES OEU-
VRES DE POGGE.

Les regrets inutiles sont indignes d'un homme sage. Quand nos maux sont sans remede, il vaut mieux les adoucir par la reflexion que de les aigrir par des plaintes infructueuses. La Nature se montre déjà d'elle-même assez rigoureuse envers nous, sans nous exciter à en ressentir plus vivement les disgra-

(a) Pogg. ces (a).

Op. De Les Societez se renouvellent tous les miser. jours. De nouveaux venus remplissent hum. p. les brêches que font la mort, l'absence, 90. Edit. & l'éloignement. Il y a pourtant des Basil. Sociétez qui ne se retrouvent point. Pour former une Société dont on puisse être content, il faut un assemblage de qualitez qui sont répanduës dans le monde; mais qui souvent ne se trouvent réunies qu'une fois en la vie.

Que sont devenus, disoit là-dessus (b) Baluz. Pogge (b), que sont devenus *les Collutius Salutatus*, *les Laurents de Medici*, *les Nicolas Nicoli*, *les Robert Rufus &c.* T. III. Il n'y a personne qui ne puisse faire les p. 250. mêmes regrets. Il

Il n'y a rien de plus facile que de flatter, rien de plus rare que de pouvoir donner une louange légitime (a). Lucien disoit que la nature l'avoit formé aussi capable de louer que de blâmer, mais que les vices des hommes lui avoient tellement fait oublier le talent de la louange qu'il ne favoit plus que blâmer, & medire.

Si l'on met en parallèle les maux que les louanges & la satyre peuvent causer dans le monde, les louanges en auront la meilleure part. Il peut arriver qu'on se corrige par la satyre, mais il n'arrive presque jamais que la louange ne gâte pas.

La mort est naturellement un objet lugubre. Mais la plûpart des hommes font un si mauvais usage de la vie, tant par rapport à eux-mêmes, que par rapport à la Société, qu'il y a lieu de douter, quand ils meurent, s'il n'y a pas plus de gain, que de perte à leur mort (b).

Il ne doit point y avoir de perte plus funebr. sensible que celle des amis. Nos peres, & nos enfans font tels que la nature nous Laur. de Medi- les a donnez, quelquefois bons, mais souvent si mauvais que quand on les cis. p. 278. perd, il n'y a point de vertu plus aisee

(a) Pogg;
De infelicit. Princip. p. 305.

à pratiquer que la soumission à la Providence. Nos amis sont de notre choix, & tellement notre ouvrage qu'il semble que la mort en nous les ôtant nous ôte à nous-mêmes. On trouve réunis dans un véritable ami tous les caractères, & les bons offices qu'on peut attendre d'un Pere, d'un Frere, en un mot de tout ce qui nous interesse, ce qui nous lie, & tout ce qui nous fait plaisir dans la vie.

Ibid. P. 343. La mort ne doit paroître fâcheuse qu'à ceux dont la vie a ressemblé à la

(a) Baluz. mort (a).

Miscell.

T. III.

p. 252.

Les Loix ne sont que des remèdes palliatifs. Elles n'ôtent point la source du mal, elles ne font qu'en arrêter le cours, & en suspendre la cause. Ce sont des digues à la vérité fort nécessaires, mais elles ne tiennent pas contre une grande inondation.

C'est en vain qu'on déclame contre les préjugez, on ne les arrachera jamais de l'esprit & du cœur. Il est aussi malaisé de guérir un homme de ses préjugez que de le guérir de la bile, du flegme, ou du sang qui domine dans son tempérament. C'est là la source ordinaire des préjugez. Quand le tem-

pe-

perament n'en fourniroit pas, l'éducation y mettroit bon ordre. Pour n'avoir point de préjugez il nous faudroit pour maîtres, & pour précepteurs des Anges, ou des hommes tombez des nuës, ou qui n'eussent jamais eu aucun commerce avec la Nature, & la Société humaine. Ceux qui se plaignent le plus tragiquement des préjugez y sont souvent eux-mêmes les plus fujets. Personne ne leur a fait plus rude guerre que *Des Cartes*, mais son système en est un assemblage. Le Genre humain est un malade incurable. Il faut se borner à prendre soin de ce qui donne encore quelque signe de vie, & quelque espoir de convalescence.

Il en est à peu près de la corruption humaine comme du mouvement dans la nature. Il se conserve toujours dans la nature un certain degré de mouvement qui ne change que par les différentes déterminations. Il en est de même de la corruption du Genre humain. Dire que le monde va toujours en empirant, c'est une déclamation qui n'est pas à l'épreuve d'un examen Historique de tous les siècles. Ce sont des plaintes tragiques qui peuvent être écoutées dans les

les grandes irruptions de la méchanceté humaine; sur tout quand on les exprime en aussi beaux vers que l'a fait Horace:

(a) Livre race (a).

III. Ode
VI.

Il n'est rien qui ne se démente:
La Vertu même se détruit;
Le Vice seul dure, & s'augmente,
Et chaque Age nous en instruit.
A peine à nos peres coupables
Nos ayeux sont-ils comparables:
En crimes nous les passons tous;
Et ceux qui de nous doivent naître
Par leurs forfaits feront connoître
Qu'on peut aller plus loin que nous.

C'est la paraphrase que Mr. l'Abbé Pellegrin a fait de ces quatre vers d'Horace:

*Damnoſa quid non imminuit Dies?
Ætas parentum pejor avis tulit
Nos nequiores, mox datus
Progeniem vitiosiorem.*

Tous ces grands mots de *Fortune*, de *Sort*, d'*Etoile*, de *Destinée*, de *Fatalité* ont été d'abord inventez par l'Ignorance humaine. Les hommes ne pouvant rendre raison de certains événemens

mens ont imité les Philosophes qui ont l'art de cacher leur ignorance, sur certains secrets de la Nature, sous les beaux mots de *Sympathie*, & *d'Antipathie*. Tout de même dans la Morale, plutôt que d'avouer son ignorance, on a cherché dans l'*Etoile*, & dans la *Destinée* la cause vague de mille événemens qui arrivent par des ressorts secrets, où le *Hazard*, & l'*Etoile* n'ont nulle part. Ensuite les Poëtes, & les Orateurs ont adopté ces mêmes causes chimériques, pour donner du merveilleux à leurs Ouvrages, & l'*Histoire* même destinée à développer les raisons, & les motifs des actions des hommes n'a pu échaper à ce langage trompeur. Enfin la méchanceté humaine s'y est refugiée comme dans un azyle sacré pour se mettre à couvert du blâme inseparable de la mauvaise conduite. Les hommes ont attribué leurs faiblesses, leurs fautes, leurs mauvais succès, leurs crimes, leurs forfaits, & toutes les productions de leur méchanceté, à des causes mystérieuses, pour leur concilier du respect. La médisance, & l'envie, d'autre côté, ont voulu diminuer sous ces noms la gloire des vertus, des belles actions, & des heu-

T
reux

reux succès des grands hommes. On se console de ne pas pouvoir atteindre à la faveur du *Destin*, & de l'*Etoile* qui favorise l'un, & traverse l'autre aveuglément.

C'est une vanité bien mal entendue que de ne pas vouloir renoncer à certains titres, & à certaines apparences, pour avoir les choses mêmes. Les Empereurs Romains en renonçant au titre de *Roi* rendirent leur puissance plus absolue que ne l'avoit été celle des Rois même. Rien ne rendit *Auguste* plus maître dans Rome que le désir qu'il montra de se vouloir décharger des affaires de l'Empire.

Les malheurs & les mauvais succès de la plûpart des hommes ne viennent pas tant de ce qu'ils manquent de pouvoir, de lumières, & de liberté, que de ce qu'ils ne sont pas assez maîtres d'eux-mêmes, pour bien user de leur liberté, de leurs lumières, & de leur pouvoir. Remplis de faste, & d'ostentation ils ont rarement sur eux-mêmes cet Empire délicat qui consiste à ne pas toujours montrer tout ce que l'on peut, & tout ce que l'on sait. Quand en effet

on

on a le pouvoir en main, il est beau, il est grand quelquefois d'agir comme si l'on étoit foible, de reserver l'exercice de son pouvoir pour la nécessité, & de savoir s'élever au dessus du commun en se confondant avec lui par condescendance, & par une suppression modeste de sa supériorité.

La vraye liberté c'est d'être maître de l'exercice de sa liberté. Ce n'est pas être libre que de vouloir toujours se servir de sa liberté; c'est en être l'esclave.

Merc Aurèle Antonin avoit raison de dire que la Cour étoit sa Marâtre, & la Philosophie sa mère. Il n'y a point de païs plus sterile en bonnes choses, & plus fécond en riens que la Cour. Encore y vend-on ces riens bien cher. Il faut s'y contraindre, dissimuler, flatter, & mentir. Un honnête homme donneroit tout son bien pour se racheter de cette cruelle nécessité.

Il y a une misére imperceptible attachée à la Nature humaine, c'est que nous ne saurions presque jamais arriver à rien de grand qui n'ait sa source dans

T 2 quel-

quelqu'endroit humiliant. La plupart de ceux qui réussissent en quelque genre que ce soit ont presque toujours quelque chose de dérangé dans l'imagination. Les grands traits de l'Eloquence, & les coups hardis du pinceau sont des espèces d'accès. L'Heroïsme lui-même est aux confins de la Folie. La plupart des grands Conquérants sont des *Orestes*, & des *Attrées*. La fureur est leur Genie.

Il ne faut pas que les Auteurs, même les plus originaux, se flattent de l'être tout-à-fait. Nos idées & nos connaissances sont acquises, ou s'il y en a qui naissent avec nous, il faut que l'éducation, la lecture, l'instruction, l'expérience & la réflexion les développent. Il y a dans notre tête un magasin ramassé de divers endroits, plus ou moins grand, selon les divers caractères & la différente éducation des hommes. Comme chaque idée n'a point son étiquette, l'amour propre se prévaut des mauvais offices de notre mémoire pour nous donner la gloire de l'invention. Notre esprit subsiste imperceptiblement du bien d'autrui, & il se repaît du plaisir secret de le regarder comme son propre bien,

bien, comme il le devient en effet, quand on l'a legitimement acquis. Il y a cette difference entre les Auteurs originaux & les plagiaires, c'est que les penſées & les ouvrages des premiers sont des conquêtes de leur esprit, au lieu que ceux des autres sont des larcins secrets, dont ils sont redevables à leur memoire ou à leur plume.

* C'est un plaisir commun de faire plaisir à ses amis; C'en est un plus rare & plus délicat de faire plaisir à ceux que nous n'aimons pas, & dont nous ne sommes pas aimés.

Tout est à vendre hormis le bon esprit, & je croi que s'il étoit à vendre, il ne trouveroit point d'acheteurs, tant il y a peu de gens qui se connoissent à cette marchandise.

Ciceron disoit, que ceux qui composent sans communiquer leurs ouvrages au Public, ou au moins à leurs amis, ressemblent aux gourmands, qui

* Cette Maxime est en Latin dans le Menagiana. T. IV. p. 222. On y a seulement ajouté la fin.

qui mangent seuls leurs bons mors-
ceaux.

Ibid. R. 3217. Le même Ancien disoit qu'il n'aimoit point à écrire des choses, que les ignorans n'entendent pas & dont les Savans ne se soucient gueres. Un Sermon rempli d'érudition de cabinet est un mauvais Sermon. Le peuple n'y entre point parce qu'il n'y entend rien, où s'il admire, c'est précisément parce qu'il n'entend pas. Les Savans d'autre côté qui vont au Sermon dans une autre vuë, trouvent cela très-mal placé. Ils aiment à puiser dans les sources & non dans une érudition postiche.

Maxime de Tyr Philosophe Platonicien disoit qu'un homme pieux est ami de la Divinité, & qu'un superstitieux en est comme l'adulateur.

Il n'y a rien de plus dangereux que de donner entrée dans son esprit à une seule absurdité. C'est une hydre à cent têtes. A lire la plupart des Livres spéculatifs, sur tout des Livres de Système, & en particulier certains Systèmes de Théologie, on diroit que l'Esprit humain

main est fait au rebours de la Raison, que l'absurdité est sa nature, & la Raison ses écarts.

Il faut goûter de la Philosophie, mais il ne faut pas s'en gorger. C'est un bon mot d'Ennius.

Quand on compare les progrès de la Philosophie depuis qu'on a commencé à philosopher on trouve bien que les Modernes ont l'esprit plus philosophique que ne l'avoient les Anciens, qu'ils ont plus avancé dans l'Art de raisonner, qu'ils se font des Systèmes mieux liez; mais on ne trouve pas qu'ils aient fait plus de progrès dans la connoissance des causes naturelles de toutes choses & dans la solution des grandes difficultez. Dès le tems de Chrysippe, qu'Aulugelle qualifie de Prince de la Philosophie Stoïcienne, il y avoit des gens qui nioient une Providence, à cause du mélange de biens & de maux qui se trouve dans le Monde, & qui soutenoient qu'il pourroit n'y avoir eu que des biens, sans aucun maux de quelque espece que ce soit. Chrysippe, qui tenoit pour la Providence, traitoit ce langage d'imper-

tinence *. On ne connoîtroit point, disoit-il, la Justice, s'il n'y avoit de l'injustice; ni la Vérité sans le mensonge, & ainsi du reste. Cela ne satisfait point. Nous nous passerions bien des plaisirs & des connoissances que peut donner l'opposition du bien & du mal, mais nous ne saurions nous passer d'être heureux, & nous le serions s'il n'y avoit point d'injustices, point de fraudes, point de douleurs &c. Il faut donc chercher quelque autre raison, pour justifier la Providence, sur le sujet du mal moral & du mal physique, & on ne l'a pas encore trouvée, au moins dans la Philosophie. Chrysippe disoit à l'égard des douleurs ou des maux physiques, que le dessein de l'Auteur de la Nature n'avoit pas été que les hommes fussent sujets aux douleurs & aux maladies, mais que cela étoit arrivé en conséquence des Loix qu'il avoit établies dans la nature. Les *Mallebranches* & les *Theodicées* n'ont pas été plus avant là-dessus que Chrysippe, mais ils ne satisferont point les *Bayles* de notre Siècle. Ils répondront que l'Etre tout puissant, tout sage,

&

? *Nihil imperitus, nihil insubidius.* Agell. VI. 1.

& tout bon pouvoit établir des Loix qui n'entraînassent aucun mal après elles. Il vaut donc mieux nous taire & nous humilier dans le sentiment de notre ignorance, & des étroites bornes de notre Esprit, que de hazarder des réponses qui attirent des objections plus embarrassantes que celle à laquelle on prétend répondre.

Il y a de la justice à donner à un pauvre, qui est homme de bien, mais l'humanité veut qu'on donne aussi aux pauvres les plus indignes, & à ceux même qui n'ont de l'homme que la figure. Il se présenta un jour à Herode celebre Philosophe d'Athènes, un pauvre en habit de Philosophe, avec une longue barbe & un manteau déguenillé, coureur de profession, franc vaurien, pilier de cabarets & d'autres lieux semblables. Herode lui fit donner de l'argent pour avoir du pain pendant un mois. *Tel qu'il est, dit-il, ne laissons pas de lui donner quelque chose, parce que nous sommes hommes, & non parce qu'il l'est* *

Mu-

* *Demus huic aliquid aris, cuicuimodi est; tanquam homines, non tanquam homini.* Agell. L. IX. C. 2.

Musonius autre Philosophe plus ancien qu'Herode Atticus donna un jour mille écus à un gueux qui faisoit aussi le Philosophe, & à peu près du même caractere que le précédent. Comme on representoit à Musonius que c'étoit un fripon & un garnement qui ne meritoit pas qu'on lui donnât rien de bon ; C'est pour cela, dit-il en riant, qu'il ne merite que de l'argent †.

On n'aime pas la retraite interieure parce qu'elle donne à l'amour propre un spectacle trop désagréable. C'est ce que Plutarque a exprimé admirablement en ces mots. *La plupart des gens n'ont pas le courage de rentrer en eux-mêmes pour examiner leur propre conduite ; c'est pour eux un objet trop mortifiant. L'âme toute pleine de vices a horreur d'elle-même, & saisie de frayeur de ce qu'elle y voit elle s'échappe au dehors & se jette sur les défauts d'autrui, nourrissant ainsi sa propre corruption.*

On peut dire de l'amitié, ce qu'un bel

† ἀξιος εγινε απρυγεια. Agel. ub. sup.

bel Esprit de nos jours a dit de l'amour; c'est qu'elle ressemble aux Esprits; tout le monde en parle, & personne n'en a jamais vû. On s'est de tout tems piqué d'être ami; mais les exemples d'une amitié à toute épreuve sont très-rares.

Chilon l'un des sept Sages de Grece fut Agell. L. agité en mourant d'un grand scrupule I. C. 3.

de conscience. C'est qu'ayant à juger un de ses amis, & convaincu en secret qu'il meritoit la mort, il persuada à ses Collegues d'absoudre le criminel, préférant l'amitié à la justice. Le Philosophe Periclès auroit levé son scrupule, car il soutenoit qu'en toutes choses, excepté la Religion, l'amitié devoit prévaloir à la justice; *Jusqu'aux Autels*, disoit-il. Ciceron * juge, que quand il s'agit de conserver la vie & la réputation d'un ami, on peut se relâcher de la rigueur des Loix en sa faveur, pourvu qu'il ne s'agisse pas de l'intérêt de la Patrie, à qui il faut sacrifier l'amitié, & qu'il n'en réjaillisse pas sur nous un trop grand deshonneur *.

* *Contra patriam arma pro amico sumenda non sunt.* Cic. de Amic. T. X. Opp. p. 4143.

neur *. Theophraste avoit fait un Traité de l'Amitié qui est perdu, & que Ciceron avoit bien lû. Ce Philosophe disoit, que dans ces occasions il faut peser & calculer. Que si pour procurer un grand avantage à un ami, il n'en coûtoit qu'une legere atteinte à notre réputation, l'amitié le devoit emporter sur l'amour propre; mais que toutes choses égales la réputation doit aller devant l'amitié.

C'étoit un bon mot que celui du Philosophe Musonius. Quand un Philosophe, disoit-il, enseigne la Vertu, & parle contre le Vice, si son Auditoire lui applaudit de la voix ou du geste, il faut compter que c'est un charlatan & non un Philosophe qui parle. L'esprit n'a pas la liberté d'admirer quand le cœur est touché de la honte & de l'horreur du vice. D'ailleurs les paroles ne sont pas l'effet naturel de l'admiration, c'est plutôt le silence.

Jamais la fortune ne nous est plus favorable que quand elle se démasque,

&

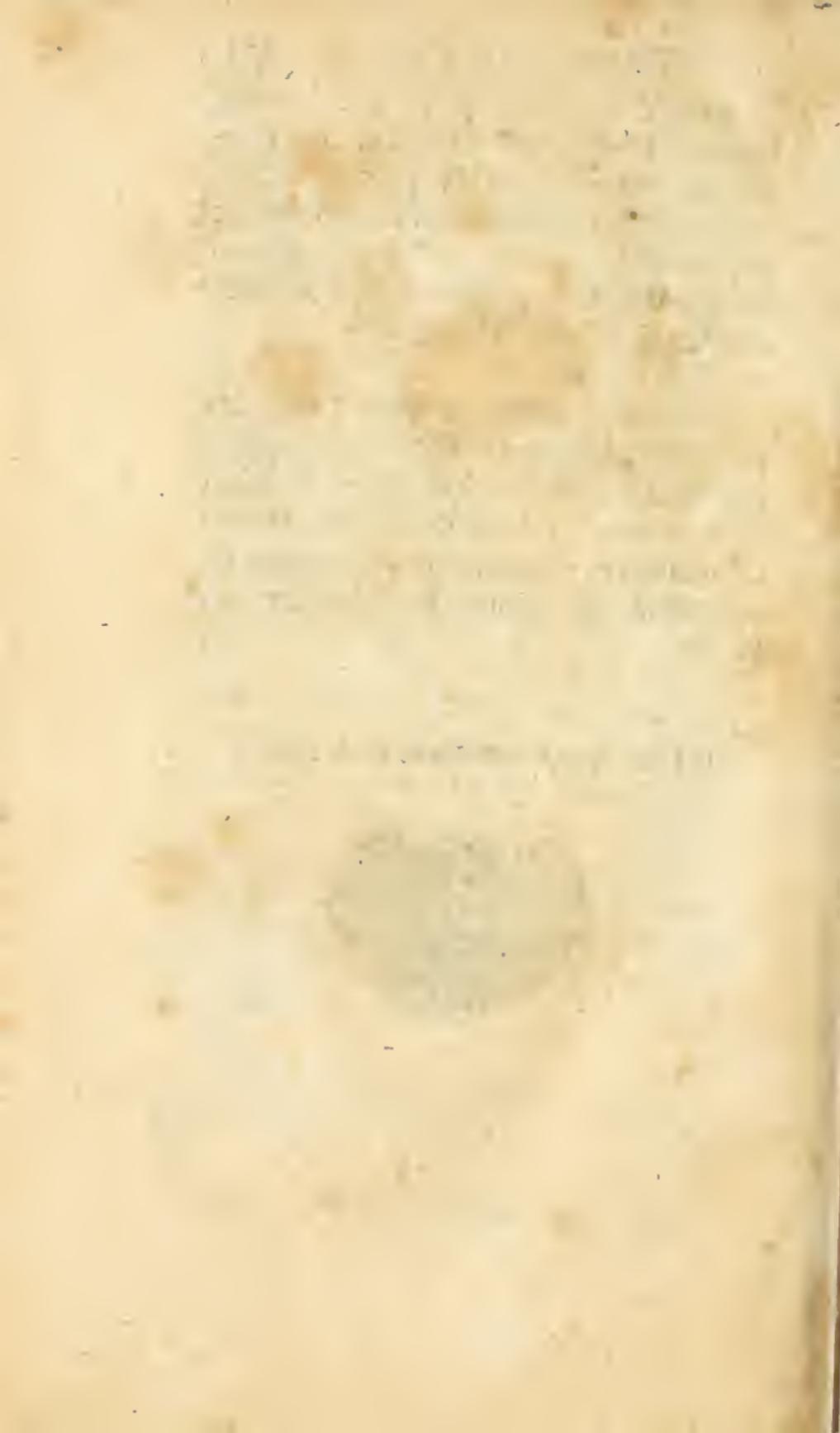
* *Modo ne summa turpitudo sequatur.* Ibid.

& qu'elle découvre sa propre inconsistance. Il y a des disgraces qui vaudroient mieux que la plus éclatante prospérité, si les hommes connoissoient le prix de la liberté. C'est par ce motif que Pogge consoloit *Cosme de Medicis* de son exil à Venise.

Il entre quelquefois dans l'ame des plus méchants hommes des scrupules qui semblent n'y naître qu'en dérision de la Vertu. Tibere remplissoit Rome de massacres pendant qu'il défendoit severement de violer la sepulture des morts.

FIN de la seconde Partie & du Tome I.







PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PA Lenfant, Jacques
8477 Poggiana
B765Z77
v.1

